


UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT

SABINE.

SABINE

Roman du XVIIe siècle

PAR

MADAME DE BAWR.

TOME PREMIER.



BRUXELLES.
MELINE, CANS ET COMPAGNIE.
LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1844

I

UN DÉJEUNER CONJUGAL.

Il était huit heures du matin, lorsque, dans une des plus jolies maisons bourgeoises de la rue Saint-Antoine, un petit laquais ouvrit doucement la porte d'une chambre à coucher, meublée assez richement, et dit d'un air simple :

— Le déjeuner est sur la table, et monsieur vous attend dans la salle à manger.

A ces mots, une femme courte et grosse, qui approchait de quarante ans, bien que son visage encore très-beau conservât une grande fraîcheur, quitta le miroir d'une toilette devant lequel elle était assise, et se levant :

— Je vous ai dit déjà vingt fois, Victorin, repartit-elle avec aigreur, qu'il fallait dire : Madame est servie. Ne perdrez-vous donc pas les habitudes de votre village, et n'apprendrez-vous jamais à vivre? J'y vais.

Victorin se retira sans répondre, mais non sans murmurer entre ses dents :

— Si j'apprendrai à vivre ! est-ce que je ne vis pas? Il faut toujours que celle-là vous fasse des leçons qu'on ne peut pas comprendre.

La femme qu'il quittait, sans se presser en rien, acheva de mettre la dernière main à sa toilette, donna plusieurs ordres à une vieille fille qu'elle avait élevée du rang de cuisinière à celui de femme de chambre, puis enfin se rendit dans la salle où l'attendait son mari qui s'amusait à regarder par la fenêtre ce qui se passait dans la rue.

Elle entra, s'assit à table et cria d'une voix élevée :

— Ne voulez-vous pas déjeuner, M. de Moranges?

— Oh ! pardon, ma bonne amie, dit celui-ci en quittant précipitamment la fenêtre, je ne vous avais pas entendue entrer.

En parlant ainsi, M. de Moranges s'approcha d'elle, l'embrassa tendrement sur le front

et s'assit aussitôt à la place qu'il devait occuper.

Le ton impérieux que prenait souvent cette petite femme avec celui dont elle était parvenue à porter le nom, était d'autant plus singulier que tout dans la personne de M. de Moranges annonçait un homme qui avait passé sa vie dans les camps. Le capitaine Moranges, en effet, avait été un des plus braves officiers du régiment de Bourgogne. Une blessure reçue à la bataille de Rocroy, en 1643, lui avait ravi l'usage de son bras droit et l'avait contraint à prendre sa retraite vers l'âge de cinquante ans. Il en avait alors soixante, mais il conservait encore toute la force de sa jeunesse. Sa taille élevée était droite et robuste, et ses traits mâles, sans être beaux, portaient une expression de franchise, de courage et de bonté qui les rendait agréables.

— Paris me semble assez tranquille aujourd'hui, dit-il d'un air de satisfaction.

— Nous ne savons pas ce qui se passe au palais, répondit madame de Moranges ; peut-on compter sur rien quand ce maudit parlement est assemblé ? Il y a quelques jours, par exemple, nous avons tous cru que Paris allait être mis à feu et à sang pour cette déclaration de la reine contre le prince de Condé.

— La reine a-t-elle fait une déclaration con-

tre le prince de Condé? repartit le capitaine avec émotion.

— Sans doute ; on l'a portée au parlement pendant que vous étiez en route.

— Et que reproche-t-on à M. le prince [1]?

— Comment! ce qu'on lui reproche! répliqua madame de Moranges, qui ne pouvait parler tranquillement d'un ennemi du cardinal de Mazarin, que la Fronde avait obligé depuis un mois à quitter le ministère et la France ; comment! ce qu'on lui reproche! mais ce que tout le monde sait, ce que vous savez vous-même, malgré votre aveuglement pour votre ancien général, de soutenir dans le parlement tout ce qui s'y fait contre l'autorité royale, de s'être éloigné de la cour, de ne plus venir au conseil, de renforcer les garnisons de toutes les places que le roi lui a confiées, d'entretenir des intelligences avec les Espagnols...

— Jamais, interrompit M. de Moranges avec indignation, jamais M. le prince n'aura d'intelligences avec les ennemis du royaume.

Madame de Moranges leva les épaules d'un air de pitié.

— Il a dû repousser cette accusation avec horreur, continua le capitaine sans remarquer le mouvement de sa femme.

[1] On appelait ainsi le prince de Condé.

— Tout mauvais cas est niable, répondit-elle ; il est venu lire au parlement un papier dans lequel il s'efforce d'atténuer ses torts. Il s'était fait accompagner d'une foule d'amis et de serviteurs armés jusqu'aux dents, sans compter la canaille qu'il avait pour lui sur la place. De son côté, le coadjuteur de Paris, cet autre enragé qui est devenu son ennemi mortel, en avait fait autant, si bien que les épées se sont tirées aux portes de la grand'chambre, et que c'est un miracle si l'on ne s'est pas massacré dans les salles du palais et dans tout Paris.

— Quel temps, mon Dieu! quel temps! dit tristement M. de Moranges. Ah! si nous n'avions affaire qu'aux Espagnols, nous en aurions bientôt fini ; mais voir ceux qui devraient se réunir pour chasser les ennemis de nos frontières se battre entre eux, voilà ce qui m'enrage, voilà ce qui me confond. Quant à M. le prince, on ne me fera jamais croire qu'il s'entende avec des gens qu'il a si bien frottés. On ne me fera jamais croire que le premier capitaine du monde...

— Qu'est-ce que cela fait qu'il soit le premier capitaine du monde? interrompit madame de Moranges aigrement.

— Mais cela fait tout, cela fait tout. Si tu l'avais vu à la bataille de Rocroy, tu ne pense-

rais pas qu'il pût jamais s'unir aux ennemis de la France. Au reste, tu ne le penses pas; cela me ferait trop de chagrin.

En s'exprimant ainsi, le capitaine prit la main de sa femme qu'il serra tendrement dans la sienne.

En tout autre moment, madame de Moranges eût peut-être soutenu son opinion avec l'entêtement qui lui était naturel; mais songeant qu'il lui fallait apprendre à son mari une nouvelle dont il serait vraisemblablement fort attristé, elle eut assez de condescendance pour changer de conversation en lui demandant s'il avait rempli le but du petit voyage qu'il venait de faire, et dont il n'était revenu que la veille au soir, et s'il avait enfin touché quelque argent d'une ferme qu'il possédait en Normandie.

Accoutumé à rendre un compte exact de toutes ses actions, aussi bien que de sa fortune, à celle qui le gouvernait complétement, il entrait dans le détail de son entrevue avec son fermier, lorsque le petit laquais ouvrit la porte de la salle et lui remit une lettre qu'on venait d'apporter pour lui sans demander de réponse.

M. de Moranges ouvrit la lettre; mais à peine en eut-il lu quelques lignes qu'il pâlit, laissa

tomber de ses mains l'écrit fatal et s'écria douloureusement :

— Mon frère est mort !

— Je le savais, Joseph, dit avec douceur madame de Moranges ; mais tu étais si fatigué hier au soir de ton voyage, que j'ai voulu te laisser passer une bonne nuit et faire un bon déjeuner avant de te l'apprendre.

M. de Moranges ramassa la lettre et s'approcha de la fenêtre pour en achever la lecture, sans pouvoir répondre un mot, mais non sans adresser à sa femme un regard triste et reconnaissant.

— Qui donc t'écrit? demanda madame de Moranges, comme il essuyait une larme après avoir tout lu.

— C'est ma nièce, la petite Sabine, répondit-il en venant reprendre sa place à table : tiens, je suis sûr que cela te touchera. Pauvre enfant! pauvre frère ! si du moins nous nous étions revus une fois avant sa mort!

Madame de Moranges prit la lettre, bien certaine de n'en être pas touchée le moins du monde, quelque chose qu'elle contînt, et lut ce qui suit :

« Mon cher oncle,

« Vous savez sans doute à présent que j'ai

eu le malheur de perdre mon bien-aimé père, qui est tombé mort sur l'escalier du palais, comme s'il eût été frappé d'un coup de tonnerre, et qui n'a pas pu bénir sa fille avant d'aller au ciel.

« M. le conseiller Meynard, cet ami de mon père que vous connaissez bien, m'a conduite aussitôt avec mademoiselle Gervais chez Son Altesse Royale MADEMOISELLE, qui veut me garder près d'elle pour toujours. Ainsi, mon cher oncle, quoiqu'on me dise que je reste pauvre, très-pauvre, ce n'est donc pas de l'argent, ce n'est donc point un asile que je vous demande. Non, tout ce que j'espère, c'est un peu de cette tendresse que vous aviez autrefois pour votre petite Sabine que vous embrassiez de si bon cœur quand elle avait sept ans. Je n'ai plus dans le monde d'autre parent que vous. Ne rendrez-vous pas votre amitié à la malheureuse orpheline? Je pleure bien en écrivant cette lettre. Soyez assez bon, mon cher oncle, pour y faire un mot de réponse.

« J'ai l'honneur d'être, mon cher oncle,
« avec le plus profond respect,
« votre très-humble, très-obéissante servante et nièce,

« SABINE DE MORANGES. »

Chez Son Altesse Royale MADEMOISELLE, aux Tuileries.

— Eh bien? dit le capitaine, qui avait suivi des yeux avec la plus grande anxiété tous les mouvements de sa femme, désespéré de la voir garder un visage glacial jusqu'à la fin de sa lecture.

— Eh bien, répondit madame de Moranges en attachant sur son mari un regard irrité, c'est à vous de savoir si vous voulez répondre, si vous voulez vous rapprocher de gens qui m'ont humiliée, outragée de la manière la plus affreuse, dont je ne puis parler sans me sentir hors de moi.

— Comment cette enfant aurait-elle pu t'outrager? répliqua doucement le capitaine ; elle avait huit ans à peine quand nous nous sommes mariés, quand j'ai cessé de voir mon frère. Ce pauvre frère lui-même, il était violent, emporté. Je le suis comme lui...

— Vous pouvez être violent, interrompit madame de Moranges, mais vous n'en avez pas plus de caractère pour cela, puisque vous, bon royaliste, sorti du régiment des gardes, capitaine du régiment de Bourgogne, vous auriez volontiers pardonné à votre frère de se jeter à corps perdu dans la Fronde, d'attaquer l'autorité royale, de persécuter M. le cardinal de Mazarin...

— Notre ami Albert t'a dit que mon frère n'a jamais agi que dans sa conscience.

— Sa conscience ! sa conscience ! belle billevesée, ma foi ! Mais laissons-le comme frondeur. N'a-t-il pas insulté votre femme? Et je gagerais que depuis sept ans vous avez été tenté vingt fois d'aller le trouver et de vous raccommoder avec lui !

Le capitaine poussa un profond soupir ; mais effrayé du courroux qu'exprimait le visage de sa femme à cette seule pensée, il répondit faiblement :

— Non, j'étais trop fier pour cela. Je n'en suis pas moins bien sûr, continua-t-il avec un attendrissement qu'il ne pouvait parvenir à dissimuler, que si le hasard eût voulu que nous nous fussions rencontrés Philippe et moi, il aurait reconnu ses torts et nous nous serions embrassés.

—Vous auriez embrassé M. le conseiller Moranges ! s'écria-t-elle avec une sorte de fureur qui allait toujours croissant à chaque mot qu'elle prononçait, celui qui vous a déclaré qu'il ne vous verrait de ses jours parce que vous aviez épousé une lingère ! celui qui m'a traitée comme une misérable ! qui méprisait mon état ! qui a calomnié ma réputation !...

— Oh ! il n'a pas...

— C'est vous qui me l'avez dit, vous-même.

— J'étais en colère en le quittant, vois-tu. Il

a peut-être parlé de quelque misère que je n'ai pas cru, tu le sais bien.

— Il eût mieux valu vraiment que vous eussiez cru de pareilles horreurs, répliqua madame de Moranges avec un aplomb qu'elle puisait bien plus, il faut l'avouer, dans l'aveuglement de son mari pour elle que dans le souvenir de sa conduite comme jeune et jolie femme.

— Enfin, Ursule, reprit doucement le capitaine, mon pauvre frère est mort, et tu conviendras que nous ne pouvons pas rendre sa fille responsable de...

— Est-ce que vous ne voyez pas d'ici qu'il a élevé cette petite pécore dans le mépris qu'il avait pour moi? interrompit madame de Moranges avec colère, voyez seulement si elle me nomme dans sa lettre.

— La pauvre enfant n'aura pas osé, sachant que son père t'avait offensée...

— Allons donc! c'est qu'elle ne veut pas appeler une ancienne lingère sa tante; c'est qu'elle est glorieuse, malgré sa misère, d'être la fille d'un noble, d'un conseiller à la grand'-chambre; c'est qu'elle dédaignerait de frayer avec moi. Et vous voulez répondre à sa lettre, vous voulez leur donner raison contre votre femme qu'ils ont humiliée comme la dernière

des créatures! Vous m'abandonnez enfin, oui, vous m'abandonnez indignement!

Quelques pleurs que lui arrachait la rage jaillirent alors des yeux de madame de Moranges. A cette vue le vieux capitaine la serra dans ses bras avec une passion d'autant plus violente que cette passion survivait à la jeunesse.

— Ne pleure pas, Ursule, s'écria-t-il avec un accent d'amour indicible, ne pleure pas, je suis prêt à faire tout ce que tu voudras.

— Non, non, répondit-elle en s'efforçant de pleurer davantage, vous ne m'aimez pas, vous ne m'avez jamais aimée comme je vous aime.

— Je ne t'aime pas! répliqua M. de Moranges en la couvrant de baisers, je t'aime comme mon sang, comme ma vie, comme la première épée que j'ai portée!

— Pourquoi donc me préférez-vous une petite fille qui me hait? dit madame de Moranges en feignant d'essuyer des larmes qu'elle ne versait plus.

— Elle ne te hait pas, j'en suis bien sûr, répondit le capitaine.

— Mais moi! moi! ne dois-je point la haïr? repartit madame de Moranges, dont ce mot ranima la colère. N'est-elle pas l'enfant du conseiller Moranges? Puis-je penser à elle sans penser

à son père, à mon plus mortel ennemi? Vous ne comprenez donc pas cela?

— Non, répondit doucement le capitaine.

— Parce que mon bonheur, ma réputation ne vous touchent en rien ; parce que vos parents vous sont plus chers que votre femme ; que si vous aviez à choisir entre nous, vous...

— Oh ! ne parle pas ainsi ! s'écria M. de Moranges, et s'il faut pour te satisfaire te promettre de ne point répondre à cette lettre, je te le promets.

— Vous m'en donnez votre parole? repartit madame de Moranges en serrant la main de son mari.

— Je te la donne.

— Et vous me promettez de même que nous ne parlerons jamais de ces gens-là? Vous voyez dans quel état cela me met.

— Je te le promets, dit le capitaine qui baisa la main de sa femme en étouffant un nouveau soupir donné à son pauvre frère.

— J'ajouterai seulement, reprit-elle, que je vous sauve du danger, de la honte de vous rapprocher d'un repaire de frondeurs, en vous rapprochant de cette petite fille.

— Ah! les frondeurs! les frondeurs! répliqua le capitaine qui, ne pouvant parler de ce qui occupait son cœur et son esprit sans ranimer

l'orage, était ravi de pouvoir exhaler son humeur chagrine sur un autre sujet; où sont-ils? Le frondeur d'aujourd'hui l'est-il demain ? Ne voyons-nous pas celui-ci, celui-là, faire sa paix dès qu'il y trouve quelque chose à gagner, et changer d'amis et de drapeau comme on change de chemise? Le coadjuteur de Paris, par exemple, en voilà un frondeur, j'espère! c'est lui qui a mis tout en train, c'est lui qui a entraîné dans ce parti, que Dieu confonde, M. le duc d'Orléans, Mademoiselle, et une partie de la noblesse de France, sans parler des curés de Paris et du peuple ; eh bien ! il les trahit tous pour obtenir le chapeau de cardinal, et chaque nuit il va chez la reine prendre l'ordre de ce qu'il dira le lendemain au parlement : c'est toi qui me l'as dit ?

— Et rien n'est plus sûr, répondit madame de Moranges, puisque je le tiens de madame Raimbaud, femme de chambre de Sa Majesté, qui le voit entrer et sortir.

— Et la reine, qui doit détester cet homme plus que tout autre au monde, l'amadoue et le flatte...

— Sans doute, parce qu'elle a besoin du coadjuteur pour se débarrasser d'un homme encore plus dangereux que lui.

Madame de Moranges, qui avait obtenu tout

ce qu'elle désirait, et dont la bonne humeur était revenue, s'abstint de nommer le prince de Condé.

— Je l'imagine bien, répondit le capitaine qui, suivant son idée, ne fit aucune application. Aussi je le pardonne à la reine ; elle se défend, elle défend son fils comme elle peut, puisqu'une partie des régiments n'obéit plus aux ordres du roi ; mais du diable si je sais pourquoi ils servent la Fronde ; car ce parti, si l'on peut appeler de ce nom un amas d'ambitieux et d'intrigants, ce parti ne s'intéresse pas plus à nos soldats qu'il ne s'intéresse au peuple, à la France. Tous ces frondeurs songent à faire leur chemin en braillant au parlement à qui mieux mieux, voilà tout. Je n'en ai connu qu'un seul dont les intentions fussent pures, exemptes d'intérêt personnel ; oui, je n'en ai connu qu'un seul.

M. de Moranges s'arrêta, car il songeait à son frère.

—Tu veux dire Albert de Varennes ? demanda madame de Moranges.

—C'est vrai, ça fait deux, pensa le capitaine ; enfin, reprit-il tout haut, je ne vois dans la Fronde ni persuasion profonde, ni sentiment du bien ; aussi je la maudis de tout mon cœur.

— Bien, bien, Joseph, dit madame de Moranges en posant sa main, qui était encore belle,

sur la main hâlée du vieux soldat, voilà comme j'aime à t'entendre parler.

Le capitaine imprima ses lèvres sur cette main qui venait chercher la sienne, et pour ce moment, il oublia son frère et la pauvre Sabine.

— Je te quitte pour aller au Palais-Royal, dit madame de Moranges en se levant, car j'ai promis à madame Raimbaud de l'aller voir ce matin.

Pour la première fois de sa vie peut-être, le capitaine vit avec plaisir sa femme s'éloigner de lui. Il avait, sans affectation, repris sur la table la lettre de sa nièce qu'il avait mise dans sa poche. Dès qu'il eut vu madame de Moranges sortir de la maison et suivre la rue Saint-Antoine pour aller au Palais-Royal, il passa dans son cabinet, se jeta sur un fauteuil le cœur gros et l'esprit plein de tristes pensées. Là, mille souvenirs de sa jeunesse et de son amitié pour son frère se représentèrent à sa mémoire d'une façon si douloureuse, que plusieurs fois il se mit à pleurer comme un enfant.

Nous le laisserons livré à sa peine, et nous dirons quels motifs avaient excité la haine de madame de Moranges pour la famille de son mari.

II

LA FRONDE.

Le capitaine était l'aîné d'une noble famille de Normandie. Très-jeune il était entré au service, et son frère cadet, le seul frère qu'il eût, avait embrassé l'état de la magistrature. Ce dernier, Philippe de Moranges, conseiller à la grand'chambre du parlement de Paris, n'avait point tardé à s'acquérir l'estime de tous ses collègues. Il joignait à un caractère ferme et loyal une habileté dans les affaires qui l'avait fait appeler comme conseil par Gaston, duc d'Orléans, frère de Louis XIII, et plus tard par

la fille de ce prince, mademoiselle de Montpensier, que l'on appelait simplement Mademoiselle, dont les grands biens nécessitaient les soins d'un homme probe et entendu. Vers l'âge de quarante ans, Philippe de Moranges épousa une femme bien née, mais aussi peu fortunée que lui. Devenu veuf, peu d'années après son mariage, il consacra tous les instants que lui laissaient ses devoirs et ses différentes occupations à l'éducation d'une fille qui lui restait de son mariage.

A cette époque l'aîné de la famille, Joseph de Moranges, venait de quitter les gardes, dans lesquels il servait depuis longtemps, pour une compagnie dans le régiment de Bourgogne dont le prince de Condé, alors duc d'Enghien, était colonel. Chaque hiver le désir de voir son frère ramenait Joseph à Paris avec les autres officiers de l'armée ; et le hasard voulut que ne pouvant loger chez le conseiller, qui n'avait qu'un petit appartement sur la place du Palais, il allât louer deux chambres dans la maison d'une lingère de la rue Saint-Antoine nommée madame Dupuis.

Madame Dupuis, veuve depuis quelques années, avait à peine trente ans, et sa beauté n'avait pas peu contribué à faire prospérer son commerce en lui assurant des protecteurs à la

cour aussi bien que dans la ville ; lingère du cardinal de Mazarin, elle avait réussi à obtenir la fourniture de la maison de la reine régente, ce qui explique comment en peu d'années elle avait fait d'assez gros bénéfices pour acheter la maison qu'elle habitait et placer des fonds assez considérables en rentes sur l'hôtel de ville.

Le capitaine de Moranges ne put voir chaque jour sa belle hôtesse sans prendre pour elle une passion que la coquetterie de la dame eut grand soin d'entretenir ; car madame Dupuis, dont la vanité était le défaut le plus saillant parmi beaucoup d'autres, entrevoyait avec joie la possibilité de quitter son comptoir et le nom de Dupuis pour devenir madame de Moranges. Bien que ses manières fussent communes, ses sentiments vulgaires, et son intelligence bornée, elle n'en possédait pas moins toutes les conditions requises pour la réussite de son plan; car elle était belle, et le capitaine était passionnément amoureux. On peut remarquer d'ailleurs que les gens les plus spirituels ne sont pas les plus propres à réussir dans les entreprises qui intéressent leur bien-être. Une foule d'idées étrangères au but qu'ils poursuivent vient les détourner trop souvent de ce but, et leur fait négliger mille petits détails de la chose,

dont un esprit étroit s'occupe incessamment. Combien de sots voyons-nous faire fortune! Combien de sottes parviennent-elles à se faire assurer un legs dans un testament, à se faire épouser, et surtout à gouverner complétement leur mari! Deux hivers suffirent donc à madame Dupuis pour asservir l'esclave de ses charmes, au point que le capitaine ne vécut plus que pour les beaux yeux qui l'avaient séduit. Par suite d'un amour d'autant plus violent qu'il était le premier amour d'un homme endurci dans les camps, lorsque Joseph de Moranges fut blessé à la bataille de Rocroy et forcé de quitter le service, il n'entrevit plus d'autre bonheur que celui de passer sa vie avec celle qui lui prodiguait les soins les plus tendres, les plus douces consolations, et se décida bientôt à l'épouser.

Ce ne fut pas sans crainte qu'il partit un matin de chez lui pour aller faire part à son frère de sa résolution. Il n'ignorait point que le conseiller, fier du nom qu'il portait, ne verrait qu'avec chagrin cette mésalliance dans sa famille; mais comptant sur la tendre amitié qui les unissait depuis leur enfance, le capitaine espérait le faire consentir à cette union qui pouvait seule le rendre heureux.

Il en fut autrement. Dès les premiers mots

que prononça Joseph de Moranges sur son mariage avec madame Dupuis, son frère jeta feu et flammes, et déclara qu'il ne pourrait jamais considérer cette femme comme sa belle-sœur. En vain le capitaine fit-il l'éloge le plus pompeux non-seulement de la beauté, mais du caractère et des qualités morales de sa future; en vain dit-il que madame Dupuis était fort riche.

— Tant pis, vraiment, tant pis, car Dieu sait comment elle a gagné ce bien, répliqua le conseiller qui ne faisait point un très-grand cas de la fortune.

— De la façon la plus honorable, dit vivement Joseph de Moranges trop sûr de la vertu de madame Dupuis pour comprendre la portée des paroles qu'il venait d'entendre.

Mais le conseiller reprit :

— Faut-il que je te voie, mon pauvre frère, toi vieux soldat, toi brave gentilhomme, victime des séductions d'une coquette de bas étage? Si du moins tu épousais une honnête femme?

A ces mots auxquels le conseiller ajouta quelques faits dont il croyait être sûr, la fureur du capitaine ne connut point de bornes, et la scène devint si violente entre les deux frères qu'ils se quittèrent pour ne jamais se revoir.

Le mariage se fit peu de temps après, dès que madame Dupuis eut vendu son fonds à une lingère qui consentit à s'établir dans une autre rue. La boutique fut louée à un libraire, et madame de Moranges, logée au premier dans le plus bel appartement de sa maison, espéra, par les airs de grande dame qu'elle essayait de prendre, faire oublier bientôt qu'elle avait été dans le comptoir du rez-de-chaussée.

Quel que fût le bonheur que goûtait le capitaine dans la possession d'une femme pour laquelle son amour, loin de diminuer, ne faisait que s'accroître chaque jour, peu de temps se passa sans que le souvenir de son frère vînt ranimer dans son cœur celui de la tendre amitié qui les avait unis tous deux. Sa colère passée, il ne tarda pas à se dire parfois que Philippe, abusé par des rapports calomnieux et ne connaissant pas madame Dupuis, avait peut-être cru remplir un devoir fraternel en combattant l'idée de son mariage. Plein d'énergie sur un champ de bataille, dans la vie privée Joseph de Moranges avait toute la faiblesse d'un homme dénué de caractère; incapable de conserver une longue rancune contre qui que ce fût au monde, pouvait-il en garder contre son frère? Philippe lui manquait. Il souffrait de ne plus le voir, de ne plus même entendre parler de lui.

Enfin peu à peu sa tendresse pour le compagnon de son enfance, pour l'ami de sa jeunesse et de son âge mûr, se ranima au point d'éteindre tout ressentiment dans son âme. Cent fois il fut tenté de passer comme par hasard sur la place du Palais à l'heure où le conseiller se rendait au parlement, et de voir si Philippe pourrait se retrouver en face de lui sans le serrer dans ses bras. Mais la faiblesse qu'il avait eue de raconter à sa femme tous les détails de sa dernière entrevue avec son frère mettait un obstacle invincible à ce désir; car le temps, loin d'adoucir la haine de madame de Moranges pour son beau-frère, n'avait fait que l'augmenter.

Madame de Moranges, au bout d'un an de mariage, n'était plus cette femme douce et attentive dont l'aimable caractère avait autant que sa beauté séduit le pauvre capitaine. Acariâtre, aigre, impérieuse, elle abusait de l'empire que l'amour lui donnait sur son mari pour exercer chez elle un despotisme absolu. Ce changement s'étant opéré peu à peu, M. de Moranges subissait le joug sans le sentir, mais il le subissait tellement qu'il n'aurait osé ni faire une démarche, ni prononcer une parole qui pût déplaire à sa femme. Les jours, les mois, les années se passaient donc sans qu'il

pût espérer de retrouver l'ami de sa jeunesse, sans qu'il pût espérer de revoir Philippe, lorsque les événements politiques vinrent apporter un nouvel obstacle à tout rapprochement entre les deux frères. Et c'est ici que, pour l'intelligence de cette histoire, il faut dire quelques mots de l'état dans lequel se trouvait alors le royaume.

Le joug que venait d'imposer à la France la main de fer du cardinal de Richelieu faisait goûter depuis quatre ans avec délices la douceur du gouvernement de la régente Anne d'Autriche ; mais ce joug n'en avait pas moins éveillé dans quelques esprits, et l'horreur du despotisme, et le désir d'obtenir par les lois des garanties contre l'excès du pouvoir royal. Le parlement étant le seul corps de l'État qui fùt en position de s'opposer efficacement aux abus, donna les premiers signes de résistance en refusant d'enregistrer plusieurs édits qui établissaient de nouveaux impôts. Ce pas fait, les difficultés se succédèrent entre la cour et les magistrats, qui s'érigeaient en défenseurs des contribuables et dont les efforts secondaient la haine et le mépris qu'inspirait assez généralement le premier ministre. Soutenus par la grande masse, le peuple et la bourgeoisie, comme par les ennemis du cardinal de Mazarin,

soutenus par les courtisans dont les faveurs de la régente n'avaient pu assouvir l'ambition ou la cupidité, et par cette foule d'intrigants à qui tout changement, tout désordre, semble favorable, le parlement reprit bientôt une force qui lui permit de lutter contre la puissance du gouvernement, puissance jusqu'alors entière et absolue. Toutes les chambres assemblées dans la salle Saint-Louis, en dépit de la défense qui leur fut faite de se réunir sans un ordre du roi, annoncèrent l'intention de réformer l'État, de s'opposer à la mauvaise administration des finances et aux dilapidations des courtisans.

Une régente, une cour, un ministre, tous accoutumés à la tyrannie de Richelieu, ne pouvaient croire la royauté possible sans despotisme ; mais les conférences de la salle de Saint-Louis continuèrent ; le parlement, la chambre des comptes, la cour des aides et le grand conseil y assistèrent par leurs députés au nombre de soixante et rendirent un arrêt composé de vingt-sept articles dont les principaux furent : 1° Qu'une diminution d'un quart serait faite sur l'impôt des tailles, impôt que le peuple seul payait ; 2° qu'il était défendu, *à peine de vie,* de faire aucunes impositions et taxes autrement qu'en vertu d'édits et déclarations bien et dûment vérifiés ès cours souveraines, *avec liberté*

de suffrages ; 3° qu'aucun des sujets du roi, de quelque qualité et condition qu'il fût, ne pourrait être détenu prisonnier, passé vingt-quatre heures, sans être interrogé suivant les ordonnances et rendu à son juge naturel, à peine pour les geôliers, capitaines et tous autres qui les détiendraient, d'en répondre en leur propre et privé nom.

Un arrêté qui mettait à jamais des bornes au pouvoir absolu excita au plus haut point la colère de la mère régente ; mais cette princesse appuyée seulement par son beau-frère Gaston d'Orléans, le plus faible et le plus irrésolu des hommes, et livrée aux conseils de son ministre Mazarin, dont le talent consista toujours dans la finesse et la patience, fit sur elle un violent effort en n'essayant point de punir aussitôt l'insolence de *ces canailles du parlement.*

L'occasion ne tarda pas à s'en présenter : la bataille de Lens gagnée sur les Espagnols par le prince de Condé, bataille que l'on présumait devoir amener une longue paix, rendit tout courage à la cour, au point que le jeune roi s'écria : *Oh ! que le parlement va être fâché !* Ces paroles d'un enfant de dix ans, nourri dans la pensée qu'il tenait de Dieu seul la puissance absolue, présageait assez le règne despotique de Louis XIV.

Le jour même où l'on chanta le *Te Deum* dans l'église de Notre-Dame vit l'arrestation de plusieurs membres du parlement, dont un, le vieux conseiller Broussel, était l'idole du peuple ; mais le lendemain vit la journée des barricades : Paris soulevé tout entier rendit inutile l'intervention des troupes royales, et la reine obligée de céder à la force, et poussée par son ministre lui-même, fut contrainte de relâcher les prisonniers, que le peuple reconduisit au palais en triomphe.

L'arrivée du prince de Condé, qui sembla décidé d'abord à soutenir la cour, n'abattit ni le courage du parlement ni celui des frondeurs. Les lauriers dont ce prince revenait couvert lui donnaient, non-seulement sur le gouvernement, mais sur toute la nation française, un ascendant auquel tout devait céder ; mais guidé par de louables et nobles sentiments, il résolut de tenir le milieu entre le public et la cour, et parvint à obtenir de la reine que le duc d'Orléans et lui écriraient au parlement pour le prier de leur envoyer des députés afin de remédier aux nécessités de l'État.

Les magistrats s'empressèrent de se rendre à l'invitation du jeune héros et du lieutenant général du royaume, non sans demander que

le cardinal de Mazarin n'assistât pas aux conférences.

Peu de jours suffirent pour que tous les articles de l'arrêt de réforme fussent consentis. La reine, en versant des larmes, se vit contrainte à signer cet arrêt qui fut enregistré aussitôt, et qu'on appela la déclaration de 1648.

Ainsi qu'on avait pu le prévoir, cette déclaration ne fut pas longtemps respectée, quoique le parlement ne se lassât point de s'élever contre toutes les infractions, soit par des remontrances, soit par des arrêts dont la cour ne faisait aucun cas. Une conduite qui renversait sitôt les espérances publiques acheva de rendre odieux le premier ministre que sa faiblesse et sa duplicité avaient depuis longtemps perdu dans l'estime de tous les honnêtes gens. Placé entre la haine du peuple et le mépris de la cour, le cardinal de Mazarin n'avait pour appui que la reine, qui ne pouvait rien sans l'appui des princes, lorsque son bonheur lui fit obtenir celui du vainqueur de Lens et de Rocroy.

Monsieur le prince, outre son respect pour l'autorité royale, sentiment tout naturel à ceux qui naissent sur les degrés d'un trône, n'avait rien en lui qui le rendît propre à ces ménagements nécessaires pour servir et faire triom-

pher un parti. L'habitude de la vie militaire et du commandement, l'arrogance de son esprit et l'impatience de son caractère, lui rendaient antipathiques les formes lentes et pédantesques du parlement ; il lui était plus facile de vaincre sa déplaisance pour le cardinal de Mazarin, qui se montrait tout dévoué à sa personne, et prêt à satisfaire son moindre désir, que son éloignement pour la morgue des magistrats. Il en résulta que les prières de la reine parvinrent à obtenir de lui que l'on emploierait la force des armes pour réduire la capitale et rétablir le calme dans le royaume. On fit consentir à ce plan le duc d'Orléans, qui, jaloux de la prépondérance qu'acquérait chaque jour le prince de Condé, ne voulut point lui laisser courir la chance de rétablir seul l'autorité royale, et de se rendre ainsi le maître absolu du pouvoir.

La veille des Rois, à deux heures du matin, toute la famille royale partit secrètement, et se rendit à Saint-Germain, tandis que plusieurs régiments s'avançaient de la frontière vers Paris.

La nouvelle du départ du roi, s'étant répandue dans la ville avant le jour, y porta la consternation ; mais le premier moment de stupeur passé, les bourgeois, sans avoir encore reçu

aucun ordre, s'armèrent et s'emparèrent des portes. Le corps de l'hôtel de ville se réunit, le parlement s'assembla, et l'on s'occupa sans retard de parer au danger commun.

La garde bourgeoise se composait de douze mille hommes et plus, fournis par les quatorze quartiers de Paris ; elle se divisait en compagnies, dont la plupart des colonels étaient de jeunes magistrats, qui recevaient les ordres du prévôt des marchands. Cette force était suffisante pour veiller à l'ordre et à la sûreté de la ville ; mais sur le refus que fit la reine de recevoir la députation du parlement, on prévit bien qu'il fallait se préparer à la guerre, et l'on ordonna une levée de vingt mille hommes propres à tenir la campagne ; le même arrêt déclara le cardinal de Mazarin ennemi du roi, auteur de tous les désordres et du mal présent, lui ordonna de quitter le royaume dans une huitaine, et ledit temps passé, enjoignit à tous les habitants de la France de lui courir sus.

Comme il fallait payer les troupes, le parlement, par un nouvel arrêt, imposa les hôtels et les boutiques, et les dons volontaires étant considérables, lui-même se taxa à un million. Toutes ces ressources néanmoins seraient vraisemblablement devenues inutiles contre des troupes

aguerries, commandées par M. le prince, sans les dissensions qui divisaient la noblesse et même la famille royale. Deux jours après le départ du roi, on vit entrer dans Paris, non-seulement une foule de grands seigneurs, au nombre desquels on comptait les ducs d'Elbeuf, de Beaufort, de Longueville et de Bouillon, mais le frère du prince de Condé, le jeune prince de Conti, entraîné dans la Fronde par sa sœur madame de Longueville, qui tous venaient offrir au parlement leurs services et leur appui.

A cette époque où tout grand seigneur possédait une telle clientèle, qu'il se faisait suivre aisément par quatre ou cinq cents gentilshommes ou serviteurs, un pareil renfort anima le courage des Parisiens, au point que chacun d'eux se résolut sans crainte à braver les dangers de la guerre qui les menaçait.

Tout s'organisa bientôt, de manière que pendant trois mois que dura le siége de Paris, il fut impossible d'affamer cette ville dont l'étendue ne permettait pas un blocus exact.

D'un autre côté, la rébellion gagnait plusieurs provinces; quelques parlements des grandes villes unis à celui de Paris avaient rendu des arrêts qui bannissaient le ministre comme perturbateur du repos public. Les hom-

mes du parti de la Fronde que leurs intérêts particuliers préoccupaient bien plus que l'intérêt et la gloire du royaume, et ces hommes étaient nombreux, n'avaient point hésité à traiter avec l'étranger, et pressaient l'entrée des Espagnols en France. Les ducs de Longueville et de la Trémouille amenaient des troupes au secours de la capitale. Turenne marchait avec des soldats aguerris pour se réunir au duc de Bouillon, son père. La Bastille avait été prise par les habitants de Paris, après quelques démonstrations de résistance, et les troupes levées par ordre du parlement, jointes à la garde bourgeoise, donnaient aux révoltés une force qui présageait une longue défense.

Mazarin, toujours disposé à plier dès qu'il était menacé vivement, entama des négociations. Le prince de Condé se lassait d'une guerre où, partout victorieux, il n'obtenait que des succès sans résultat, et le duc d'Orléans, inquiet et jaloux du crédit qu'acquérait chaque jour le héros de Lens, ne négligea rien pour le faire consentir à la paix ; le moment s'y trouva favorable. L'appel de l'étranger sur le sol de la France avait retiré à la Fronde l'appui de tous les magistrats intègres. Ceux-ci, formant le plus grand nombre dans les chambres, en dépit de l'opposition que voulaient mettre à toute es-

pèce de traité les généraux de l'armée parisienne, les frondeurs et la canaille que les meneurs du parti soulevaient à leur gré, les députés du parlement, le premier président, Mathieu Molé à leur tête, se rendirent auprès des princes , et signèrent au péril de leur vie une paix désirée par tous les honnêtes gens et les bons Français.

Le traité garantissait et les libertés et les avantages accordés jusqu'alors par le gouvernement aux gouvernés, mais il laissait le cardinal de Mazarin en place ; force fut néanmoins aux ennemis de ce ministre de s'y soumettre, sauf à négocier leur paix particulière avec le dispensateur des faveurs royales ; le roi rentra donc dans sa capitale aux acclamations de la multitude, ayant le cardinal dans sa voiture et le prince de Condé à sa portière.

Mazarin se trouvait délivré des attaques du parlement et de celles de la Fronde, dont les chefs, pour la plupart, traitaient secrètement avec lui ; mais il s'était donné pour maître le jeune héros auquel il devait tout. M. le prince sentait sa force. Sans estime pour celui qu'il venait de protéger, sans amitié pour la reine dont l'esprit impérieux et violent ne se soumettait qu'au ministre qu'elle voulait maintenir en place, il exigeait pour lui, pour sa famille

et pour ses amis de tels avantages, que sa puissance aurait bientôt balancé la puissance royale. La hauteur et l'impétuosité de son caractère déjouait le système du cardinal, qui consistait à promettre et à temporiser. Le ministre se lassa de ce joug, la reine s'en indigna et tous deux résolurent de s'en délivrer.

Comme il n'existe en politique ni haine, ni amitié durables, ils s'aidèrent, pour y réussir, de quelques frondeurs. Le coadjuteur Gondi [1], un des chefs les plus habiles et les plus puissants du parti, se joignit momentanément à la cour pour perdre Condé, et quatre mois après le siége de Paris, ce prince, le prince de Conti son frère, le duc de Longueville son beau-frère, furent arrêtés chez la reine et conduits au château de Vincennes.

Ni le peuple, ni les frondeurs, ni le parlement ne sympathisaient avec le prince de Condé qui, fier, hautain, moqueur, aimait mieux gagner des batailles que gagner des cœurs, et s'était aliéné les habitants de Paris au point que plusieurs maisons furent illuminées en réjouissance de son arrestation.

Toutefois, comme il avait de la franchise, de la bonté, de la gloire, un grand nombre

[1] Si connu depuis sous le nom de cardinal de Retz.

d'amis lui restèrent dévoués et parvinrent à faire renaître, chez beaucoup de gens, un vif intérêt pour ce jeune prince couvert de lauriers dont on payait les victoires d'une prison. Cet intérêt fût resté stérile cependant si la cour eût ménagé davantage ceux dont elle venait de se servir pour triompher. Bien que Mazarin poussât la finesse jusqu'à la fourberie, il ne parvint point à abuser les chefs des frondeurs, trop habitués à l'intrigue pour être longtemps dupes. A peine le coadjuteur, qui avait reçu la promesse du chapeau de cardinal, se fut-il aperçu que l'on voulait le jouer, qu'il employa l'empire qu'il exerçait sur Monsieur dans le parlement et dans le peuple pour défaire tout ce qu'il avait fait. Quelques mois lui suffirent pour ranimer contre le ministre des haines qui semblaient prêtes à s'éteindre et pour en exciter de nouvelles.

La Fronde reprit ses attaques avec une nouvelle ardeur, et se joignit aux amis des prisonniers. Monsieur, que tout son esprit n'avait jamais pu soustraire au joug d'un favori, se vit entraîné par le coadjuteur à la tête de ces deux partis réunis, qui, soutenus par le parlement, exigeaient la liberté des princes.

Mazarin, ne trouvant plus de faux-fuyant pour conjurer le terrible orage qui fondait sur

lui, crut prudent de s'y soustraire. Il quitta Paris le soir, déguisé, et se rendit au Havre où il avait fait transférer les prisonniers, afin de les délivrer lui-même. Mais le dernier espoir qu'il conservait peut-être de recouvrer le pouvoir en se réconciliant avec Condé lui fut bientôt enlevé par la hauteur avec laquelle ce prince reçut ses excuses sur le passé et ses promesses pour l'avenir. Après avoir dîné avec ceux dont il ouvrait la prison, à son bien grand regret, comme on peut le croire, il remonta en voiture pour gagner la frontière, tandis que le vainqueur de Lens montait dans la sienne pour se rendre à Paris, où les mêmes habitants illuminèrent pour son retour comme ils avaient illuminé pour son départ.

On pouvait tout craindre de ce prince qui revenait aigri par quatorze mois de prison, qui rentrait dans Paris aux acclamations du peuple et sur l'instance du parlement et des frondeurs. Pendant huit jours, en effet, Condé pouvait tout ; mais outre qu'il n'avait jamais eu le désir de s'emparer de la couronne, tout ce qui pouvait l'aider à la placer sur sa tête lui inspirait une répulsion invincible. Le parlement lui était antipathique, il détestait la Fronde, il avait la populace en horreur, et cette disposition d'esprit le porta non-seulement à négliger

les moyens qui pouvaient affermir son pouvoir, mais à rompre avec dédain les engagements qu'il avait contractés du fond de sa prison avec les frondeurs.

La reine reprit courage. Conseillée par Mazarin, qui du lieu de son exil correspondait chaque jour avec elle, elle employa tous les moyens pour gagner du temps jusqu'à la majorité du roi, dont l'époque approchait. Toutefois, elle se vit contrainte d'accorder au prince de Condé le gouvernement de la Guienne, qui, joint à tant de places fortes qu'il possédait déjà, le rendait encore plus redoutable à la puissance royale. Mais lorsque enfin il demanda pour son frère, le prince de Conti, le gouvernement de Provence, Anne d'Autriche se hâta de consulter son oracle, et Mazarin lui répondit par une lettre qui finissait ainsi :

« Vous savez, madame, que le plus capital ennemi que j'aie au monde est le coadjuteur; servez-vous-en, madame, plutôt que de traiter avec M. le prince aux conditions qu'il demande; faites le coadjuteur cardinal, donnez-lui ma place, mettez-le dans mon appartement, il sera peut-être à Monsieur plus qu'à Votre Majesté; mais Monsieur ne veut point la perte de l'État, ses intentions dans le fond ne sont point mauvaises; enfin tout, madame, plutôt

que d'accorder à M. le prince ce qu'il demande. S'il l'obtenait, il n'y aurait plus qu'à le mener à Reims. »

Aussitôt cette lettre reçue, la reine écrivit au coadjuteur un billet qu'il devait garder pour sa sauvegarde, et qui l'invitait à se rendre près d'elle dans la nuit suivante. Toujours prêt à se jeter dans l'intrigue, moins encore pour en tirer parti que pour le plaisir d'intriguer, le coadjuteur baisa respectueusement le billet de la reine, le jeta dans le feu en présence de la personne qui le lui apportait et se rendit au Palais-Royal à l'heure convenue. Il refusa le ministère, mais il accepta sa nomination pour le chapeau que la reine lui remit en bonne forme, sur l'engagement qu'il prit de perdre une seconde fois celui qu'il avait fait sortir de prison six mois auparavant.

A l'époque où cette histoire commence, le parlement continuait à foudroyer de ses arrêts le cardinal de Mazarin, dont il venait de faire vendre les meubles et la bibliothèque. La reine, unie secrètement au coadjuteur qui, pour ne rien perdre de sa popularité, lui avait fait comprendre qu'il fallait qu'il criât plus que personne contre le ministre, la reine renouvelait les protestations de ne jamais rappeler le cardinal, et venait d'adresser aux chambres

une déclaration contre le prince de Condé.

Le duc d'Orléans, Monsieur, que son titre de lieutenant général du royaume appelait à tenir d'une main ferme la balance entre tous les partis, vivait dans la transe de se brouiller soit avec la reine, soit avec M. le prince, soit avec le parlement, soit avec le peuple, et gouverné surtout par ses craintes, il ne cédait aux conseils de Gondi que lorsqu'il n'avait pas trop peur.

Pour M. le prince, dans l'horreur qu'il avait pour une guerre civile, il se contentait de ne point aller chez le roi, de ne se rendre au parlement qu'accompagné d'une noblesse nombreuse ; mais il ne tirait pas l'épée.

III

UN JEUNE AMI.

Au milieu de cette foule d'ambitieux et d'intrigants s'élevaient quelques hommes probes, uniquement préoccupés du salut de la France et du bien-être de leurs concitoyens. C'était surtout dans le parlement que ces hommes étaient en assez grand nombre, et parmi ces dignes magistrats, Philippe de Moranges se distinguait par la pureté de ses vues et par son talent oratoire, au point d'obtenir l'estime non-seulement du parti de la Fronde, mais celle des vrais amis du roi. Le premier président,

Mathieu Molé, comptait sur lui lorsque, emportés par la chaleur des discussions parlementaires, les jeunes conseillers émettaient quelques opinions propres à ébranler le trône, aussi bien qu'il y comptait pour soutenir avec fermeté les intérêts du peuple et les libertés publiques. Sans ambition, sans aucun désir de fortune, Philippe de Moranges marchait dans la ligne que lui traçaient ses devoirs, sinon sans un certain orgueil de sa haute mission ici-bas, du moins avec un complet oubli de tout intérêt personnel. Frondeur déterminé, il croyait facile de concilier les droits de la couronne et ceux de ses concitoyens, et bien qu'il combattît avec un courage intrépide les abus du pouvoir, son respect pour la royauté égalait son amour pour la France. Il était du nombre des conseillers qui, pour rendre la paix au royaume, s'empressèrent, lors du siége de Paris, d'aller signer la paix, et pourtant durant ce siége il n'avait point cessé de soutenir de sa bourse un grand nombre de gens du peuple et même de petits bourgeois que le renchérissement des denrées mettait hors d'état de faire vivre leur famille. Pour subvenir à cette dépense, Philippe de Moranges n'avait pas hésité à faire des emprunts assez considérables sur sa charge de conseiller, seule fortune

qu'il possédât : aussi mourait-il pauvre, mais une foule de malheureux venaient de suivre en pleurant ses dépouilles mortelles jusqu'à sa tombe, où le parlement tout entier avait conduit les restes de ce digne magistrat.

Il résultait d'une vie si pure que jamais le capitaine de Moranges n'avait entendu parler de son frère autrement qu'avec la juste considération qui s'attache à l'honnête homme. Et maintenant que Philippe n'était plus, le regret de n'avoir point suivi le cercueil de celui qui portait son nom, joint à l'idée qu'il ne verrait jamais sa nièce, le mettait au désespoir.

Dans l'agitation d'esprit qu'il éprouvait, plusieurs fois il aborda la pensée de désobéir à sa femme et de répondre à Sabine. Il alla même enfin jusqu'à prendre la plume, mais la rejetant aussitôt, en songeant qu'il avait donné sa parole, il se leva et s'éloigna rapidement de son bureau pour ne point succomber à la tentation. Puis, comme frappé d'un trait de lumière :

— Si je le consultais? s'écria-t-il.

A peine eut-il prononcé ces mots qu'il sonna. Victorin accourut.

— La séance du parlement doit être finie, lui dit-il, voyez là-haut si M. de Varennes est rentré, et dites-lui que je le prie de venir me parler tout de suite.

Cet ordre n'était pas donné depuis cinq minutes que la porte s'ouvrit et que celui que l'on venait d'envoyer chercher entra dans le cabinet.

A la jeunesse qui brillait sur son charmant visage, à sa taille élégante et svelte, on jugeait bien qu'il avait à peine vingt-cinq ans; toutefois, je ne sais quelle gravité dans sa contenance, et quelle expression pensive répandue sur ses beaux traits, ne se trouvaient point en harmonie avec son âge.

— Je suis très-content de vous revoir, monsieur, dit-il au capitaine de l'air le plus affectueux.

— Moi de même, mon cher enfant, répondit M. de Moranges, qui, après l'avoir embrassé tendrement, lui fit prendre un siége voisin du sien; je suis revenu hier soir.

— Je le sais, répliqua M. de Varennes, et certainement je serais venu aussitôt si madame de Moranges n'avait pas désiré vous parler la première afin de vous préparer... à la triste nouvelle que vous savez maintenant, je le vois.

Et en parlant ainsi le jeune homme attachait un regard attendri sur le visage altéré du capitaine.

— Hélas! oui, Albert, mon frère Philippe est mort.

— C'est une perte immense pour la magistrature, répondit Albert, et nous avions tous le cœur navré en suivant avant-hier son cercueil. Mais, ajouta-t-il,il est mort comme frappé de la foudre, il n'a pas souffert, et une âme telle que la sienne est toujours prête à paraître devant Dieu ; dites-vous cela, capitaine.

— Vous avez raison, mon ami, je me le dis, j'en remercie le ciel ; mais je me dis aussi qu'il est mort sans m'avoir prouvé une fois, une seule fois qu'il m'aimait encore, sans que nous nous soyons revus depuis sept ans, et cela me rend malheureux, voyez-vous, Albert.

— Je le conçois. Cependant soyez certain qu'il vous aimait encore ; nous ne nous rencontrions presque jamais au palais sans qu'il me demandât de vos nouvelles.

— Il vous demandait de mes nouvelles ? s'écria le capitaine dont un rayon de joie vint animer les yeux.

— Très-souvent.

— Oh ! mon cher Albert, quel bien vous me faites en me disant cela ! Mais ce n'est pas tout, mon ami, ce n'est pas tout, poursuivit M. de Moranges dont le visage s'attrista de nouveau.

— Qu'est-ce donc ?

— Philippe laisse une petite fille que j'ai vue naître et que j'aime de tout mon cœur. On l'a

conduite chez Mademoiselle, chez la fille du duc d'Orléans, qui est sa marraine, et qui, selon ce que je suppose, se charge de cet enfant en souvenir des bons services que lui a rendus mon frère.

— Et vous voudriez prendre votre nièce chez vous?

— Il s'agit bien de cela vraiment! répliqua le capitaine en levant les yeux au ciel; pour des raisons que je ne puis vous dire, mais qui sont justes, très-justes, ma femme depuis notre mariage ne voulait pas entendre parler de mon frère et ne veut pas maintenant entendre parler de la petite. Pourtant, voilà la pauvre enfant qui m'écrit. Tenez, lisez, ajouta-t-il en lui donnant la lettre de Sabine.

Le jeune homme lut deux fois.

— Cette lettre est touchante, dit-il d'une voix attendrie. Qu'avez-vous répondu?

— Rien, dit M. de Moranges tristement.

— Rien! dit Albert avec surprise.

— Rien, puisque ma femme m'a fait lui jurer sur mon honneur que je ne répondrais pas.

— Quel âge a votre nièce?

— Quatorze ans, à peu près. Elle en avait sept quand j'ai vu Philippe pour la dernière fois.

— Quels que soient les torts que madame de

Moranges puisse reprocher à votre frère, cette enfant ne les a point partagés.

— Sans doute, c'est ce que je me suis efforcé de persuader à ma femme, mais sans y réussir. Sur ce sujet, Ursule est déraisonnable, tout à fait déraisonnable; elle m'aime, je n'en puis douter, et pourtant elle me fait le plus grand chagrin que j'aie éprouvé de mes jours.

— Je le partage bien sincèrement, je vous jure, dit Albert, et cette petite m'intéresse beaucoup moi-même, ajouta-t-il en regardant de nouveau la lettre qui restait ouverte sur la table. Elle est orpheline comme j'étais orphelin; comme elle aussi je n'avais plus qu'un oncle, et Dieu sait combien les absences prolongées du comte de Varennes me désespéraient; elles me laissaient seul au monde, abandonné; sans vous, j'aurais passé mon enfance et ma jeunesse entouré d'êtres auxquels j'étais indifférent. Si vous n'étiez pas venu me voir au collége, si, mes études finies, vous ne m'aviez pas reçu chez vous, personne ne m'aurait aimé. Aussi, continua-t-il en serrant la main de M. de Moranges, je vous aime comme mon père, et je donnerais tout au monde pour faire cesser votre peine. Voulez-vous que je parle à madame de Moranges? elle a de l'amitié pour moi, j'ai quelque empire sur son esprit.

— Non, répondit le capitaine, cela serait inutile, nous la chagrinerions sans rien obtenir. Si vous saviez dans quel état elle était ce matin, seulement pour s'être rappelé les torts de mon frère envers elle. Je ne l'ai jamais vue pleurer comme cela, et je vous avoue, mon cher ami, que je ne me sens pas le courage de l'affliger.

M. de Varennes connaissait si bien la faiblesse de son vieil ami qu'il sourit sans répondre.

— Mais, continua M. de Moranges, puisque vous voulez m'être utile, vous pouvez me rendre un service qui me serait une grande consolation.

— Lequel? parlez, dit vivement Albert.

— J'ai promis de ne pas répondre à la lettre de Sabine; mais je n'ai pas promis d'ignorer toujours ce que devient la fille de Philippe, et que deviendra-t-elle chez cette princesse qui la reçoit aujourd'hui, qui la renverra peut-être demain? car j'ai souvent entendu dire que Mademoiselle était légère et capricieuse. Vous sentez combien il me serait doux de m'assurer les moyens de pouvoir m'instruire du sort de ma pauvre nièce.

— Eh bien! que voulez-vous que je fasse? répliqua M. de Varennes.

— Si vous alliez aux Tuileries, si vous de-

mandiez Sabine de Moranges de ma part, on vous laisserait entrer, elle vous recevrait; alors, comme elle n'ignore pas les ressentiments qui divisaient notre famille, vous lui diriez que ma femme n'est pas encore revenue de sa colère; et quant à moi, vous lui diriez que je l'aime, que je l'aimerai toujours, que je ne la perdrai point de vue dans ce monde, et qu'elle peut compter sur mon secours et mon appui.

— Faites mieux, dit Albert, allez-y vous-même.

— Moi! s'écria M. de Moranges avec un mouvement de joie mêlée d'une sorte de terreur.

— Sans doute, reprit le jeune homme, ce sera d'abord beaucoup plus convenable; ensuite, une caresse de vous lui en dira cent fois plus que tout ce que je pourrai dire.

— Oh! si vous saviez combien vous me tentez! dit le capitaine.

— Eh bien! pourquoi résister à votre cœur? répondit Albert; vous avez bien promis de ne pas répondre à cette lettre, ajouta-t-il en souriant, mais vous n'avez rien promis de plus.

— Ah! si ma femme savait!...

— Il est impossible qu'elle le sache; vous recommanderez le silence à votre nièce, et j'espère que vous comptez sur le mien.

— Je reverrais Sabine! j'embrasserais Sabine! dit M. de Moranges en se levant, les yeux brillantsde satisfaction.

— Et vous rendez ce devoir à la mémoire de votre frère, d'aller porter la consolation dans le cœur de sa fille. Enfin, vous ferez bien ; sur mon honneur, capitaine, vous ferez bien.

M. de Moranges se rassit.

— J'irai, dit-il d'un ton résolu, j'irai dès demain ; la chose me sera facile, on est accoutumé à me voir sortir le matin pour faire une promenade ; je vais même souvent chez Renard, dont le jardin est au bout du jardin des Tuileries ; je ne dirai rien à ma femme, ni en allant, ni en revenant, et j'espère qu'elle ignorera toujours que j'ai été jusqu'au château.

— A merveille ! répondit le jeune homme. Quant à vos inquiétudes sur le séjour de votre nièce chez la princesse, je les crois exagérées. Mademoiselle de Montpensier est jeune, il est vrai ; on la dit légère, étourdie ; mais elle a de la bonté, de l'élévation d'âme ; elle sait surtout beaucoup de gré du dévouement qu'on lui témoigne, et pour peu que mademoiselle de Moranges ait quelque chose en elle d'attachant...

— Je ne sais ce qu'elle est maintenant, répliqua le capitaine ; mais elle promettait, étant enfant, de devenir un jour une charmante per-

sonne. D'abord, elle était jolie comme un ange, d'un caractère fort doux, quoiqu'elle fût très-vive et très-gaie. Quant à son esprit, elle avait déjà de petites raisons qui nous surprenaient mon frère et moi. Mais tous ces avantages lui seront peut-être plus nuisibles qu'utiles : sa beauté, par exemple, sa beauté peut la perdre au milieu des gens de cour, uniquement occupés de galanterie.

— Il est certain, dit Albert en souriant, que je ne lui conseillerais pas de prendre pour modèle mesdames de Châtillon, de Longueville, de Montbazon et beaucoup d'autres ; mais elle aura sans cesse sous les yeux un excellent exemple à suivre ; Mademoiselle a toujours eu une conduite irréprochable ; elle a même un si grand dédain pour ce qui tient à la galanterie et même aux sentiments romanesques, qu'elle vient, il n'y a pas longtemps, de congédier une de ses femmes, dont le seul tort était d'avoir fait un mariage d'amour. Votre nièce, ayant de l'esprit, saura se conformer à ses idées, à ses goûts ; et Mademoiselle, qui est immensément riche, comme héritière du duc de Montpensier, n'hésitera pas sans doute à doter et à marier une jeune personne dont elle s'est chargée.

— Moi-même, dit M. de Moranges, j'ai quelque fortune, et j'en sacrifierai volontiers une

partie pour assurer le repos et le bonheur de la fille de Philippe. Mais il faudrait pour cela que ma femme consentît à pardonner, et nous n'en sommes pas là, ajouta-t-il avec un soupir.

— Nous y parviendrons, j'espère, répliqua le jeune homme ; je vais vous y aider de tous mes moyens, et nous agirons de concert. Il ne faut rien brusquer. C'est peu à peu que...

Dans ce moment, la voix de madame de Moranges se fit entendre. Le capitaine se hâta de reprendre la lettre de Sabine, qu'il remit dans sa poche, et les deux amis feignirent de causer entre eux de toute autre chose.

— Comment ! vous n'avez pas été faire votre promenade ce matin ? dit madame de Moranges à son mari ; il fait un temps superbe. Ah ! bonjour, M. de Varennes, continua-t-elle de l'air le plus aimable en se tournant vers Albert, près duquel elle s'assit.

— Mon intention était de passer chez vous, madame, répondit le jeune homme, quand j'ai appris que vous étiez absente.

— Tu es restée bien longtemps au Palais-Royal, dit M. de Moranges à sa femme.

— Oui ; la reine était allée au Val-de-Grâce, et madame Raimbaud se trouvait libre, nous sommes restées à causer toutes deux plus de deux heures, sans nous en apercevoir : on a

tant de choses à se dire dans ces moments!

— On est sans doute bien content au Palais-Royal? dit Albert en souriant.

— Oui, oui, monsieur le frondeur, répondit gaiement madame de Moranges, on est très-content parce que c'est dans douze jours le 7 septembre.

— Et ce jour est fixé pour nous réduire en poudre, reprit Albert du ton d'une douce plaisanterie.

— Pas tout à fait encore, répliqua madame de Moranges en riant. Mais du moins nous verrons si vous traiterez un roi majeur comme vous avez traité une régente.

— J'espère, répondit Albert, que personne ne doute, que vous ne doutez pas vous-même, ma chère madame, du respect, de l'affection des membres du parlement pour le roi et pour sa mère; quant à moi, je puis jurer que ces sentiments n'ont jamais cessé de régner dans mon cœur.

— Aussi, je vous distingue, je vous distingue parfaitement des autres! s'écria-t-elle, je le disais encore à mon mari ce matin.

— Il est vrai, dit M. de Moranges qui jusqu'alors, ainsi qu'il faisait toujours lorsqu'il s'élevait une de ces altercations politiques, s'était contenté de regarder alternativement les

deux interlocuteurs et de sourire à tout ce que disait sa femme.

— Tout mon rôle de frondeur, depuis quatre ans que je fais partie de la cour, reprit Albert, s'est réduit à aider à la chute du cardinal de Mazarin.

— Mais que vous a-t-il fait ce pauvre M. le cardinal, comme dit la reine, pour que vous le détestiez autant?

— Moi? Je ne le déteste point, je le crois même fort habile, repartit Albert. Et si ce pauvre M. le cardinal, comme dit la reine, ajouta-t-il en riant, consentait à ne plus s'emparer des trésors de l'État, du fruit des sueurs du peuple pour satisfaire la cupidité de ses créatures, ou pour les entasser dans ses coffres; s'il pouvait une fois, une seule fois tenir sa parole, je vous jure que j'opinerais pour son retour : je n'ai jamais demandé autre chose que la stricte exécution de l'ordonnance de seize cent quarante-huit.

— Personne ne la comprend votre ordonnance de seize cent quarante-huit, c'est un tas d'idées folles que vous avez prises tous sous vos bonnets.

— Il ne vous faudrait pour la comprendre, répondit doucement le jeune conseiller, que vous mettre un moment à la place de ceux

qu'elle sert et qu'elle protége. Le capitaine est noble, vous n'êtes pas soumis à la taille; mais s'il était un pauvre paysan, et que pour payer un impôt qui aide seulement aux dilapidations de la cour, on vendît votre vache, votre lit, que diriez-vous?

— Je dirais que de tout temps le roi a possédé le droit de mettre des impôts, et qu'après tout, la fortune de ses sujets est la sienne.

— A merveille! dit Albert, mais si l'on arrêtait votre mari, qu'on le mît en prison comme on a fait des princes dernièrement encore, et qu'on l'y laissât plusieurs années sans l'interroger, sans daigner même lui apprendre quel est son crime, que diriez-vous?

— Je dirais qu'il faut que M. de Moranges soit coupable, puisque le roi le fait arrêter.

— Quoi! sans réfléchir que ce roi n'est qu'un enfant?

— Qu'importe? Il est toujours roi. Mais enfin, grâce au ciel, il sera bientôt un homme, continua madame de Moranges, et je ne vous conseille pas alors, messieurs du parlement, de contrarier sa volonté.

Le front du jeune conseiller s'assombrit légèrement.

— Je pense en effet que vous avez parfaitement raison, répondit-il, car les entreprises

vaines n'aboutissent ordinairement qu'à rendre le pouvoir encore plus absolu. D'ailleurs de notre côté, il se fait chaque jour tant de sottises, tant de choses blâmables, que les intentions les plus pures en sont ternies, et que bientôt tous les hommes sages se détacheront de la Fronde; mais du moins nous aurons tracé le chemin et peut-être posé les bases d'une sage liberté pour l'avenir.

— Oui, vous avez fait de belle besogne! les émeutes, les barricades, le siége de Paris...

— Les honnêtes gens d'un parti sont toujours les moins nombreux, et les autres perdent tout, interrompit Albert. Mais, ajouta-t-il en riant, notre conversation est bien grave, et je m'avise de parler à une jolie femme comme je parle à nos vieux conseillers.

— Voici justement Victorin qui vient nous avertir que le dîner est servi, répliqua gaiement madame de Moranges, qu'un compliment d'Albert désarmait toujours. Allons, donnez-moi la main et faisons la paix pour la centième fois.

A table l'entretien ayant toujours roulé sur d'autres sujets, M. de Moranges retrouva la parole, car il ne craignait plus d'attirer vers lui la discussion par un mot maladroitement prononcé sur le cardinal de Mazarin ou sur la

cour. Jamais il ne s'était montré aussi bon, aussi affectionné pour sa femme qu'il le fut alors. Et madame de Moranges, qui malgré tous ses défauts n'était pas précisément méchante, devint plus aimable avec lui qu'elle ne l'était d'habitude, ce qu'il ne remarqua pas sans se repentir un peu d'oser lui cacher un secret.

L'après-midi, Albert offrit son bras à madame de Moranges pour la conduire au cours, où la plus haute société de Paris se réunissait chaque soir. Ils partirent donc tous les trois pour cette promenade, le jeune conseiller cherchant à se distraire d'idées assez tristes, madame de Moranges charmée de se montrer donnant le bras au plus joli homme de Paris, et au neveu du comte de Varennes, et le capitaine, l'esprit fort préoccupé de la visite qu'il projetait de faire.

IV

SABINE.

Le lendemain, aussitôt après le déjeuner, le capitaine, non sans embrasser sa femme plus tendrement encore que de coutume, partit sous le prétexte de faire sa promenade du matin, et s'achemina vers le château des Tuileries. Il marchait vite, regardant de temps à autre derrière lui, dans la crainte qu'un hasard fatal ne conduisît madame de Moranges sur la route qu'il suivait. Arrivé toutefois sans aucune mauvaise rencontre dans la grande cour du château, il lui devint fort difficile de se faire indiquer, dans cette royale demeure, la modeste

orpheline qu'il venait y chercher : il s'adressait vainement à tous les serviteurs qu'il rencontrait, lorsqu'un jeune page qui rentrait, l'entendant questionner un valet de pied, s'arrêta pour dire :

— Monsieur demande sans doute une jeune personne que Son Altesse Royale a logée au château depuis trois jours ?

— Précisément, répondit M. de Moranges ; cette jeune personne est ma nièce.

— Si vous le désirez, monsieur, je vais vous conduire chez elle ; car autrement, vous auriez peine à trouver sa demeure.

— Je vous serais infiniment obligé, répliqua le capitaine.

— Suivez-moi donc, reprit le jeune homme en sautant rapidement les marches qui conduisaient dans le vestibule, ces dames habitent le pavillon, et nous pourrions aller par la cour ; mais par ici nous éviterons le soleil qui est brûlant ce matin, et l'on nous ouvrira tout de même.

En parlant ainsi, le page escalada les marches du superbe escalier de Philibert de Lorme avec une agilité que M. de Moranges imitait à grand'peine. Arrivés dans la salle des gardes, il ouvrit une porte à gauche, située en face des grands appartements qu'occupait

Son Altesse Royale, traversa trois grandes pièces désertes qui conduisaient au pavillon, monta l'escalier de ce dernier bâtiment qui communiquait avec le Louvre, et parvenu au second étage il frappa doucement à l'une des petites portes qui garnissaient un vaste corridor.

Cette porte fut ouverte presque aussitôt par une grande femme, maigre, pâle, dont les cheveux blonds commençaient à grisonner, et qui n'eut pas plutôt jeté les yeux sur M. de Moranges, qu'elle s'écria avec transport :

— Ah! monsieur, soyez le bienvenu dans le séjour de la douleur!

Puis faisant entrer le capitaine, elle salua poliment le page tout en refermant la porte sur lui.

Comme l'appartement se composait uniquement de deux petites pièces, mademoiselle Gervais (c'était le nom de la grande femme) arriva bientôt dans la seconde, suivie du capitaine, et s'adressant à une jeune fille vêtue de noir qui était assise près de la fenêtre la tête appuyée sur sa main :

— Je vous l'avais bien dit, Sabine, s'écria-t-elle, que puisqu'il n'arrivait pas de lettre, votre oncle viendrait lui-même. Le voilà! le voilà! ma chère enfant.

A ces mots, Sabine se leva précipitamment et courut se jeter dans les bras de M. de Moranges en fondant en pleurs.

— Chère fille! chère fille! dit le vieux sodat qui la pressa sur son cœur sans pouvoir retenir ses larmes.

— Vous m'appelez votre fille, s'écria Sabine, dont les sanglots redoublèrent, je n'ai donc pas tout perdu!

— Non, mon enfant, non, répondit le capitaine, s'efforçant de vaincre sa vive émotion; mais il faut se résigner, il faut du courage, Sabine; celui que nous pleurons en avait beaucoup, et nous devons suivre son exemple.

En parlant ainsi, il conduisit sa nièce sur un siége, il s'assit près d'elle; mademoiselle Gervais prit une chaise à quelque distance et se mit à travailler.

— Nous sommes bien malheureux tous deux, Sabine, dit-il à voix basse, mais du moins dans votre chagrin vous avez une consolation; votre digne père vous a chérie jusqu'à son dernier jour, tandis que moi...

— Il vous aimait, il vous a toujours aimé, répondit vivement Sabine, il m'a élevée dans tout le respect que je vous dois, et quand avant-hier j'ai pris la liberté de vous écrire,

je sentais que j'obéissais à son ordre, autrement je ne l'aurais jamais osé.

— Vous pensiez donc que j'avais rompu tous mes liens de famille? dit tristement le capitaine.

— Non, mon oncle, mais je craignais... que votre femme... que ma tante...

La petite s'arrêta.

— Écoutez, mon enfant, répliqua M. de Moranges, charmé que la fille de son frère appelât madame Dupuis sa tante; vous êtes trop jeune pour que je puisse vous faire comprendre comment le malheur a voulu que ma femme ait eu beaucoup à se plaindre de votre père. Dans ce moment encore je suis forcé de vous avouer qu'elle serait peu disposée à vous voir avec plaisir; mais ma femme est bonne, très-bonne, et je suis certain qu'avant peu elle aura le désir de vous connaître. Alors notre maison deviendra la vôtre, vous retrouverez un père en moi, une mère dans madame de Moranges, et ce jour sera le plus heureux de ma vie. D'ici là, je rends grâce au ciel que vous ayez trouvé un asile aussi honorable que celui qui vous est accordé.

— Mademoiselle est si bonne! dit Sabine; depuis que je suis ici elle est montée tous les matins un moment pour savoir de mes nouvelles.

— Mais comment êtes-vous arrivée chez Son Altesse Royale? dit M. de Moranges qui voyait avec plaisir la jeune fille se distraire un moment de sa douleur.

— C'est mademoiselle Gervais qui a tout fait, répondit Sabine, elle a tant d'esprit, elle m'aime tant, qu'elle a imaginé cela tout de suite.

— Venez donc vous asseoir près de nous, mademoiselle Gervais, dit le capitaine à la gouvernante, de cet air de bienveillance qui lui était naturel et qui gagne les cœurs.

Mademoiselle Gervais approcha son siége en attachant des regards où se peignait une tendresse indicible sur Sabine qui ne pleurait plus, mais dont le charmant visage était pâle et défait.

— Je désirerais savoir, reprit M. de Moranges, comment ma nièce a obtenu l'appui de Mademoiselle, et si cet appui lui est assuré pour quelque temps.

— Pour toujours, monsieur, répondit la vieille fille, à moins que l'on n'ose douter des promesses de Son Altesse Royale, cette chère enfant restera placée sous cette noble protection.

— Et quels motifs ont pu la lui faire obtenir? repartit le capitaine.

— Voici le fait, reprit mademoiselle Gervais dont les phrases ne s'échappaient qu'avec une certaine lenteur, ainsi qu'il arrive chez les gens qui s'écoutent parler. Vous saurez, monsieur, que monsieur votre frère n'a jamais prononcé un mot en ma présence qui se soit échappé de ma mémoire, tant j'admirais sa haute vertu, son habileté, sa prudence, que je ne puis comparer qu'à celle du druide Adamas [1].

Quoique M. de Moranges n'eût jamais entendu parler du druide Adamas, il n'en fit pas moins un signe de tête affirmatif qui confirmait l'éloge du mérite de son frère, et mademoiselle Gervais poursuivit :

— Je lui avais entendu dire plus d'une fois, lorsqu'il secourut de sa bourse tant de pauvres familles, que s'il laissait Sabine sans fortune, il lui laisserait au moins l'appui de la maison d'Orléans sur lequel on pouvait compter. Rien n'était en effet plus naturel, puisqu'il avait toujours fait partie du conseil de Monsieur; et ce prince, quand il fut obligé de quitter la France, l'avait choisi pour un des commissaires qu'il chargea d'administrer les grands biens de mademoiselle de Montpensier, sa fille.

[1] Personnage de l'*Astrée,* roman de Durfé.

— Mon frère et ses collègues se sont si bien acquittés de cette charge, ajouta le capitaine, qu'au retour de Monsieur, ils ont remis dans ses mains une somme très-considérable qu'ils étaient parvenus à économiser.

— De plus, le bonheur voulait que Mademoiselle eût tenu Sabine sur les fonts baptismaux, reprit mademoiselle Gervais ; ce n'était donc pas sans raison que M. le conseiller comptait sur l'appui de la maison d'Orléans ; aussi, dès qu'il fut reconnu que sa chère enfant restait sans fortune, je rapportai ses paroles au conseiller Meynard, un de ses amis intimes, que vous avez pu voir souvent à la maison.

— Très-souvent, répondit le capitaine.

— M. Meynard et moi, poursuivit la gouvernante, nous fûmes d'avis que la protection de Mademoiselle était préférable à celle de Monsieur, dont la seconde femme n'a point connu M. le conseiller Moranges.

— Bien vu, dit le capitaine d'un ton approbatif.

— Le conseiller Meynard vient presque tous les jours aux Tuileries, où se traitent les affaires du parti, continua mademoiselle Gervais, que sa vénération pour le parlement avait rendue très-frondeuse ; il se pressa de parler à Son Altesse Royale du malheur qui venait de frapper

Sabine. Mademoiselle apprit avec beaucoup de douleur la mort de celui que nous regrettons. Elle offrit aussitôt de se charger du sort de l'enfant qu'il laissait, voulant, a-t-elle dit, faire élever sa filleule sous ses yeux. Dès le jour même, en effet, une de ses femmes est venue nous chercher dans un carrosse pour nous amener ici, où Son Altesse Royale a reçu l'orpheline avec une bonté sans pareille.

— Cette conduite me donne une bien excellente opinion du caractère de Mademoiselle, dit M. de Moranges d'un air touché.

— Je n'avais jamais eu l'honneur de la voir, reprit respectueusement la gouvernante, et j'avoue que je regarde comme un des beaux jours de ma vie le jour où j'ai été assez heureuse pour l'approcher.

— Je le conçois, répliqua M. de Moranges.

— On peut dire qu'elle joint la beauté de la princesse Orianne à la sagesse de la reine Brilène, continua mademoiselle Gervais, comptant encore cette fois, mais à tort, sur l'érudition du capitaine, qui ne fit qu'ouvrir de grands yeux étonnés sans répondre.

— Je voudrais que vous pussiez être là, mon oncle, dit Sabine, quand elle a la bonté de monter pour savoir si je suis moins affligée, si je suis bien servie, si je n'ai besoin de rien.

Elle ne reste pas longtemps, mais jamais elle n'entre et jamais elle ne sort sans m'embrasser. Ce matin, elle m'a appelée son enfant. Cela fait du bien que quelqu'un vous appelle mon enfant.

Sabine prononça ces derniers mots avec un accent si touchant et si douloureux, que M. de Moranges, vraiment ému, la baisa sur le front à plusieurs reprises, il allait s'écrier : Viens chez moi ! viens retrouver un père ! mais le souvenir de sa femme l'arrêtant, il se contenta de dire du ton le plus affectueux :

— Avant peu, ma petite Sabine, avant peu, j'espère, tu pourras, si cela te plaît, venir vivre dans ta famille, et je remplacerai mon frère, au moins par la tendresse que j'aurai pour toi. Cette pensée, ma fille, et les bontés de ta noble protectrice doivent te consoler un peu.

— Ah ! monsieur, s'écria mademoiselle Gervais, voilà ce qui me désespère, c'est que rien ne réussit à la consoler ; je donnerais de mon sang pour la voir devenir plus raisonnable, tandis que chaque jour elle change et elle s'affaiblit de manière à me navrer l'âme. Et c'est tout simple, cela, elle ne dort pas la nuit, elle ne se nourrit pas. Ce matin, par exemple, je la supplie en vain de prendre un bouillon, et pourtant elle n'a rien mangé depuis avant-hier qu'une orange.

— Je ne puis manger, ma bonne Gervais, j'ai quelque chose là qui m'étouffe, dit Sabine en portant sa jolie petite main sur sa poitrine.

— Mais peut-être fera-t-elle quelque chose pour moi, dit doucement le capitaine. Pour le frère de Philippe, ma fille, consentirez-vous à prendre un bouillon ?

— Oui, mon oncle, répondit Sabine, dont les yeux se mouillèrent de pleurs ; je vous obéirai toujours.

La figure de mademoiselle Gervais devint rayonnante de joie, elle se leva précipitamment et sortit pour aller chercher un bouillon.

— Cette bonne fille paraît vous être fort attachée, dit M. de Moranges à sa nièce.

— Ah ! je l'aime bien aussi, répliqua Sabine avec expression ; je sens bien le bonheur de l'avoir près de moi ; sans elle, que serais-je devenue, mon Dieu ?

— Je l'avais déjà remarquée quand elle est entrée chez mon frère, reprit le capitaine, je ne l'ai vue alors que deux ou trois fois, mais je lui trouvais des manières distinguées. Elle s'exprime d'ailleurs en termes choisis, peut-être même un peu prétentieux, ajouta-t-il en souriant.

— Cela lui est tout naturel, s'empressa de ré-

pondre Sabine ; quand elle est seule avec moi, elle ne parle pas autrement.

— Oh ! je ne prétendais pas critiquer son langage, reprit aussitôt le bon Moranges ; je l'écoutais avec plaisir, et si je n'ai rien répondu aux grands noms qu'elle m'a cités, c'est qu'ils m'étaient tout à fait inconnus.

— Ce sont ceux de quelques personnages des livres qu'elle a lus ; car elle est fort instruite, mademoiselle Gervais. C'est elle qui a commencé mon éducation, et quand mon père m'a donné des maîtres, c'est encore elle qui me faisait répéter toutes mes leçons, même ma leçon de musique.

— Puisque vous êtes en train d'acquérir de nouveaux talents agréables, chère enfant, dit aussitôt le capitaine, il faut dans quelque temps reprendre vos études, rien ne sera plus propre à vous distraire, et de plus dans une cour aussi jeune que doit l'être celle de Mademoiselle, cela peut vous être utile.

— Ah ! répliqua Sabine tristement, Son Altesse Royale m'a bien dit qu'elle me permettait de ne point sortir de ma chambre aussi longtemps que je le voudrais, et je le voudrai toujours.

— Nous verrons, nous verrons, dit M. de Moranges, qui se leva et se mit à regarder par

la fenêtre, dans l'espoir d'arracher un moment la jeune fille à ses sombres pensées.

— Quelle magnifique vue l'on a d'ici ! s'écria-t-il ; la rivière, les jardins des Tuileries et là-bas celui de Renard, vraiment c'est un tableau magnifique.

— Ce qui m'en plaît davantage, dit Sabine, qui s'était levée aussi, c'est cette belle campagne qui s'étend à droite depuis le cours jusqu'à la grande route de Saint-Germain. Toutefois j'aurais bien aimé à courir dans ces champs-là, comme j'aurais bien aimé aussi à me promener en bateau sur la rivière.

Puis, portant les yeux de côté et d'autre avec une vivacité dont elle n'avait donné aucun signe jusqu'alors :

— Il est vrai, continua-t-elle, que cette vue est superbe, quoique mademoiselle Gervais ait dit hier que rien de tout cela n'était comparable à l'île ferme d'Apollidon.

— Je ne connais point l'île ferme, dit M. de Moranges ; mais comme il est vraisemblable qu'elle est plus éloignée de ma rue Saint-Antoine que les Tuileries, j'aime bien mieux que tu sois ici.

Ces mots, qui donnaient à Sabine l'idée que son oncle comptait venir souvent la voir, firent naître pour la première fois un demi-sourire sur

ses lèvres. Pour la première fois aussi M. de Moranges la regarda de la tête aux pieds avec un intérêt curieux ; car il s'était peu occupé jusqu'alors de la beauté de sa nièce.

Il est des êtres à qui la nature accorde, dès leur naissance, le don de séduire, de toucher les cœurs, et Sabine était du nombre de ces créatures privilégiées. A quinze ans qu'elle avait alors, elle était plus grande qu'on ne l'est d'ordinaire à cet âge ; mais comme on ne décrit pas la grâce, nous n'essayerons point de peindre sa taille souple et fine, qui n'était pas entièrement formée, et dont tous les mouvements conservaient encore le charme et le laisser aller de l'enfance. Son doux visage était surtout remarquable par une mobilité de physionomie qui accompagne rarement des traits aussi réguliers que l'étaient les siens. Ses grands yeux bleu foncé garnis de longs cils noirs avaient une expression enchanteresse. Ses lèvres un peu fortes ne s'entr'ouvraient point sans montrer des dents admirables, et des boucles de cheveux châtains et brillants retombaient de sa jolie tête sur son cou et sur ses épaules, dont elles faisaient ressortir l'éclatante blancheur.

Après l'avoir considérée quelques instants en silence, M. de Moranges ne voulant point lui

dire combien elle lui semblait belle, lui dit simplement qu'il la trouvait bien grandie.

— Ah! répondit la jeune fille en poussant un long soupir, j'aimerais bien mieux être encore toute petite : j'étais heureuse dans ce temps-là!

— Et tu le seras encore, mon enfant, répliqua le capitaine, tu le seras et j'y contribuerai pour mon compte par tous les moyens qui sont en mon pouvoir.

— Que vous êtes bon, mon oncle! dit Sabine en versant de nouveau quelques larmes; quand vous me regardez comme cela, il me semble qu'il me regarde encore. Ah! je vous aimerai toujours comme il vous aimait, je vous obéirai comme à lui.

— Nous allons bien voir, dit le vieux soldat qui fut obligé de faire un effort pour sourire, tant l'attendrissement le gagnait lui-même. Voici mademoiselle Gervais.

La grande fille entrait en effet, portant une petite écuelle d'argent.

— Voilà ce que le valet de pied qui nous sert vient de m'apporter des cuisines, dit-elle; le bouillon doit être bon, car on le fait à part pour la table de Son Altesse Royale.

Et elle posa tout ce qu'il fallait sur un petit guéridon devant Sabine qui, la regardant d'un

air moitié riant, moitié fâché, murmura doucement :

— Mais ce bouillon est une soupe.

— Qu'importe, ma petite ! répliqua le capitaine, une soupe vaut mieux ; cela vous soutiendra davantage, et vous m'avez promis...

Il n'acheva point sa phrase, car Sabine se mit aussitôt à manger de bonne grâce les trois quarts, à peu près, de ce que contenait l'écuelle. Puis s'arrêtant :

— Voilà tout ce que je puis faire, mon oncle, dit-elle avec un accent de douceur angélique ; c'en est bien assez pour aujourd'hui, n'est-il pas vrai ?

— Non, non, ma chère enfant, répondit M. de Moranges, il faut que vous preniez encore quelque petite chose à dîner, il faut surtout que vous tâchiez de dormir, de bien dormir. Oh ! oh ! continua-t-il d'un ton de plaisanterie, puisque je prends ici le commandement, j'entends que l'on se soumette à la discipline comme dans le régiment de Bourgogne. Mademoiselle Gervais me rendra un compte exact de votre conduite la première fois que je viendrai.

— Et quand vous rendra-t-elle ce compte-là, mon oncle ? dit Sabine dont le charmant visage avait repris une expression moins douloureuse, quand reviendrez-vous ?

— Dans deux ou trois jours, répliqua le bon capitaine sans hésiter; car pour ce matin, chère enfant, je suis obligé de vous quitter; voici l'heure à laquelle je rentre toujours chez moi.

En parlant ainsi, il se leva, et tandis qu'il embrassait tendrement sa nièce, elle s'écria dans un élan de cœur si vrai, si touchant que tout homme eût été ému :

— Ah! si vous saviez quel bien m'a fait votre visite, mon oncle, vous reviendriez souvent.

— Je reviendrai souvent, très-souvent, ma fille, répondit-il.

Et il sortit de la chambre.

Sabine et mademoiselle Gervais le suivirent et le menèrent jusqu'à l'escalier qui conduisait dans les cours, afin qu'à l'avenir il pût arriver au pavillon sans avoir besoin que personne le conduisît.

— Dans trois jours, mon oncle! cria Sabine, comme il descendait les dernières marches.

— Dans trois jours, cria M. de Moranges qui, le cœur plein d'une douce émotion et d'une vive tendresse pour l'aimable créature qu'il venait de quitter, reprit d'un pas rapide le chemin de sa demeure.

V

LE DEUIL.

Ce jour-là même, Albert descendit dans le salon de madame de Moranges longtemps avant l'heure du dîner; il pensait que le mari rentrerait peut-être avant la femme, qu'il savait ne pas être chez elle, et qu'il pourrait apprendre le résultat de la visite que le capitaine avait dû faire aux Tuileries. Toutefois, son attente fut trompée, ce fut madame de Moranges qui revint la première, et dès qu'elle apprit que M. de Varennes était dans le salon, elle y passa aussitôt.

La petite femme, selon sa coutume, était

vêtue avec beaucoup d'élégance; elle portait une robe de soie vert-pomme ornée de rubans roses, et ses cheveux, dont quelques-uns auraient attesté son âge si elle n'eût pris soin de les arracher dès qu'ils se montraient, étaient bouclés sur sa tête à la dernière mode de la cour.

Albert fut d'abord contrarié que ce tête-à-tête remplaçât celui qu'il attendait. Toutefois, il voulut profiter de l'occasion pour savoir au juste ce qu'il pouvait sur l'esprit de cette femme qui lui témoignait de telles bontés, qu'elle lui inspirait de la reconnaissance et même une sorte d'affection, en dépit des défauts qu'il lui reconnaissait.

Après qu'il lui eut souhaité le bonjour, il attacha pendant quelques instants les yeux sur elle sans prononcer une parole.

— Vous regardez ma robe, dit madame de Moranges ; n'est-il pas vrai qu'elle est jolie?

— Fort jolie, répondit Albert; mais je la remarquais surtout sous un autre rapport.

— Comment?

— Je m'étonnais de ne point vous voir en deuil.

— En deuil! répliqua la petite femme qui rougit légèrement.

— Sans doute, répondit Albert d'un air doux

et amical; ne vous semble-t-il pas que vous devez cette convenance au nom que vous portez, maintenant que tout Paris sait la mort de votre beau-frère?

— Si je porte le nom de M. le conseiller, dit madame de Moranges avec aigreur, certes ce n'est pas sa faute; car il a tout fait pour l'empêcher, pour me nuire, et sans vous rendre compte de son indigne conduite, je vous avouerai franchement que dans le fond de mon cœur je suis loin de porter son deuil.

— Tout ressentiment s'éteint devant une tombe, répondit doucement Albert, et vous êtes trop bonne pour haïr un homme qui n'est plus.

— Quand il est certain que cet homme lui-même a cent fois souhaité ma mort?

— Pouvez-vous croire une pareille horreur! s'écria M. de Varennes.

— Allez, allez, vous ne le connaissiez pas comme je l'ai connu, moi.

— D'ailleurs, reprit Albert, lors même que vous ne feriez rien en considération de sa mémoire; en considération de votre mari...

— Mon mari ne m'a pas dit de me mettre en deuil, interrompit sèchement madame de Moranges.

— D'après les torts dont vous accusez son

frère, je conçois qu'il ne l'a pas osé, reprit Albert en souriant; mais moi, comme l'ami le plus sincère, après lui, que vous ayez dans ce monde, je l'ose.

— Vous ne craignez donc point de me déplaire, vous? répliqua la petite femme d'un ton radouci.

— Je le crains plus que tout au monde, répondit M. de Varennes; de plus, je me dis que mon âge devrait peut-être me forcer au silence, et pourtant je l'ose parce que mon affection pour vous deux m'en donne le courage. Écoutez-moi donc sans colère, je vous en supplie, continua-t-il en serrant avec tendresse la main de madame de Moranges.

— Parlez.

— Vous et moi, nous aimons le capitaine de toute notre âme, nous ne désirons rien tant que sa paix et son bonheur. Eh bien! si quelque chose était en mon pouvoir qui pût le satisfaire, qui pût le consoler d'un chagrin, ne me presseriez-vous pas de le faire aussitôt?

— Sans doute, répondit madame de Moranges troublée par tout ce qu'il y avait de tendre dans l'accent du jeune conseiller.

— Excusez-moi donc quand je vous supplie de prendre le deuil du frère qu'il vient de per-

dre, de lui donner cette satisfaction dont il vous saura tant de gré ; oubliez que je n'ai que vingt-cinq ans, et pardonnez-moi de vous donner un conseil, ou plutôt, ajouta-t-il, de vous adresser une prière.

En parlant ainsi, Albert attacha sur madame de Moranges ses grands yeux noirs avec une expression si douce et si affectueuse, que le cœur de la petite femme battit vivement.

— Mais vous-même, Albert, vous-même, dit-elle d'une voix attendrie, si je prends ce deuil, m'en saurez-vous quelque gré ?

— Un gré infini, s'écria le jeune homme.

— Attendez-moi là, reprit-elle aussitôt, et vous allez voir.

Tout autre que M. de Varennes aurait été surpris que cette femme, habituée à suivre en tout sa volonté ou ses caprices, cédât sitôt à une demande qui contrariait à la fois son ressentiment et sa coquetterie ; car Albert ne doutait point qu'elle n'eût été changer de robe, et qu'elle ne revînt en deuil. Tout autre eût deviné qu'il inspirait à madame de Moranges un sentiment plus tendre que celui de l'amitié ; mais, outre qu'Albert n'avait aucun genre de fatuité, madame de Moranges lui paraissait beaucoup plus vieille qu'elle ne l'était peut-être à d'autres yeux que les siens : depuis

l'âge de dix-huit ans, il considérait la femme du capitaine comme sa seconde mère, et elle lui inspirait un sentiment d'affection si calme, si dépourvu de toute émotion vide, qu'il n'avait jamais abordé l'idée que l'amour pût naître entre elle et lui. Il ne vit donc dans ce qui se passait, que le résultat d'un bon conseil et d'une condescendance dont son cœur était réellement touché.

La vérité pourtant était qu'une impression très-vive qui, sans être précisément de l'amour, y ressemblait beaucoup, influait chaque jour davantage sur la conduite de madame de Moranges avec le jeune conseiller. La bizarre position de cette femme, qui avait été belle, et dont les charmes s'éclipsaient peu à peu sans faire place à aucune ressource de cœur ou d'esprit propre à la vieillesse, est trop souvent celle de beaucoup de femmes de cet âge; néanmoins, pour la faire comprendre entièrement, nous reprendrons les choses d'un peu plus haut.

Albert, orphelin dès son enfance, était resté sous la tutelle. de son oncle, le comte de Varennes, dont la haute capacité et les talents en diplomatie avaient mérité la faveur du cardinal de Richelieu, qui l'avait comblé d'honneurs et de biens. Le comte, résidant presque toujours près d'une cour étrangère, pria le capitaine

Moranges, son ami intime, qui venait les hivers à Paris, de surveiller l'éducation et la conduite de son neveu, qu'il faisait élever au collége d'Harcourt, et le capitaine s'acquitta de ce soin avec une si grande bonté, que le jeune écolier conçut bientôt pour lui la plus tendre affection.

Le comte de Varennes n'avait qu'un fils qui, par goût, avait, au sortir de l'enfance, embrassé l'état militaire. Il laissa de même son neveu libre de se choisir une carrière dans laquelle il lui promit de l'aider de son crédit et de sa fortune, les parents du jeune homme ayant laissé peu de bien.

Comme le père d'Albert avait été président à mortier au parlement de Paris, son fils témoigna le désir d'entrer dans la magistrature, et les ordonnanees étant tombées depuis longtemps en désuétude [1], il avait à peine vingt-deux ans quand le comte acheta pour lui une charge de conseiller aux enquêtes.

A cette époque, M. de Moranges était marié depuis quelques années. Il engagea son jeune ami à se loger dans la maison qu'il habitait avec

[1] Les ordonnances exigeaient que l'on eût vingt-cinq ans pour siéger au parlement. Elles furent renouvelées plus tard par Louis XIV.

sa femme, qui consentit à prendre Albert en pension.

Cet arrangement fut agréé par madame de Moranges avec d'autant plus de grâce, que la société d'Albert lui plaisait encore plus qu'à son mari. Les habitudes de la galanterie qui, pendant si longtemps, avaient occupé, sinon son cœur, au moins son esprit, laissaient dans son existence un vide que rien ne pouvait remplir. L'ennui la tuait. Les visites d'Albert, qui habitait encore le collége d'Harcourt, parvenaient seules à rompre la monotonie de sa vie. Bien qu'il n'eût que dix-neuf ans lorsqu'elle le connut, il était si bien fait, si aimable, qu'elle ne le jugea pas indigne d'exercer la coquetterie d'une femme ; et la coquetterie, pour madame de Moranges, était une source infinie de jouissances.

Ce fut donc avec une joie très-vive qu'elle consentit à recevoir chez elle le jeune conseiller, comme faisant partie de la famille. Dès ce moment, elle reprit plaisir à vivre, s'occupa tous les jours de sa toilette avec un soin qui l'aidait à dévorer quelques heures de la journée. Le temps des repas avait encore pour elle plus de charme ; elle s'y montrait toujours gaie, facile à vivre, pleine de bienveillance et de douceur ; enfin, son humeur aigre et acariâtre disparaissait si complète-

ment, que M. de Moranges retrouvait la femme dont l'aimable caractère l'avait séduit.

Quoiqu'elle ne négligeât rien de ce qui pouvait plaire à celui qui occupait maintenant toutes ses pensées, elle mettait néanmoins dans ses avances une partie de cette réserve qui n'abandonne jamais entièrement la femme. Cette conduite, d'ailleurs, lui était dictée par celle d'Albert, dont les manières affectueuses avec elle conservaient toujours quelque chose de respectueux et de filial qui s'opposait invinciblement à des rapports plus tendres.

Quelle que fût cette situation qui la tenait sans cesse dans l'attente du lendemain, madame de Moranges en était satisfaite, elle occupait son imagination, elle employait son temps; ni la vue d'aucune femme, ni les discours d'Albert, n'excitant jamais son dépit, les jours, les mois s'écoulaient sans détruire ce contentement qui naissait pour elle d'une vague et douce espérance.

Une jouissance à laquelle sa vanité la rendait fort sensible, venait se joindre à celle de passer sa vie près d'Albert. Le comte de Varennes, durant les courtes apparitions qu'il faisait à Paris, visitait fort souvent le capitaine, et venait dîner chez lui. Désirant reconnaître les bontés des deux époux pour son neveu, il était plein de

soins et de prévenances avec madame de Moranges, la menait à la comédie, lui prêtait son carrosse, et la joie de la petite femme était grande de pouvoir parcourir la ville, ou d'arriver au Louvre chez son amie madame Raimbaud, dans l'élégant équipage du diplomate.

Pendant un des voyages que le comte fit à Paris, son fils y vint en congé, et fut aussi reçu de la manière la plus aimable par les amis de son cousin. Ce jeune homme n'avait rien en lui d'attrayant; sa figure était commune, son ton assez grossier, et la comparaison que fit aussitôt madame de Moranges entre Albert et lui était si fort avantageuse au premier, qu'elle acheva d'exalter une tête déjà prodigieusement montée.

D'après ce qu'on vient de lire, on ne sera donc pas surpris qu'un désir d'Albert devînt une loi pour madame de Moranges, et qu'elle fût allée changer de robe. Le jeune conseiller, qui n'en doutait point, abordait avec une vive satisfaction l'idée de venir au secours du bon capitaine, pour vaincre la haine obstinée qui divisait la famille, lorsque celui-ci ouvrit la porte du salon.

— Eh bien! dit Albert avec un intérêt qui naissait autant de la bonté de son cœur et de son ardente imagination, que de son attachement pour le capitaine.

— Eh bien ! répondit M. de Moranges en refermant la porte avec soin, je l'ai vue, mon ami; c'est un petit ange, elle est belle comme les amours, elle est douce, elle pleure mon pauvre Philippe; enfin elle m'a gagné le cœur, au point que je lui ai promis de retourner souvent la voir. Tant que j'ai été près d'elle, voyez-vous, cela me semblait tout simple.

En parlant ainsi d'une voix très-basse, le brave homme ne cessait pas de regarder la porte avec un air d'inquiétude.

— Soyez tranquille, dit le jeune conseiller, votre femme est dans son appartement; quant à retourner au château des Tuileries, je ne vois pas quel inconvénient vous pouvez y trouver.

— Si je l'ai échappé aujourd'hui, répondit M. de Moranges, peut-être ne serai-je pas toujours aussi heureux; mais croyez-vous qu'Ursule ne se doute de rien?

— De rien absolument; d'ailleurs j'ai l'espoir qu'elle entendra raison, et qu'avant peu, elle-même trouvera bon que vous vous donniez cette joie.

— Ah! si elle pouvait voir une seule fois la petite, elle n'y résisterait pas.

— Avec le temps, reprit Albert, il peut se présenter une occasion de ce genre; pour le moment, ne risquons rien, et ne provoquons

pas un refus qui nuirait à l'avenir. Votre nièce se trouve placée convenablement...

— Et traitée à merveille par la princesse, dit M. de Moranges.

— Eh bien! il faut donc attendre que votre...

L'annonce du dîner vint interrompre cet entretien. Les deux amis se rendirent aussitôt dans la salle à manger, où madame de Moranges entrait de son côté, vêtue de noir des pieds à la tête.

A la vue de sa femme en deuil, le capitaine fut ému d'un vif sentiment de reconnaissance ; il courut à elle, et l'embrassant avec tendresse :

— Je te remercie, Ursule! s'écria-t-il, je te remercie du fond de mon cœur.

— Il faut se conformer aux convenances, répondit madame de Moranges, d'un ton dont la sécheresse annonçait trop que le passé n'était point oublié.

On s'assit, et le jeune conseiller, désirant faire diversion, dit gaiement :

— Comme je sais, madame, que vous aimez les militaires, je suis charmé de vous apprendre qu'au lieu d'un officier, vous en avez deux à votre table aujourd'hui.

— Comment cela? dirent à la fois le mari et la femme.

— Parce que depuis ce matin je suis colonel.

— Colonel ! s'écria M. de Moranges avec surprise.

— Oui, reprit Albert; les compagnies bourgeoises de notre quartier se trouvaient sans chef, par la mort du brave conseiller Froissard; on m'a fait l'honneur de me nommer pour le remplacer ; et comme, dans la situation actuelle de Paris, tout bon citoyen doit payer de sa personne, je n'ai pas cru pouvoir refuser.

— J'en félicite les compagnies, mais je ne vous en félicite guère, dit en riant M. de Moranges ; car pour vous parler franchement, vous aurez là de misérables troupes. Je me souviendrai toujours de leur fameuse expédition pendant le siége de Paris. Comme M. de Beaufort voulait s'emparer de Corbeil pour faciliter l'entrée des vivres dans la ville, il partit avec le maréchal de la Mothe, à la tête de quelques bonnes troupes que le parlement venait de lever, et d'une foule de badauds qui s'étaient offerts pour le renforcer. Ces gens-là étaient bien cinq mille, tous armés, et poussant déjà des cris de victoire.

— O mon Dieu ! dit madame de Moranges ironiquement, je vois encore le duc de Beaufort avec toutes ses plumes blanches sur son chapeau. Avait-il l'air d'un roi de théâtre !

— Enfin, reprit le capitaine, il était brave et résolu, le maréchal aussi; on était trois fois plus nombreux qu'il ne fallait pour prendre Corbeil; mais voilà qu'à cent pas de la porte, l'épouvante gagne mes badauds. Ils lâchent pied, plantent là le duc de Beaufort et rentrent dans les murs bien plus vite, ma foi, qu'ils n'en étaient sortis. Ils couraient, ils couraient comme des lièvres. On ne peut pas se figurer une débandade aussi drôle.

— Ils avaient donc rencontré des troupes royales? demanda le jeune conseiller, sans pouvoir s'empêcher de sourire.

— Pas un homme, pas un chat, répondit le capitaine qui riait avec éclat; il faut croire que la vue d'une plaine a suffi pour leur faire voir des régiments. Bref, le pauvre duc a continué sa route sans eux. Je dois même convenir qu'il a montré dans cette occasion, non-seulement une grande valeur, mais quelque talent militaire. S'il n'est point parvenu à son but, c'est qu'alors l'armée du roi était commandée par M. le prince. Plût à Dieu qu'il en fût de même aujourd'hui! continua le capitaine, dont cette parenthèse fit évanouir toute la gaieté. M. le prince, quand il fait la guerre, songe à tout; il avait songé à Corbeil, et il venait d'y jeter douze cents hommes.

— Je crois bien comme vous, dit Albert, que nos Parisiens sont peu propres à tenir la campagne. Mais vous ne pouvez nier que les compagnies bourgeoises n'aient rendu dans la ville les plus grands services, et pendant le siége, et depuis, lorsque la populace commet des excès qui menacent tous les honnêtes gens, et qu'il est bon de réprimer. Les douze colonelles ne sont instituées, après tout, que pour maintenir l'ordre, aucune n'a jamais refusé de marcher dans ce but, quel que fût le danger qu'il y eût à courir dans plusieurs circonstances, et j'espère que celle dont je viens d'accepter le commandement marchera toujours la première.

— Ainsi, vous allez passer votre vie dans les rues? répliqua madame de Moranges d'un air boudeur.

— J'espère que les agitateurs nous donneront du répit, et qu'ils ne me priveront pas souvent du plaisir de dîner avec vous, répondit le jeune conseiller avec un sourire aimable.

— Vous parlez d'agitateurs, reprit doucement madame de Moranges, je ne suis pas disposée à disputer aujourd'hui ; mais convenez cependant que si la chambre des enquêtes ne criait pas si haut, personne ne crierait dans la ville.

— Nous y voilà! dit gaiement Albert, tou-

jours la chambre des enquêtes ! vous en voulez donc bien à cette pauvre jeunesse du parlement?

— Moi ! s'écria madame de Moranges sans songer le moins du monde à son vieux mari, je n'aime rien tant que les jeunes gens, mais je veux qu'ils laissent aux vieilles têtes le soin de gouverner l'État.

— Ils sont pourtant moins ambitieux et moins avides que ces vieilles têtes dont vous parlez, dit Albert; ils placent encore leurs jouissances autre part que dans le pouvoir et dans la fortune, enfin ils songent à la France. Maintenant, par exemple, la reine ne recule point devant l'idée d'une guerre civile, devant le malheur et la ruine du pauvre peuple, tandis que M. le prince, tout violent qu'il est, hésite à l'allumer, et cela, parce qu'il n'a pas trente ans.

— Il va l'allumer toutefois, réplique madame de Moranges.

— Au moins aura-t-il résisté longtemps, reprit le jeune conseiller ; allez, allez, chère madame, nous valons mieux que les vieilles têtes, prenez confiance en nous.

Tandis qu'Albert parlait ainsi, ses yeux, son sourire, tout son beau visage enfin avait quelque chose de si aimable et de si séduisant, que l'amie de madame Raimbaud laissa passer sans

contestation l'article qui concernait la reine ; elle se contenta de répondre en minaudant :

— Mais je ne songe pas à vous gronder , Albert; seulement, et dans votre seul intérêt, je voudrais que vous fussiez moins turbulent.

— On voit bien que vous n'êtes jamais venue à nos séances, répliqua le jeune homme en riant ; je suis le plus grave conseiller des enquêtes, et je rappelle toujours mes collègues à l'ordre quand ils crient trop fort.

— Ah ! que je voudrais vous voir siéger ! dit madame de Moranges.

— Rien n'est plus facile, répondit Albert, je puis vous faire placer dans une des lanternes si le capitaine veut vous conduire.

— Je veux tout ce qui lui fait plaisir, dit M. de Moranges, charmé que l'entretien cessât de rouler sur les affaires du temps et principalement sur le prince de Condé. On fixa donc le jour où cette partie devait avoir lieu, puis on parla d'autre chose.

VI

UNE FAVORITE.

Nous laisserons s'écouler six mois, pendant lesquels les plus graves divisions intestines agitèrent la France. Le prince de Condé, entraîné par la duchesse de Longueville, sa sœur, et par ses amis, qui ne cessaient d'exciter son mécontentement contre la cour, se résolut enfin à lever hautement l'étendard de la révolte. « Vous le voulez, leur dit-il, je cède ; mais souvenez-vous que je serai le dernier qui remettrai l'épée dans le fourreau. » Cela dit, il partit pour Bordeaux, assuré du duc d'Orléans autant qu'on pouvait l'être de ce faible prince.

La cour, qui avait quitté Paris, s'établit à Poitiers, où le cardinal de Mazarin ne tarda pas à la rejoindre. Ce retour fit naître en France un mécontentement presque général, et les hostilités commencèrent entre l'armée du roi et l'armée des princes, qui se composait des troupes nombreuses dont ces derniers avaient le commandement, et d'une foule de nobles, ennemis de Mazarin.

La capitale néanmoins était tranquille. Le duc d'Orléans, lieutenant général du royaume, qui n'avait point quitté le Luxembourg, y donnait des ordres en souverain. Chaque jour le parlement lançait ses foudres contre le cardinal de Mazarin, après avoir refusé de se rendre à Montargis où le roi lui avait ordonné de se réunir provisoirement, et les armes allaient décider de tout.

Mademoiselle, tourmentée du désir de jouer un rôle, s'était livrée corps et âme au parti de la Fronde. Non-seulement elle espérait, en se rendant redoutable à la cour, parvenir enfin à devenir la femme du roi, mais elle brûlait aussi du désir de surpasser la princesse de Condé dans la conduite héroïque qu'avait tenue cette dernière pendant la prison de M. le prince; car les affaires les plus graves tournaient toujours pour cet esprit futile et léger en petites

considérations de femme. Mademoiselle mêlait aux intérêts politiques, qu'elle servait avec toute la chaleur d'une tête vive, les joyeuses distractions que son goût pour tous les plaisirs lui rendait nécessaires : c'était au bal, au cours, à la comédie qu'elle s'entretenait avec les chefs de la Fronde, avec les membres du parlement, avec les généraux, des affaires du parti, tant cette guerre, qui menaçait de ruiner à jamais la France et la royauté, se traitait gaiement, du côté des rebelles et du côté de la cour.

La princesse, n'ayant alors que vingt-quatre ans, préférait à toute autre société celle des jeunes personnes. Mesdemoiselles de la Loupe, de Rémecourt, de Vandy, composaient son cercle intime, dans lequel elle introduisit bientôt Sabine dont la beauté, l'esprit doux et naïf, et le dévouement qui naît d'une vive reconnaissance, avaient réussi promptement à lui plaire.

Ainsi qu'il arrive dans le très-jeune âge, la douleur de Sabine s'était adoucie chaque jour. La fraîcheur de son teint avait reparu, et le souvenir chéri qu'elle conservait de son père n'empêchait plus que par moment elle n'éprouvât quelque mouvement de la gaieté qui faisait le fond de son caractère. Mademoiselle Gervais alors était transportée d'aise et prenait soin

d'entretenir par ses discours l'heureuse disposition d'esprit de sa chère enfant. M. de Moranges, rassuré par le succès de son audace et par l'encouragement d'Albert, ne laissait point passer une semaine sans venir aux Tuileries, où ses visites causaient une telle joie qu'il ne supportait plus l'idée de ne point les renouveler.

Mademoiselle de Moranges, portant encore le grand deuil, ne paraissait point chez la princesse à l'heure des réceptions, mais assistait toujours aux petites réunions d'intimité, et fort souvent, lorsque Mademoiselle avait congédié la cour et s'était mise au lit, elle faisait descendre Sabine pour causer avec elle des événements du jour. C'était avec Sabine qu'elle parlait librement de ses peines et de ses joies, qui, pour le dire en passant, étaient presque toujours fondées sur une variété excessive. Bien qu'elle fût d'un caractère très-soupçonneux, défaut qu'elle tenait probablement de son père, le plus soupçonneux des hommes, elle se confia peu à peu sans crainte à une jeune fille, qui faisait partie de sa maison, qui lui témoignait une reconnaissance aussi vive que sincère et n'avait encore dans ce monde aucun autre intérêt que le sien.

Tantôt elle s'entretenait avec mademoiselle

de Moranges de Monsieur qui, par suite de ses craintes et de ses irrésolutions, manquait le plus grand rôle que pût jouer en France un prince du sang.

Tantôt, comme son écriture était à peu près illisible, elle employait la main de Sabine qui écrivait à merveille, pour répondre aux lettres du prince de Condé, à celles des autres généraux de la Fronde, etc.; et tantôt elle se moquait avec la jeune fille de la plupart des femmes qui chaque soir s'étaient rendues à son cercle; car, en l'absence de la reine, et Madame n'aimant point à recevoir, c'était aux Tuileries que se tenait la cour, à la grande joie de Mademoiselle.

Il résulta de tout ceci que Sabine, qui entrait à peine dans sa quinzième année et n'avait jamais vu le monde, était au courant des intrigues politiques et connaissait tous les ridicules des personnages du drame qui se jouait alors, beaucoup mieux qu'un vieux courtisan.

Remontée chez elle, Sabine racontait à mademoiselle Gervais tout ce qu'elle avait appris. Mademoiselle Gervais, qui s'intéressait infiniment plus aux princes et aux princesses qu'à tous autres gens, l'écoutait avec un plaisir extrême, raisonnait sur toutes ces choses à sa manière, et comme elle venait de lire récem-

ment le *Cyrus* de mademoiselle de Scudéri, qui avait paru l'année précédente, elle n'appelait jamais le prince de Condé qu'Artamène.

La passion de mademoiselle Gervais pour les romans datait de sa jeunesse. Placée en qualité de femme de chambre, ou plutôt de dame de compagnie, chez une personne infirme et presque aveugle, ses fonctions près de sa maîtresse consistaient à lui lire tout haut, durant une grande partie de la journée, les différents romans connus à cette époque. La bibliothèque épuisée, on en recommençait la lecture avec un nouveau plaisir, en sorte que ces deux femmes savaient à peu près par cœur la centaine de volumes qu'elle renfermait.

Vertueuse et laide, mademoiselle Gervais n'avait jamais connu les passions pour son propre compte ; mais une sensibilité exaltée la rendait très-susceptible de s'associer aux passions des autres ; son âme s'amalgama, pour ainsi dire, aux personnages romanesques dont ses lectures lui donnaient connaissance, au point qu'elle vivait autant avec ces êtres imaginaires qu'avec les êtres réels : le fidèle Amadis, le vertueux Lindamore, le tendre Céladon existaient pour elle tout aussi bien que les gens avec lesquels elle s'entretenait tous les jours ; et d'ailleurs elle puisait sans cesse, dans le souvenir

des vertus de ces héros divers, et ses exemples et ses principes de conduite.

Les idées romanesques qui remplissaient la tête de la vieille fille étaient bien éloignées cependant de pouvoir contribuer à corrompre une jeune âme; tant de bonté, un sentiment si vrai du bien et du mal les accompagnaient, qu'elles devenaient propres, au contraire, à inspirer toutes les vertus. Mademoiselle Gervais, d'ailleurs, portait un tel respect à tous les devoirs de sa position, que pour avoir entendu dire une fois au conseiller Moranges qu'il n'aimerait pas que sa fille lût des romans, elle n'en avait jamais mis un seul dans les mains de Sabine. L'unique inconvénient qui pût résulter des longs entretiens de l'élève et de la gouvernante, était donc d'exalter chez la jeune fille une sensibilité naturelle, déjà trop excessive; car Sabine ne sentait rien à demi : le moindre plaisir la transportait de joie, le plus léger chagrin faisait couler ses pleurs; en un mot, son ardente imagination doublait incessamment ses peines et ses jouissances. Néanmoins, si cette organisation passionnée devait être un jour fatale à son propre bonheur. elle ne nuisait en rien au bonheur des autres. Sabine pouvait éprouver des chagrins violents, rarement de l'impatience, jamais de la colère; et ce qu'il y avait

de plus attachant en elle, était l'extrême vivacité de son esprit, jointe à l'angélique douceur de son caractère. Elle avait porté sur son oncle une partie de la tendresse sans bornes qu'elle avait eue pour son père; car elle ne pouvait vivre sans aimer, sans être aimée. Le jour où elle avait reçu une visite du capitaine était tout un jour de fête, et quand Mademoiselle la voyait paraître, les yeux animés et le sourire sur les lèvres, elle lui disait souvent :

— Ton oncle est venu te voir, n'est-il pas vrai, Sabine?

Le conseiller Moranges n'avait pas cru devoir instruire son enfant des motifs qui désunissaient sa famille; mais comme il parlait toujours de son frère dans les termes les plus tendres, et qu'il ne nommait jamais sa belle-sœur, Sabine avait aisément deviné que madame de Moranges était la cause d'une rupture dont elle s'affligeait tous les jours, en se rappelant l'affection que son oncle avait eue pour elle dans sa première enfance. Maintenant que cette affection lui était rendue, elle n'éprouvait donc aucun désir de connaître une femme que son père avait peut-être haïe, et qu'elle supposait en conséquence devoir être une méchante femme.

L'éloignement de Sabine pour sa tante, bien

qu'elle prît le plus grand soin de le dissimuler entièrement, n'en contribuait pas moins à mettre le bon capitaine beaucoup plus à l'aise avec elle. Depuis six mois que durait ce que l'excellent homme appelait son intrigue aux Tuileries, ses efforts, joints à ceux d'Albert, étaient restés sans succès près de madame de Moranges, en sorte qu'il se contentait de dire de temps à autre à sa nièce qu'il ne doutait point qu'un jour la chose ne s'arrangeât à leur mutuelle satisfaction. Une assurance aussi vague permettait à Sabine de répondre par quelques mots respectueux pour celle qui la repoussait; elle se hâtait de changer de conversation et n'en pressait que plus son bon oncle de venir la voir souvent.

M. de Moranges voyait avec une grande joie l'extrême faveur dont jouissait sa nièce auprès de Mademoiselle, car Sabine lui semblait trop aimable pour n'avoir fait naître dans le cœur de Son Altesse Royale qu'un engouement passager. Quoiqu'un respectueux dévouement pour le roi, son maître, et les sentiments de sa femme lui fissent voir avec beaucoup de peine la maison d'Orléans soutenir le parlement et la Fronde, il savait trop bien que les princes se tirent toujours d'affaire, pour ne pas espérer qu'une paix prochaine rallierait la famille

royale. Ses opinions politiques d'ailleurs étant fort modérées, et ne s'intéressant point du tout au cardinal Mazarin, il écoutait sans colère ce que lui contait Sabine des succès de l'armée de Monsieur, et surtout des succès de l'armée du prince de Condé, pour lequel battait encore son cœur de soldat. Il souriait même lorsque, prenant un petit air sérieux, Sabine lui prédisait qu'avant très-peu de temps, le ministre serait obligé de quitter la France une seconde fois.

—Si ma femme l'entendait! se disait-il tout bas.

Et cette pensée le consolait de n'avoir pu réussir encore à rapprocher madame de Moranges de sa nièce.

Le deuil de Sabine touchait à sa fin, Mademoiselle désira qu'elle descendît au salon, à l'heure où la cour s'y rassemblait, et lui signifia qu'elle l'y présenterait elle-même dans le courant de la semaine suivante.

Cette décision troubla beaucoup la jeune fille, que les discours de la princesse avaient disposée peu favorablement pour toutes les grandes dames qu'elle allait voir. Toutefois, ne se sentant pas le courage de résister à une volonté de sa bienfaitrice, elle résolut de vaincre sa répugnance.

Quelques jours après, comme elle rentrait

chez elle le soir, mademoiselle Gervais lui eut à peine ouvert la porte, qu'elle lui saisit le bras et l'entraîna vivement dans la seconde chambre en s'écriant :

— Voyez! voyez ce que votre noble marraine vous envoie!

Et elle la conduisit vers le lit, sur lequel étaient étalés trois robes magnifiques, des paires de gants parfumés, plusieurs éventails et une profusion de fleurs artificielles et de rubans.

— Convenez que je sais garder un secret? continua la vieille fille dans une joie sans pareille; les robes sont de la bonne faiseuse. La première femme de chambre de Son Altesse Royale était venue me chercher un modèle en cachette, et m'avait bien recommandé de ne vous rien dire.

— Mais, ma bonne amie, répondit Sabine qui n'avait jamais vu tant de jolies choses réunies, tout cela me semble bien élégant pour moi qui ne suis qu'une pauvre orpheline, et ces grandes dames vont se moquer de ma toilette.

— Que vous importe, répondit mademoiselle Gervais, puisque votre marraine le veut ainsi! n'est-elle pas bien la maîtresse de faire ce qui lui plaît?

— Sans doute, répliqua Sabine en soulevant l'un après l'autre tous les brillants objets dont elle venait d'acquérir la possession; sans doute, mais cependant, Gervais, je mettrai demain la robe blanche parce qu'elle est la plus simple.

— La robe blanche, soit, je suis assez de cet avis à cause de vos cheveux presque noirs, et je vous vois déjà belle comme un ange.

— Tu ne sais donc pas que ces dames sont fort belles elles-mêmes et très-envieuses de la beauté des autres? repartit Sabine; Son Altesse Royale les connaît bien, va; elle me parle très-souvent des méchancetés qu'elles se font entre elles et qui me font craindre de les connaître.

— Comment! mais voilà qui est affreux! dit mademoiselle Gervais, se transportant aussitôt à la cour du roi Lisvard; Oriane était bien certainement la plus belle personne que l'on pût voir, mais cela n'empêchait point la princesse de Danemark et la princesse Mabille de briller près d'elle sans éprouver la moindre jalousie.

Cet exemple de la générosité des femmes ne toucha point Sabine qui, plongée dans l'admiration d'un bouquet de roses qu'elle tenait à la main, n'entendit pas même mademoiselle Gervais.

— Comme ces fleurs sont bien imitées ! s'écria-t-elle ; on se croirait au printemps.

— Nous verrons demain, répondit mademoiselle Gervais, s'il ne faudra pas en mettre quelques-unes dans vos cheveux ; mais maintenant nous allons serrer tout cela, car il est deux heures du matin ; hier encore, vous êtes remontée fort tard, et je crains que cette manière de vivre dont vous n'avez pas l'habitude ne finisse par altérer votre santé.

— Je me porte à merveille, dit Sabine en souriant, ne t'inquiète point, je t'en prie, et surtout n'envoie pas chercher le médecin comme tu voulais le faire dernièrement ; tu vois bien qu'il était inutile.

— Grâce au ciel ! répondit l'excellente fille, car je suis malade moi-même, dès que je crois que vous pouvez l'être.

Sabine prit la tête de mademoiselle Gervais dans ses mains et la baisa sur les deux joues, ainsi qu'elle le faisait quand elle était petite, sachant bien que, de toutes ses caresses, c'était celle à laquelle mademoiselle Gervais était la plus sensible.

Quand elles eurent placé avec soin dans une grande armoire tout ce qui composait le présent de Mademoiselle, toutes deux se mirent au lit, mais ni l'une ni l'autre ne purent dormir. Ma-

demoiselle Gervais se représentait sans cesse sa chère enfant, dont la brillante toilette allait fixer tous les yeux sur cette taille élégante, sur ce charmant visage, qui pouvait à vrai dire se passer de parure; et elle jouissait à l'avance de l'effet que devait produire la vue d'une jeune personne aussi ravissante.

Pour Sabine, l'idée qu'elle allait entrer dans le monde, sans être amenée au milieu de cette foule par aucun parent, sans y trouver un seul être qu'elle intéressât, ranimait si tristement en elle le souvenir de sa mère, le souvenir de son père chéri, que ses larmes coulèrent pendant une partie de la nuit.

— Ah! si du moins, se disait-elle, mon bon oncle était là! mais non, je serai seule; toute seule, entourée de ces femmes si railleuses qui ont l'usage du monde et l'habitude de la cour, et qui vont se moquer de moi.

Ces différentes pensées, dont aucune, on le voit, n'avait rien de consolant, occupèrent son esprit jusqu'au moment où le jour étant venu, mademoiselle Gervais entra dans sa chambre. La vue d'un visage ami suffit pour dissiper aussitôt une partie des regrets et des craintes de Sabine, d'autant plus facilement que les yeux de la vieille fille brillaient de tendresse et de joie. N'attendant de ce jour que des succès et

du bonheur pour sa chère enfant, mademoiselle Gervais parvint bientôt à lui communiquer sa gaieté, sinon des espérances qui n'avaient point de bornes et qu'elle pensait devoir lui taire.

Sabine réussit à trouver Mademoiselle un moment seule dans la matinée, et la remercia de son présent avec une effusion de cœur si vraie, une reconnaissance si bien sentie des bontés dont elle avait le bonheur de se trouver l'objet, que la princesse l'embrassa plusieurs fois en disant :

— On ne m'a jamais remerciée ainsi, et pourtant j'ai souvent fait dans ma vie d'autres dons que les misères qui peuvent parer une jeune fille ; mais vois-tu, Sabine, on reproche aux princes d'être ingrats, on ne parle jamais de tous les ingrats qu'ils font.

Le soir venu, mademoiselle Gervais voulut ordonner seule de tout ce qui concernait la toilette de Sabine ; sa plus grande distraction ayant été depuis six mois de regarder les femmes qui descendaient de voiture dans la cour des Tuileries ou qui se promenaient dans le jardin, elle compta sur ses souvenirs pour que rien ne manquât à son œuvre. Ce fut avec un art infini qu'elle boucla les plus beaux cheveux que l'on pût voir ; seulement la patiente eut besoin de

toute la douceur dont elle était douée pour ne point témoigner son ennui durant les deux grandes heures que dura la coiffure. Enfin, ce supplice finit. L'élégante robe remplaça la simple robe grise que portait encore l'orpheline; mais ce ne fut qu'après en avoir relevé les plis avec grâce, après avoir attaché les nœuds de rubans, le bouquet, que, donnant à Sabine des gants et un éventail, elle lui permit d'un air de triomphe d'aller se regarder dans le miroir.

Comme mademoiselle Gervais n'avait jamais eu ni la force, ni même la volonté de cacher son admiration pour la beauté de mademoiselle de Moranges, mademoiselle de Moranges depuis son enfance savait qu'elle était belle; toutefois l'éclat inhabituel d'une brillante parure faisait tellement valoir le charme de toute sa personne, que son premier mouvement fut de s'écrier en levant ses deux jolis bras vers le ciel :

— Ah! comme je voudrais que mon oncle me vît ainsi!... Mais non, ajouta-t-elle aussitôt assez tristement, je ne le voudrais pas; car je me souviens de ce qu'il me disait l'autre jour.

— Que disait-il donc? demanda mademoiselle Gervais.

— Qu'il était plus avantageux à une jeune personne de passer inaperçue que de se faire trop remarquer.

Et Sabine, en parlant ainsi, se rappelait de nouveau ces grandes dames dont elle avait tant de peur.

— Quelle folie! répliqua mademoiselle Gervais, comme si la beauté pouvait nuire à quelque chose! Oriane, et tant d'autres que je pourrais citer, auraient-elles jamais épousé des héros, si elles n'avaient pas été belles? Et sans parler de ces exemples si connus de tout le monde, que votre oncle ne saurait les nier, si je ne vous avais pas remarquée quand vous n'aviez que cinq ans, et que la nourrice vous conduisait à la promenade, si je n'avais pas été séduite par votre joli petit visage, par vos jolies petites manières, je ne serais point près de vous aujourd'hui.

— Ah! voilà un avantage, un bien grand! s'écria Sabine en embrassant la vieille fille; mais nous saurons ce soir si cela se passe de même dans le monde.

Et mademoiselle Gervais, après avoir jeté un dernier coup d'œil sur tout l'ajustement qu'elle venait de confectionner, conduisit l'enfant de son cœur jusqu'à la porte des appartements de la princesse.

VII

LA COUR.

Mademoiselle achevait sa toilette; elle avait dans sa chambre la vieille comtesse de Fiesque, sa gouvernante, et la belle-fille de cette dame, mademoiselle de Rémecour, fille d'honneur de la duchesse d'Orléans ; mesdemoiselles de la Loupe et mademoiselle de Vandy. Dès qu'elle vit entrer Sabine, elle lui tendit la main en disant :

— Bien, très-bien.

Puis elle ajouta, se retournant vers ces dames :

— Elle est belle comme les amours, n'est-il pas vrai ?

10.

Le plus profond silence répondit à ces mots ; mademoiselle de Rémecour seule fit un signe de tête approbatif qu'elle accompagna d'un sourire, en attachant sur Sabine un regard plein de bienveillance.

— Sa présence au cercle va faire enrager madame de Châtillon, reprit Son Altesse Royale, tant mieux.

La vieille comtesse de Fiesque leva les épaules d'un air de pitié, sa belle-fille rit, et les demoiselles de la Loupe se mirent à chuchoter entre elles.

Sabine, qui éprouvait une émotion pénible, s'était éloignée de la princesse, et se tenait à l'écart, les yeux baissés.

— Votre bouquet est mal placé, Sabine, lui dit d'un ton amical mademoiselle de Rémecour en allant vers elle, on le met à gauche.

Sabine, touchée jusqu'au fond du cœur de cette bonté, détacha son bouquet d'une main tandis que de l'autre elle sera la main de la jeune fille d'honneur, sans la remercier autrement que par ses regards attendris.

— Ne vous troublez pas ainsi, continua mademoiselle de Rémecour à voix basse, et marchez à côté de moi quand nous allons nous rendre au salon.

— Je n'osais pas vous le demander, répondit

Sabine ; mais vous êtes bonne, ah ! bien bonne !

Et les beaux yeux de l'aimable enfant se remplirent de larmes ; car la froideur que lui témoignaient les jeunes personnes avec lesquelles depuis plusieurs mois elle jouait et causait presque tous les jours, lui faisait cruellement redouter l'accueil qu'allaient lui faire des femmes qui lui étaient inconnues.

Un gentilhomme de Mademoiselle vint lui dire que les salons étaient pleins, et que madame de Longueville, qui avait des nouvelles de Guienne, venait d'arriver.

— Allons, mesdames, dit Son Altesse Royale, allons voir madame de Longueville ; elle a sans doute reçu des lettres de M. le prince.

Elle sortit aussitôt, suivie des deux comtesses de Fiesque, et les cinq jeunes filles marchèrent derrière.

Durant le trajet, mademoiselle de la Loupe dit sèchement à Sabine :

— Votre marraine, en vous donnant des parures aussi élégantes, ne vous a donc pas donné de bijoux ?

— Non, répondit Sabine, qui se tenait serrée contre mademoiselle de Rémecour.

— C'est étonnant, dit mademoiselle de Vandy.

— Très-étonnant, dit la cadette de la Loupe,

car Son Altesse Royale ne sait qu'imaginer pour plaire à sa favorite.

Sabine entrevit avec une grande joie que le présent de la princesse excitait seul la jalousie de ses compagnes, que l'envie de celles-ci portait sur sa faveur et non sur sa personne, et que ce triste sentiment restant enfermé dans l'intérieur du château, il se présenterait pour elle mille occasions de le combattre et de le désarmer.

La vue de la grande salle de réception parvint à distraire Sabine des pensées qui jusqu'alors avaient troublé son esprit. Elle était ornée avec une magnificence toute royale, et l'éclat des bougies y surpassait celui du jour. A droite et à gauche, pour faire place à Mademoiselle, que l'huissier venait d'annoncer, se trouvaient rangées plus de cinquante femmes parées des plus riches étoffes, de fleurs, de plumes, de diamants, et dont la plupart étaient jolies; derrière elles se tenaient une foule de seigneurs en habits de cour, tous brillants d'or et de broderies, de sorte que le premier coup d'œil de cette réunion était vraiment admirable.

— Ah! que cela est magnifique! dit Sabine à mademoiselle de Rémecour; ne trouvez-vous pas ce spectacle superbe?

— Je l'ai vu si souvent, répondit la jeune fille d'honneur, qu'il ne m'étonne plus autant qu'il vous étonne; je vous avouerai même que tout mon désir serait de ne plus le revoir, ajouta-t-elle gravement.

Sabine attacha sur sa compagne un regard où se peignait une telle surprise, que celle-ci se mit à sourire sans pourtant expliquer sa pensée.

Bientôt tout le monde se mêla; il se forma des groupes et plusieurs parties de jeu s'établirent sur des tables placées dans différents coins de la salle.

Tout ce mouvement, joint au bruit des conversations, était si nouveau pour Sabine, qu'il lui causait une sorte d'étourdissement et lui ravissait presque la faculté de penser. On eût dit que son âme était passée dans ses yeux, qu'elle ne cessait de porter à droite et à gauche sur cette multitude de figures qui lui étaient inconnues. Elle était comme ravie par l'élégante richesse de ce tableau vivant qu'elle observait sans remarquer l'effet que produisait sa beauté, sans remarquer qu'elle attirait l'attention de tous ceux qui pouvaient l'apercevoir dans l'embrasure d'une fenêtre où elle était placée.

— Êtes-vous curieuse de connaître madame

de Châtillon? lui dit mademoiselle de Rémecour.

— Très-curieuse, répondit Sabine.

La voilà qui cause avec plusieurs hommes, près de la cheminée.

— Ah! comme elle est belle! s'écria Sabine qui avait suivi de l'œil le geste de sa compagne.

— Elle a, de plus, beaucoup d'esprit.

— Pourquoi donc Son Altesse Royale ne l'aime-t-elle pas? dit Sabine d'une voix très-basse.

— Sans doute parce que l'on prétend qu'elle est très-maniérée, répondit mademoiselle de Rémecour. Son Altesse Royale a tant de naturel qu'elle fait grand cas de cette qualité dans les autres.

— Quel est le jeune homme qui cause maintenant avec elle?

— C'est le duc de Nemours.

— Ah! je sais, je sais, reprit Sabine en souriant, et d'après ce que j'ai entendu dire, il va l'épouser.

— L'épouser! répliqua mademoiselle de Rémecour; mais le duc de Nemours est marié. Elle ne peut pas plus devenir sa femme qu'elle ne pouvait être celle de M. le prince dont elle a été longtemps la...

Elle s'arrêta et rougit prodigieusement.

Mademoiselle de Rémecour était pieuse, si pieuse, qu'elle vivait dans l'attente du jour où elle pourrait se consacrer entièrement à Dieu en entrant dans un couvent.

Après quelques moments de silence, elle reprit d'un air attristé :

— Ce que je viens de vous dire est mal, fort mal, oubliez-le, je vous prie.

— Je l'oublierai d'autant mieux, répondit Sabine, que je ne l'ai pas très-bien compris.

Cette réponse fut prononcée d'un ton si candide et si vrai, qu'on ne pouvait douter de sa franchise.

— Tant mieux, dit mademoiselle de Rémecour, l'air de la cour est contagieux, voyez-vous ; je me surprends parfois à médire, quoi que je ne connaisse rien de plus haïssable que la médisance ; car ces méchants propos, après tout, peuvent être des calomnies, et je me les reproche amèrement.

— Vous êtes si bonne, répliqua Sabine, que vous considérez un léger tort comme une grande faute. Vous savez bien d'ailleurs, continua-t-elle en riant, que je ne suis pas accoutumée à entendre faire l'éloge de madame de Châtillon ; mais je la trouve si belle, que je me sens disposée à lui pardonner bien des choses.

Plusieurs courtisans, qu'une grave conversation tenait arrêtés à quelque distance des deux jeunes personnes, s'étant alors éloignés, toutes deux reportèrent leurs regards sur celle qui fournissait le sujet de leur entretien et sur le groupe qui l'environnait.

Quoique madame de Châtillon causât surtout avec le duc de Nemours, elle se retournait fréquemment pour adresser la parole à un jeune homme placé derrière elle. Ce jeune homme se tenait le coude nonchalamment appuyé sur l'angle de la cheminée. Sa tournure élégante, des yeux charmants, des traits fins et spirituels auraient pu le faire préférer à des hommes plus régulièrement beaux que lui; mais ce qui attira principalement l'attention de Sabine, ce fut je ne sais quel air d'indifférence presque dédaigneuse qu'il semblait porter à ce qui se passait autour de lui, et qui régnait dans toute sa personne.

— Comment appelez-vous ce jeune homme à qui parle maintenant madame de Châtillon et qui lui répond à peine, demanda-t-elle à mademoiselle de Rémecour.

— C'est Étienne de Mareuil. Il est officier dans l'armée de Condé et gentilhomme de M. le prince qui l'aime beaucoup; il a de plus l'honneur d'être allié à la maison d'Orléans.

— Il a l'air bien mélancolique, reprit Sabine.

— C'est selon, répondit la fille d'honneur en souriant ; je l'ai vu souvent très-gai.

— Je voudrais bien voir madame de Longueville, dont on parle tant, dit Sabine qui s'aperçut que celui dont elle parlait la regardait depuis un instant, soit que la beauté de mademoiselle de Moranges l'eût frappé, soit qu'il soupçonnât qu'il occupait les deux jeunes filles.

— Vous aurez peut-être peine à la distinguer d'ici, répondit mademoiselle de Rémecour ; elle est là-bas dans ce coin à gauche, près de Mademoiselle, avec M. de Larochefoucauld et M. de Beaufort.

— Oui, oui, je la vois à merveille, dit Sabine ; elle est bien jolie !

— Très-jolie, et surtout remplie de grâce ; c'est la femme la plus séduisante de la cour. Elle a été assez heureuse pour que sa petite vérole ne lui ait rien enlevé de sa beauté, ce dont elle avait grand'peur.

— Et son frère, le prince de Condé, dont j'entends parler si souvent, est-il beau comme elle ?

— Oh ! non ; M. le prince n'est pas ce qu'on appelle un bel homme ; il est bien fait, cepen-

dant, il a l'air spirituel et un regard d'aigle. D'ailleurs, vous voyez combien la toilette de madame de Longueville est recherchée, tandis que M. le prince est plus que négligé dans la sienne. Mais puisque nous sommes en train de passer en revue les belles de la cour, en voici une très-célèbre; c'est madame de Montbazon. Tenez, la voilà qui traverse la salle avec madame de Rhode et mademoiselle de la Loupe.

Sabine suivit des yeux le geste de sa compagne, ce qui lui fit retrouver madame de Châtillon.

Étienne de Mareuil la regardait toujours.

Tout à coup elle aperçut le conseiller Meynard qui paraissait se diriger vers elle. Cette vue lui fit oublier tout le reste.

— Voilà M. Meynard! s'écria-t-elle en rougissant de joie.

— Vous le connaissez?

— C'était l'ami intime de mon père; c'est à lui que je dois d'être ici! Ah! que je suis charmée qu'il soit venu ce soir!

Le conseiller Meynard était un homme de soixante ans à peu près, dont l'air était sévère et doux à la fois. L'ardeur avec laquelle il servait le parti de la Fronde dans le parlement et dans la ville employant tous ses moments,

ses visites à Sabine, depuis qu'elle habitait le château des Tuileries, avaient été fort rares, en sorte qu'il lui témoigna un plaisir extrême à la revoir.

— Quel bonheur que vous m'ayez reconnue! dit Sabine en joignant les mains avec une expression de contentement indicible.

— Vous êtes une de ces figures que l'on n'oublie pas, répondit le vieillard en souriant à mademoiselle de Rémecour qu'il avait saluée le premier d'un air de connaissance.

Mademoiselle de Rémecour sourit aussi, assez surprise que le conseiller Meynard, dont l'écorce était fort rude, sût tourner un compliment.

— Eh bien! ma chère petite, continua-t-il, comment vous trouvez-vous de ce brouhaha?

— Je trouve cela charmant, répondit Sabine; on en est tout étourdie.

— Justement, répliqua le vieillard; et moi, qui ne viens ici que pour affaires, j'entends plus de balivernes qu'autre chose. Ah! mademoiselle, continua-t-il en s'adressant à la fille d'honneur, que les têtes sont légères ici! Je ne parle point de la vôtre, qui fait exception.

— Je ne suis pourtant pas très-raisonnable moi-même, dit mademoiselle de Rémecour en riant; mais puisque Sabine n'est plus seule,

je vais vous quitter pour quelques instants, il faut que je parle ce soir à madame de Choisy.

— Je vous attendrai pour partir, répondit le conseiller.

Et mademoiselle de Rémecour s'éloigna.

Sabine la suivit des yeux, puis se retournant vers son vieil ami :

— Comme je l'aime! lui dit-elle; si vous saviez comme elle est bonne, avec quelle délicatesse elle est venue à mon secours!

— A votre secours? repartit M. Meynard, couriez-vous donc ici quelque danger?

— Pour tout vous dire, reprit Sabine en baissant sa voix, j'avais déjà cru remarquer quelquefois, que toutes les habituées du château ne voyaient pas avec plaisir la confiance et l'amitié que veut bien me témoigner Mademoiselle. Cela ne nous empêchait pourtant pas de causer et de nous amuser ensemble; mais ce soir, ah! ce soir, aucune d'elles ne semblait me connaître, c'était une froideur, un dédain...

— Parbleu! rendez-leur la pareille, interrompit le conseiller; que vous importent ces pécores?

— Ah! que je serais malheureuse, dit Sabine, dont les yeux se mouillaient de pleurs, s'il me fallait vivre au milieu de personnes qui n'auraient pour moi que de l'inimitié!

— Que voulez-vous y faire ?

— J'essayerai de les ramener, de les forcer à m'aimer un peu en les obligeant toutes les fois que cela me sera possible, en me montrant pour elles complaisante et bonne ; quand elles seront bien sûres que je ne suis pas méchante, elles ne le seront peut-être plus avec moi.

— Vous êtes une excellente fille, dit le vieillard en lui serrant la main ; pour mon compte, par exemple, je n'emploierais pas ce moyen-là, il me coûterait trop ; mais il peut réussir. D'ailleurs, Mademoiselle m'a parlé de vous ces jours derniers d'une manière qui m'assure que vous n'avez rien à craindre de personne, et...

— Comment se porte M. le conseiller Meynard ? dit une voix douce et claire.

Sabine se retourna, c'était le chevalier de Mareuil.

— M. le prince m'a chargé, continua le jeune homme en attachant ses yeux sur Sabine, de vous dire mille choses de sa part : on lui a écrit de Paris tout ce que vous aviez fait en sa faveur dans une des dernières séances du parlement.

— Je suis fort sensible au souvenir de M. le prince, répondit le conseiller ; si l'on m'en croyait, on le rendrait maître de tout, nous aurions alors un bras et une tête pour nous

conduire, tandis que chacun tire de son côté, que tout marche à la diable, et que nous reverrons bientôt le Mazarin à Paris. Mais pour quelles raisons, M. le chevalier, avez-vous quitté l'armée de Guienne ?

— J'ai accompagné le comte de Fiesque, que M. le prince envoie à Paris pour décider Monsieur à faire marcher ses troupes avec les nôtres.

— Ah ! décider Monsieur n'est pas chose facile, dit ironiquement M. Meynard.

— Nous l'éprouvons bien, repartit le jeune homme, car nous l'avons déjà vu cinq fois, et nous ne sommes pas plus avancés que la première. Il avance, il recule, il promet, il se dédit, et de plus, il a près de lui ce coadjuteur qui le gouverne entièrement, et qui lui fait peur de M. le prince.

— Il a naturellement peur de tout le monde, dit le vieux conseiller ; enfin, où en est l'affaire maintenant?

— Il nous a promis ce matin de signer demain le traité.

— Et quelles sont les clauses de ce traité ?

— M. de Beaufort qui commande les troupes de Monsieur, doit se joindre sur la Loire à celles que conduira le duc de Nemours ; alors nous serons forts sur ce point. M. le prince

pourra rester en Guienne, autrement il faudrait que notre armée fût toujours réunie pour résister à l'armée royale.

La conversation continua sur ce sujet, quoiqu'elle se tînt à voix très-basse; M. Meynard avait pris la précaution de se retirer encore plus à l'écart; mais le chevalier s'était arrangé de manière qu'il se trouvait placé précisément en face de Sabine, et tout en suivant l'entretien, il jetait de temps en temps sur elle, à la dérobée, les regards les plus doux et les plus aimables.

Sabine, que l'on n'avait jamaisregardée ainsi, éprouvait un trouble inconnu dont elle n'était point maîtresse : émue, agitée, elle cherchait en vain à s'en distraire par ce qui se passait autour d'elle, et baissait ses yeux en rougissant dès qu'ils rencontraient les yeux du jeune homme.

Ceci durait depuis assez longtemps, lorsque trois femmes s'approchèrent, et la plus jolie d'entre elles s'adressant à M. de Mareuil :

— Pardon, dit-elle, si nous vous dérangeons; mais il faut que je sache, Étienne, si je vous ramène ce soir.

— Je vous rends mille grâces, répondit le chevalier, je suis obligé d'accompagner madame de Châtillon.

— M. de Nemours vous en a prié, reprit-elle avec autant d'ironie que d'aigreur.

— Oui, parce qu'il est déjà parti pour le Luxembourg où il a rendez-vous avec Monsieur.

— Fort bien, ainsi vous partirez tard?

— Le plus tard possible, répliqua le jeune homme qui parut adresser cette réponse à Sabine, beaucoup plus qu'à celle qui l'interrogeait.

— A merveillle, dit l'inconnue en lançant sur mademoiselle de Moranges un regard de dépit et de colère.

Puis elle s'éloigna brusquement avec ses deux compagnes; mais toutes trois s'arrêtèrent à quelque distance, et se mirent à causer tout bas avec chaleur, sans cesser de regarder Sabine.

Une pareille situation eût été gênante, même pour une femme du monde; on peut donc juger du pénible effet qu'elle devait produire sur une fille de quinze ans qui se trouvait pour la première fois dans un salon. Sabine était au supplice; en butte aux regards si tendres de M. de Mareuil, aux regards moqueurs des trois femmes, elle aurait tout donné pour qu'il lui fût possible de rejoindre mademoiselle de Rémecour. Enfin ne pouvant plus supporter ce qui se passait en elle sous l'air calme et tranquille qu'elle affectait avec tant de peine, elle allait

prier M. Meynard de la conduire près de la fille d'honneur, quand on vint dire au chevalier que madame de Châtillon désirait se retirer.

— Quelle contrariété! s'écria-t-il en frappant du pied avec impatience, d'où peut lui venir ce caprice, elle qui ne s'en va jamais que la dernière? Il me reste encore à vous parler de deux articles fort importants; nous en parlerons demain si je vous trouve ici; car j'y serai bien certainement de bonne heure.

— J'y viendrai, répliqua le conseiller, surtout pour savoir si vous aurez obtenu votre signature.

— A demain donc, répéta M. de Mareuil très-haut et dans une intention qui n'était pas douteuse.

Ces mots dits, il serra la main du conseiller, sulua respectueusement mademoiselle de Moranges et s'éloigna.

Son départ décida celui des trois femmes, qui marchèrent à quelques pas derrière lui et finirent par le joindre et l'arrêter avant qu'il arrivât près de madame de Châtillon. Celle-ci, remarquant ce manége et la conversation qui s'ensuivait, se leva, s'avança, salua ces dames d'un petit air de tête assez dédaigneux, prit le bras du chevalier et sortit avec lui.

Sabine, entraînée par un sentiment de curio-

sité ou d'intérêt dont elle ne pouvait se rendre compte, ne perdit pas un seul de tous ces mouvements. Le départ de ce jeune homme venait en vain d'opérer sa délivrance complète, il la laissait en proie à une émotion qui n'avait plus rien de pénible, à la vérité, mais qui lui permettait à peine de comprendre ce que lui disait M. Meynard. Étienne de Mareuil était encore là pour elle, elle entendait cette voix si douce, elle revoyait, sans crainte alors, cet aimable visage dont l'expression mobile avait tant de charme, et la vision n'avait pas disparu quand mademoiselle de Rémecour vint la retrouver.

Bientôt après, le conseiller Meynard prit congé des deux jeunes personnes et partit.

Sabine alors chercha des yeux les trois femmes dont la présence l'avait si fort tourmentée, dans l'extrême désir qu'elle avait d'apprendre le nom de la plus jeune. Elle aperçut enfin cette dernière, assise près d'une table de jeu, et plongée dans une triste rêverie.

— Comment nommez-vous cette jolie femme qui a des diamants sur sa tête? dit-elle en la montrant à sa compagne.

— C'est madame de Reuilly.

— Elle est venue parler au chevalier de Mareuil tandis qu'il causait avec M. Meynard, et je

pense qu'elle est sa parente, car elle l'appelait Étienne.

Mademoiselle de Rémecour retint un sourire et répondit simplement :

— Non, elle n'est pas sa parente.

— A quelle heure se retire ordinairement Son Altesse Royale? demanda Sabine au bout de quelques instants.

— C'est selon : elle reste quelquefois au cercle fort avant dans la nuit. Mais ce soir elle rentrera bientôt chez elle; car je viens de lui entendre dire qu'il fallait qu'elle écrivît plusieurs lettres.

Pour la première fois depuis qu'elle habitait le château, Sabine fut contrariée par l'idée que Mademoiselle allait avoir besoin de ses services; jusqu'alors sa plus grande joie avait été de se rendre utile ou agréable à sa bienfaitrice, mais alors tout son désir était de se trouver seule ou près de mademoiselle Gervais.

Il n'en fut pourtant pas ainsi; car peu de temps après, Mademoiselle congédia son monde et passa dans ses appartements. Tandis qu'elle se déshabillait, elle voulut savoir quel effet avait produit la vue de la cour sur mademoiselle de Moranges, et elle s'égaya beaucoup quand Sabine lui peignit l'extrême embarras qu'elle venait d'éprouver dans cette foule, sans pourtant

dire un mot du principal motif qui l'avait troublée à ce point.

— Mais de quoi pouvais-tu donc avoir peur? demanda Mademoiselle en riant.

— Ce n'est pas précisément de la peur que l'on a, répondit Sabine; mais on tremble, on rougit et le cœur vous bat sans qu'on sache pourquoi.

— Tu seras plus hardie demain, reprit la princesse, car je veux que tu viennes tous les soirs au cercle; tu verras que cela finira par t'amuser, sois-en sûre.

— Ah! je ne dis pas que cela m'ait ennuyée, repartit Sabine, dont les joues se colorèrent à la seule pensée du lendemain.

Dès que Mademoiselle fut au lit, elle renvoya ses femmes après avoir retenu Sabine, qui reçut l'ordre d'apporter tout ce qu'il fallait pour écrire.

— Il faut d'abord, dit-elle, répondre à M. le prince, dont j'ai reçu la semaine dernière une lettre charmante par le comte de Fiesque, qui vient à Paris pour une affaire importante.

— Oui, pour le traité, dit Sabine d'un petit air capable.

— Comment sais-tu cela? répliqua Son Altesse Royale avec surprise.

— C'est que l'on en parlait ce soir près de

moi, répondit Sabine fort embarrassée d'avoir laissé échapper légèrement ces paroles.

Par bonheur Son Altesse Royale était au moins aussi étourdie que sa jeune confidente, en sorte que, sans réfléchir au danger de pareilles indiscrétions, elle reprit :

— Il faut absolument que Monsieur signe, que toutes les troupes agissent de concert. Si mon père abandonne M. le prince, M. le prince est perdu et tout le parti l'est avec lui.

Puis elle ajouta en souriant :

— Croirais-tu que j'ai détesté autrefois M. le prince ?

— Est-il possible ! s'écria Sabine qui partageait l'enthousiasme de son oncle et de mademoiselle Gervais pour ce héros.

— Cela tenait à ce que je n'ai jamais pu aimer ni sa mère ni sa femme ; maintenant que je suis réconciliée avec lui, je donnerais tout au monde, je donnerais de mon sang pour le servir, et voilà ce que je veux qu'il sache.

— J'attends les ordres de Votre Altesse Royale, dit Sabine en saisissant une plume.

Cette lettre fut courte, mais celle que la princesse fit écrire à son père remplit quatre pages sans que Sabine en ressentît un seul mouvement de lassitude ou d'impatience. Jamais le succès de la Fronde n'avait inspiré tant d'inté-

rêt à mademoiselle de Moranges. Je ne sais quel sentiment secret venait lier son sort à celui de l'armée de Guienne, mais elle se plaisait à servir d'intermédiaire ignoré entre M. le prince et celui qui pouvait le servir et le faire triompher de l'armée royale. Les instances que lui dictait Mademoiselle, toutes pressantes qu'elles étaient, lui paraissant encore trop faibles, elle proposait parfois quelques mots qu'elle jugeait propres à toucher le cœur de Monsieur, et sa joie était indicible lorsqu'elle réussissait à faire adopter sa rédaction.

Les lettres cachetées :

— Elles partiront toutes deux demain matin, dit Son Altesse Royale ; maintenant va dormir : quant à moi je tombe de sommeil.

Sabine baisa la main que lui présentait la princesse, avec autant de tendresse que de respect, et sortit.

Elle ne fit qu'un saut des appartements du premier à sa chambre.

— Eh bien ! s'écria mademoiselle Gervais la porte à peine ouverte, eh bien ! comment cela s'est-il passé ? Vous a-t-on trouvée bien jolie ? bien mise ? Ne vous êtes-vous pas trop intimidée ? Si vous saviez avec quelle impatience je vous attendais !

Quelque besoin de sommeil que dût avoir

Sabine, qui n'avait point dormi la nuit précédente, elle ne put se décider à se mettre au lit avant d'avoir raconté dans le plus grand détail à sa vieille amie les événements de la soirée. Mademoiselle Gervais, tout en la déshabillant, maudit cent fois les demoiselles de la Loupe, et combla de bénédictions mademoiselle de Rémecour ; mais quand toutes deux furent assises en face l'une de l'autre et que Sabine, continuant son récit, en vint à parler du chevalier de Mareuil, la vieille fille prêta l'oreille avec un intérêt si vif, sembla peser chaque mot avec une si grande attention, que Sabine ne négligea rien pour faire assister celle qui l'écoutait à une scène qui lui était encore toute présente.

Le cou tendu, le visage animé, mademoiselle Gervais paraissait éprouver les différentes sensations qui venaient d'agiter le cœur de Sabine ; elle suivait les mouvements divers de l'aimable créature au point de les copier involontairement, posant les mains sur son cœur si Sabine peignait l'émotion que lui avaient causée les regards courroucés de madame de Reuilly, et levant les yeux au ciel quand Sabine y levait les siens.

Toutefois, le récit terminé, la vieille fille ne se livra nullement à la loquacité qui lui était

habituelle sur de pareils sujets; elle dissimula ce qui se passait en elle par quelques paroles vagues, prononcées d'un ton mystérieux, et les rayons du jour qui paraissait, annonçant alors qu'il était temps de prendre enfin quelque repos, mademoiselle Gervais se retira sans s'ouvrir sur une seule des mille pensées qui venaient assiéger son esprit.

VIII

L'HOROSCOPE.

Mademoiselle Gervais croyait aux prédictions autant qu'elle croyait à son existence ; quel que fût le pronostic énoncé par une diseuse de bonne aventure, elle le considérait comme un arrêt du ciel infaillible ; dans cette confiance, il y avait six ans à peu près qu'elle s'était rendue chez la plus célèbre tireuse de cartes de Paris, non dans le but de la consulter sur son propre sort, car il n'existait point pour elle de mademoiselle Gervais, elle ne voyait au monde qu'une Sabine.

La sibylle, après avoir sur sa prière employé

les plus grandes ressources de son art, lui dit que la jeune personne dont on désirait connaître le sort ferait un très-grand mariage, qu'elle épouserait un homme qui porterait un titre, qui serait riche, jeune, beau, et qui aimerait sa femme à l'adoration.

Pas un mot de cet horoscope n'était sorti, comme on pense bien, de la tête de mademoiselle Gervais, et ce que venait de lui conter Sabine lui fit le regarder comme accompli. Le chevalier de Mareuil portait un titre, il était jeune, beau, riche sans doute ; son alliance à la maison d'Orléans rendait brillante une alliance avec lui ; la vieille fille ne douta point que ce jeune homme ne fût l'époux qu'avait désigné la pythonisse ; elle considéra dès ce moment mademoiselle de Moranges comme la femme chérie d'Étienne de Mareuil, et si elle ne s'en expliqua pas dès le soir même, c'est qu'elle fut retenue par la crainte de faire naître chez Sabine l'embarras et la timidité qu'éprouve une jeune personne en présence de son prétendu. Il vaut mieux, s'était-elle dit, qu'elle ne soit point gênée devant lui, qu'elle conserve la grâce naturelle de toutes ses manières ; plus elle paraîtra ce qu'elle est, plus elle sera séduisante.

En dépit des événements de la veille, Sabine avait parfaitement bien dormi ; elle se leva, l'œil

brillant, le teint reposé, gaie comme elle l'était dans son enfance et belle comme un ange ; en sorte que mademoiselle Gervais se félicita de nouveau de ne l'avoir point agitée par les espérances prématurées qui l'agitaient elle-même.

Dès ce matin même, Sabine saisit une heureuse occasion de désarmer la malveillance que lui avaient témoignée la veille ses compagnes.

Mademoiselle de Vandy était établie pour un mois aux Tuileries, ce qui avait eu lieu déjà quelquefois, sur la demande qu'en faisait Son Altesse Royale à ses parents. Sabine, à qui Mademoiselle avait fait dire de se tenir prête à l'accompagner au bois de Vincennes, où l'on allait jouir des premières matinées du printemps, descendit, sa toilette faite, avant l'heure indiquée. En entrant dans un petit salon qui touchait à la chambre de la princesse, elle y trouva l'aînée des demoiselles de la Loupe et mademoiselle de Vandy, causant ensemble à voix basse, d'un air sérieux et mécontent. Après qu'un salut très-froid eut répondu au gracieux salut de Sabine, s'assit à quelques pas des deux amies, dont il lui fut impossible de ne pas entendre la conversation, attendu qu'elles prirent soin d'élever la voix.

— Notez, disait mademoiselle de Vandy, qu'il y a ce soir grand concert, qu'il faudra faire une

autre toilette, et bien certainement je ne me serais pas habillée deux fois dans la journée si j'avais su cela. Voilà la première fois que pareille chose arrive, continua-t-elle en jetant sur Sabine un regard de dépit, toutes les fois que j'ai logé chez Son Altesse Royale, elle m'a toujours mise de ses parties.

— Il est étonnant qu'elle ne m'ait pas exclue de même, quoiqu'elle m'ait invitée hier soir, dit mademoiselle de la Loupe.

— Non, répondit mademoiselle de Vandy, elle vous a nommée parmi les personnes qui l'accompagnent ; elle m'a dit seulement que menant madame de Choisy, qui l'en avait priée, il ne restait plus de place pour moi dans le carrosse ; elle sait pourtant bien que je n'aime rien tant qu'une promenade dans les bois.

— Ah ! reprit mademoiselle de la Loupe, tout va bien changer aux Tuileries.

—La chose est déjà faite, et l'on s'en apercoit, répliqua mademoiselle de Vandy.

On peut juger que pendant ce colloque les yeux des deux amies n'épargnaient pas Sabine, dont le cœur se gonflait de plus en plus, quand on vint lui dire que Son Altesse Royale la demandait.

Sabine se leva, s'approcha de mademoiselle de Vandy :

— Ne remontez pas encore chez vous, je vous

en prie en grâce, lui dit-elle avec l'accent d'une douceur d'ange. Je reviens tout de suite vous trouver. Il est impossible que vous n'alliez pas à Vincennes.

Peu d'instants après, en effet, elle reparut, la gaieté peinte sur le visage.

— Tout est convenu maintenant, dit-elle aux jeunes personnes, et vous allez partir toutes deux pour la promenade dans dix minutes.

— Comment avez-vous fait pour arranger cela? demanda mademoiselle de Vandy avec un peu d'embarras.

— Oh! bien simplement, répondit Sabine en secouant sa jolie tête, j'ai dit à Son Altesse Royale que la soirée d'hier m'avait beaucoup fatiguée, qu'il y avait encore une grande toilette à faire pour ce soir, et que je la suppliais de vous donner ma place.

— Mais, dit amicalement mademoiselle de Vandy, vous aimez beaucoup vous-même à vous promener dans les bois?

— C'est selon, répliqua-t-elle en souriant, non pas quand je prends votre place.

— Vous êtes bien aimable et bien bonne, Sabine, dit la jeune personne attendrie; voulez-vous m'embrasser? car hier nous avons été méchantes pour vous.

- C'est vrai! s'écria mademoiselle de la

Loupe, il faut que je l'embrasse aussi, moi.

Et le cœur de la charmante fille battit de joie.

Ce succès était le seul néanmoins que devait obtenir Sabine. La haine n'est jamais profonde dans des cœurs de dix-sept ans, mais il n'en est pas de même de l'envie que ressentent les femmes ambitieuses. La vieille comtesse de Fiesque, sa belle-fille surtout, qui jusqu'à l'arrivée d'une filleule avait possédé presque sans partage la faveur de Mademoiselle, conservèrent leur inimitié pour mademoiselle de Moranges, quelque chose que celle-ci pût faire à l'avenir pour les ramener.

Le contentement que causait à Sabine sa réconciliation avec les plus jeunes habituées du château fut si vif, qu'il lui fit oublier toute autre chose. La journée se passa presque entière sans qu'elle nommât le chevalier de Mareuil à mademoiselle Gervais, que ce silence déconcertait prodigieusement. Les souvenirs de la vieille fille ne lui fournissaient pas un seul exemple d'une passion qui laissât l'esprit aussi calme, l'humeur aussi joyeuse ; car depuis le matin, elle attendait vainement un soupir de Sabine.

— Je n'y conçois rien, se disait-elle tout bas, le coup de sympathie ne serait-il point réci-

proque? Ce jeune homme ne lui plairait-il pas? Il remplit cependant toutes les conditions; mais après tout, un autre peut les remplir de même, attendons.

Ce fut seulement le soir que Sabine, prête à descendre chez Mademoiselle, dit d'un air léger, tout en mettant ses gants :

— Je vais peut-être trouver au cercle le chevalier de Mareuil.

Mademoiselle Gervais respira.

— Je ne pense pas, répondit-elle, qu'il manque au rendez-vous qu'il vous a donné.

— A moi !

— Sans doute, il n'aurait pas dit si souvent et si haut qu'il viendrait ce soir, s'il n'avait pas voulu que vous l'entendissiez.

— Et puis il est bien simple que, pendant son séjour à Paris, il vienne tous les jours chez Son Altesse Royale, dit Sabine.

— C'est cela, répliqua la vieille fille avec un certain sourire dont Sabine ne saisit point toute la finesse.

Et l'heure qui sonnait alors termina la conversation.

Mademoiselle de Rémecour ne vint point aux Tuileries ce soir-là, et l'on sent combien Sabine eut lieu de se féliciter que la paix fût rétablie entre elle et ses autres compagnes, qui

marchèrent derrière Son Altesse Royale et qui lui communiquèrent non-seulement leur gaieté, mais une partie de leur assurance.

Le concert ne devant commencer qu'à neuf heures, on eut tout le temps de passer en revue la foule qui remplissait la salle de réception, et la première personne que Sabine aperçut fut le chevalier de Mareuil, à qui Mademoiselle fit signe de s'approcher d'elle.

— Venez ici, que je vous parle, lui dit-elle en se dirigeant vers une embrasure de fenêtre d'où personne ne pouvait les entendre.

Toutes celles qui marchaient derrière Son Altesse Royale s'arrêtèrent à ces mots; mais Sabine ne put s'empêcher de les suivre des yeux, et elle observait la joie que les paroles de M. de Mareuil causaient à la princesse, quand cette dernière l'appela pour lui dire à demi-voix :

— Monsieur a signé, quel bonheur!

Le premier mouvement du chevalier fut un mouvement de surprise, car il était difficile de comprendre comment Mademoiselle pouvait confier des affaires tellement importantes à une aussi jeune fille. Mais le vif contentement qui brilla sur tous les traits de Sabine la rendait trop jolie pour qu'il pût s'occuper de ce qui n'était pas elle. Le long regard qu'il lui

adressa, exprima une si douce intelligence, tant de bonheur qu'il y eût entre eux deux un secret commun, que Sabine, involontairement, y répondit par un sourire.

— Vous allez sans doute partir avec le comte de Fiesque, pour porter à M. le prince cette bonne nouvelle? dit Son Altesse Royale.

— Gourville est déjà parti avec nos lettres, répondit Étienne de Mareuil ; le comte de Fiesque et moi, nous restons à Paris, jusqu'à ce que nous ayons achevé la levée d'hommes que nous sommes chargés de faire ici. Nous irons ensuite joindre M. de Nemours et M. de Beaufort près d'Orléans. Ainsi pendant quelques jours encore, je serai assez heureux pour venir tous les soirs aux Tuileries prendre les ordres de Votre Altesse Royale.

En parlant ainsi, le jeune homme s'inclina respectueusement devant la princesse, et peut-être faudrait-il avoir été témoin de cette scène, ou s'être trouvé soumis soi-même à toute la puissance d'un regard, pour expliquer comment ce fut Sabine qui rougit et qui baissa les yeux en écoutant un discours aussi simple.

Toutefois, il s'établit dès lors, entre le chevalier de Mareuil et mademoiselle de Moranges, je ne sais quel échange de pensées secrètes, d'intérêt mystérieux et tendre, dont le charme

était si grand, qu'il pouvait se passer de parole.

Son Altesse Royale avait pris le bras de Sabine, et s'appuyait légèrement sur elle, en continuant de causer avec le jeune homme qui employait toute son adresse pour faire durer la conversation.

Sabine ne songeait point à rechercher la cause de ce qui se passait en elle. Trop de jeunesse, une imagination trop active la livraient aux charmes de ce moment pour qu'elle pût même s'effrayer de son trouble. Jamais elle ne s'était sentie aussi heureuse; une foule de sensations délicieuses dilataient son cœur; tout ce qui l'entourait lui semblait aimable; elle aurait voulu baiser les mains de la princesse, dont la voix, tant que dura cet entretien, lui faisait l'effet d'une douce mélodie, et chaque instant qui s'écoulait ainsi, lui semblait un siècle de bonheur.

Pour le chevalier, de toutes les conquêtes qu'il avait faites jusqu'alors, la conquête de mademoiselle de Moranges était celle qui piquait davantage son orgueil et réveillait le plus dans son âme, déjà blasée par tant de succès, le désir d'inspirer l'amour à une femme. Dès la première année de son entrée dans le monde, Étienne de Mareuil avait en quelque sorte consacré sa vie au métier de séducteur, et, bien

qu'il n'eût encore que vingt-quatre ans, le nombre de ses victimes était devenu prodigieux. Bien qu'il lui en coûtât de faire couler des larmes, de déchirer un cœur, il avait au contraire placé toutes ses jouissances dans ce misérable triomphe. Sa brillante position dans le monde, son esprit fin et délié, les avantages personnels dont l'avait doué la nature en lui donnant une taille élégante, une physionomie séduisante et mobile, des yeux charmants, dont, à son gré, l'expression pouvait devenir ravissante, tout avait été sacrifié au triste but qu'il s'était promis d'atteindre.

On sent ce qu'avait dû produire sur un pareil homme la vue de mademoiselle de Moranges, qui lui apparaissait au milieu de tant de femmes dont il était las. Le visage vraiment céleste de Sabine réfléchissant toutes les émotions qu'elle éprouvait, aucune de ses pensées n'était restée secrète pour les yeux d'un aussi habile observateur. Le chevalier remarquait avec délices l'embarras, la rougeur qu'il faisait naître; il suivait pas à pas ses progrès dans ce cœur si jeune, si tendre, si candide; il se plaisait à subjuguer cet ange en silence; chaque geste, chaque regard de la charmante créature lui annonçait son succès, en un mot il jouissait à sa manière.

Lorsque l'on passa dans le salon de musique, Sabine et ses jeunes compagnes s'assirent sur une des dernières banquettes. Étienne de Mareuil, en dépit des signes que firent plusieurs fois madame de Châtillon, madame de Rémilly et d'autres femmes pour qu'il vînt s'asseoir près d'elles, s'obstina, pendant tout le concert, à rester debout, dans le fond de la salle où se tenaient quelques hommes.

De cette place il ne perdait pas un instant de vue mademoiselle de Moranges, dont il suivait tous les mouvements avec cet intérêt tendre, qui dit à la femme la plus modeste qu'elle inspire l'amour. Le charme de la musique faisait alors sur Sabine une impression si vive, qu'elle répondait quelquefois involontairement aux regards du chevalier par un regard empreint du ravissement qu'elle éprouvait, et le front du jeune homme rayonnait de bonheur.

Lorsqu'on se retira, Étienne de Mareuil partit, et cette fois avec madame de Rémilly; mais tout avait si bien contribué jusqu'à ce moment à prouver qu'il emportait un souvenir ineffaçable, que Sabine s'aperçut à peine qu'il accompagnait une femme.

Cette soirée laissait dans l'âme de mademoiselle de Moranges une agitation si douce, un trouble si enivrant, que son seul désir aurait été

de se trouver seule afin de pouvoir s'abandonner sans témoin à la délicieuse rêverie qui succédait pour elle à de si vives émotions. Heureusement Son Altesse Royale ne la retint pas, elle se hâta de monter chez elle, et sur la première question de mademoiselle Gervrais :

— Demain, dit-elle en embrassant la vieille fille, demain je te conterai tout; maintenant, vois-tu, je ne pourrais parler à personne de cela; je suis encore trop troublée, la musique... ce jeune homme... il faut que je me rappelle mieux ce qui s'est passé ce soir.

— Rien de triste au moins?

— Oh ! non, bien au contraire !

L'accent avec lequel Sabine prononça ce peu de mots, son sourire, la joie qui brillait dans ses grands yeux bleus, tout exprimait tant de bonheur, que mademoiselle Gervais, assurée de l'entier accomplisement de ses prévisions, remit volontiers à quelques heures la satisfaction d'apprendre les détails. Mademoiselle Gervais ne savait-elle pas bien d'ailleurs à quel point l'amour recherche la solitude? Elle se pressa d'aider Sabine à se mettre au lit, la baisa tendrement sur le front en lui disant :

— A demain donc !

Et elle la laissa seule.

IX

LA JALOUSIE.

Autant la veille il avait été impossible à Sabine de raconter les événements de sa soirée, autant le jour suivant elle éprouva le besoin de se confier à sa vieille amie. Elle fit donc part à mademoiselle Gervais du moindre fait qui avait eu lieu depuis l'entrée de Son Altesse Royale dans la salle de réception, jusqu'au moment où le chevalier de Mareuil avait quitté l'assemblée. Quoique ce récit ne fût autre chose qu'un compte admirablement bien rendu d'une multitude de regards, de gestes, de sourires

qui s'étaient succédé sans interruption, mademoiselle Gervais expliquait, commentait avec une telle perspicacité ce langage muet de l'amour, qu'elle jugea que pour elle le moment de parler était venu.

— Eh bien! dit-elle dès que Sabine se tut, il est clair, très-clair, qu'il vous aime et que vous l'aimez.

— Il m'aime! Ah! si vous pouviez en être sûre! s'écria Sabine en élevant vers le ciel des yeux pleins d'espérance et de joie.

— Vous pouvez vous en rapporter à mon expérience, répliqua la vieille fille d'un air de conviction; ne sais-je pas que toutes les grandes passions commencent ainsi? et puis-je douter de l'amour du chevalier pour vous, quand il est écrit de toute éternité que vous serez sa femme?

Alors elle lui rapporta ce qu'avait prédit la devineresse, qui s'accordait si parfaitement avec la circonstance présente, et joignit à ce texte tous les discours propres à faire partager sa conviction.

L'esprit de Sabine était plus sage que celui de sa gouvernante, les années qu'elle avait passées près de son père avaient déjà trop mûri son jugement pour qu'elle pût croire beaucoup aux paroles d'une tireuse de cartes.

Néanmoins ces paroles flattaient à un tel point son désir, qu'elle se les fit répéter deux fois en se flattant délicieusement de l'espoir de devenir madame de Mareuil.

La conduite du chevalier pendant les trois soirées qui suivirent, fut de nature à justifier encore plus cette heureuse attente. Il arrivait toujours le premier aux réceptions, se retirait aussi tard qu'il lui était possible de le faire, et ne négligeait rien pour prouver à mademoiselle de Moranges qu'elle seule l'attirait aux Tuileries, qu'il ne voyait qu'elle dans cette foule et qu'elle ne pouvait faire un mouvement qui lui échappât.

Le dernier soir, par exemple, tout en causant avec mademoiselle de Rémecour, Sabine laissa tomber son éventail ; elle se baissa pour le relever, mais Étienne de Mareuil s'élança si lestement qu'il saisit l'éventail le premier, et le lui rendit en lui serrant légèrement la main, mais sans prononcer une parole.

Sabine devint rouge et tremblante, son cœur battit avec une telle violence, qu'il lui fut impossible de balbutier un seul mot de remercîment, tandis que le chevalier, pensant bien qu'elle aurait remercié tout autre homme, jouit avec délice de ce trouble, et dès ce moment fut certain d'être aimé.

Si Sabine fût restée livrée à elle-même, la douce préoccupation qui maintenant absorbait toute son existence eût peut-être été moins vive, mais ses longs entretiens avec mademoiselle Gervais portaient sans cesse sa pensée sur celui dont l'image la poursuivait déjà nuit et jour.

Mademoiselle Gervais s'intéressait avec trop d'ardeur aux personnages d'un *roman vivant* pour parler d'autre chose que du chevalier de Mareuil, et elle en parlait toujours dans des termes propres à séduire le cœur comme à exalter la tête d'une jeune fille.

— Il est pourtant bien étonnant, dit une fois Sabine, qu'il ne m'ait jamais dit un mot. Il s'est présenté tant d'occasions où il pouvait m'adresser la parole.

— On voit bien que vous ne savez pas combien le véritable amour rend timide, répondit mademoiselle Gervais ; on voit les plus grands héros trembler devant le faible objet de leur tendresse, et ce silence est la plus forte preuve d'une violente passion. D'ailleurs, nous ne sommes plus à ces nobles temps de la chevalerie où l'honneur et la bonne foi étaient les plus sûrs garants de l'union de deux cœurs. Amadis et Oriane n'ont eu besoin pour être époux que de s'engager l'un à l'autre ; mais aujour-

d'hui les usages, on pourrait dire les préjugés, sont tout autres. Ils veulent que le mariage ne puisse être sanctionné que sur le consentement des deux familles. Le chevalier ne serait donc pas un aussi honnête jeune homme qu'il est, s'il se hâtait de vous faire des promesses qu'il ne pourra peut-être point remplir de longtemps; car je pense malheureusement que votre défaut de fortune est un obstacle...

— Je ne doute pas qu'il n'en soit instruit maintenant, interrompit Sabine. Avant-hier soir, il causait près de nous avec M. Meynard; et pendant leur conversation, ils m'ont regardée si souvent tous les deux d'une certaine manière, que je suis bien sûre qu'ils parlaient de moi.

— Eh bien! reprit la vieille fille, s'il sait que vous êtes pauvre, ne doit-il pas, avant de vous parler de son amour, être assuré que ses parents consentiront à ce mariage? Il va tout faire, nous ne pouvons en douter, pour obtenir leur agrément. Jusque-là sa conduite est entièrement convenable, et lui acquiert toute mon estime.

On imagine l'effet que devaient produire de semblables discours sur un cœur déjà séduit par les soins mystérieux, mais assidus, du plus aimable homme de la cour! Aussi Sabine se

jurait-elle tout bas de n'épouser jamais un autre homme qu'Étienne de Mareuil, ne dût-elle être sa femme que lorsqu'ils seraient vieux tous les deux.

Chaque jour venait ajouter à ces douces espérances, lorsqu'un soir mademoiselle Gervais vit rentrer Sabine le visage triste, pâle, et les yeux éteints par une souffrance qui, pour avoir été dissimulée longtemps, n'en était que plus vive.

— Qu'est-il donc arrivé? demanda la vieille fille en tressaillant de tout son corps.

Sabine se laissa tomber sur un siége et s'écria, les deux mains jointes avec une violente contraction :

— Grâce au ciel! ils sont partis, je puis enfin respirer un peu! Ah! si tu savais quelle soirée je viens de passer! Si tu savais ce que je viens de souffrir!

— Dites-moi, dites-moi tout, répliqua mademoiselle Gervais en s'asseyant près de la pauvre enfant, dont les yeux se remplissaient de larmes.

— Oui, oui, reprit Sabine, je ne veux rien te cacher; tu m'aimes, toi, tu ne jouiras pas de mon humiliation; tandis que les autres... Oh! s'ils avaient pu deviner ce qui se passait en moi ce soir, je crois que je mourrais de honte...

Et les sanglots étouffèrent sa voix.

— Ne vous chagrinez donc pas ainsi, dit la vieille fille, prête à pleurer elle-même.

— Ah ! depuis que je ne le vois plus, je suis moins malheureuse, répondit Sabine, tout en essuyant les pleurs dont son charmant visage était inondé ; mais tu vas être bien surprise, j'en suis sûre, car tu croyais aussi qu'il m'aimait.

— Sans doute.

— Eh bien ! Gervais, il ne m'aime pas ; il ne m'a jamais aimée.

— Est-il possible ! Et qui peut vous faire croire cela ?

— Sa conduite, le soin qu'il a pris de me prouver que je ne suis rien pour lui, le...

— Il ne s'est donc point occupé de vous comme de coutume ?

— Occupé de moi ! il avait vraiment bien d'autres choses à faire, répondit Sabine avec un sourire plein d'amertume.

— Mais que faisait-il enfin ?

— Il causait, il riait avec madame de Châtillon, madame de Reuilly, et plusieurs femmes encore que je ne connais pas. Quant à moi, il semblait ne point me voir, ou si par hasard il me regardait, c'était d'un air si indifférent et si dédaigneux...

— Dédaigneux ! s'écria mademoiselle Gervais en secouant la tête et en souriant.

— Oui, oui, dédaigneux, répéta Sabine avec impatience ; je vois bien que tu ne me crois pas.

— Et qui donc vous croirait? répliqua la vieille fille, les regards attachés sur la charmante créature qui lui parlait ainsi ; qui peut penser que vous inspiriez le dédain? Vous n'y songeriez pas vous-même, si vous n'étiez pas aveuglée par la jalousie.

— Je n'ai jamais été d'un caractère jaloux, dit Sabine avec douceur.

— Certainement! jusqu'au jour où vous avez vu M. de Mareuil; mais vous ignorez, chère enfant, que la jalousie accompagne l'amour, et je n'en veux pour preuve que ces vers :

Puisque pour bien aimer il faut être jaloux,
Que si l'on aime ainsi je ne veux pas qu'on m'aime [1].

Mademoiselle Gervais aurait pu citer la pièce entière, mais son unique désir étant alors de calmer la douleur de Sabine, elle jugea que sa prose pourrait être plus efficace.

— Vous avez vu le chevalier, continua

[1] Vers de *l'Astrée*.

t-elle, s'occuper de plusieurs femmes? Tant mieux. Il serait plus inquiétant qu'il ne se fût occupé que d'une seule; une galanterie banale et qui dure à peine une soirée, n'a jamais rien eu d'alarmant, surtout lorsque pendant toute une semaine on s'est vu l'unique objet des soins les plus tendres et les plus assidus. Que savez-vous d'ailleurs si, pour agir ainsi, M. de Mareuil n'a pas eu quelque motif que vous apprendrez plus tard? Que savez-vous si demain il ne sera pas tout autre? si vous ne le retrouverez point tel qu'il s'est montré jusqu'ici? Pour moi, je suis certaine qu'au fond du cœur il est le même, et qu'il n'a pu vous aimer sans vous aimer encore.

Tant que dura ce discours, Sabine attachait sur mademoiselle Gervais ses grands yeux bleus, où se ranimait l'expression d'une légère espérance. Elle ne pleurait plus.

— Mais, ma bonne Gervais, dit-elle en poussant un soupir, il n'existe donc pas d'homme inconstant?

— Pardonnez-moi, répliqua la vieille fille, j'en connais un, un seul, et je suis même forcée de convenir qu'il est bien aimable et bien séduisant; c'est Galaor, le frère d'Amadis, dont l'inconstance en amour est connue de tout le monde. Mais Galaor était gai, léger, sé-

millant, et vous m'avez peint M. de Mareuil comme un jeune homme grave et mélancolique.

— Il était tout autre ce soir, dit Sabine, je ne le reconnaissais plus, aussi j'étais confondue, hors de moi. Je ne puis te dire les efforts qu'il m'a fallu faire pour cacher le chagrin qui me serrait le cœur, pour retenir mes larmes. Heureusement j'y suis parvenue et personne que toi ne sait combien je suis malheureuse.

L'innocente créature le croyait ainsi, et pourtant c'était la vue de sa souffrance qui venait d'assurer le chevalier d'un triomphe complet.

— Il y a là-dessous quelque mystère que nous parviendrons à découvrir, répondit mademoiselle Gervais; mais au nom du ciel, chère enfant, continua-t-elle en pressant Sabine sur son cœur, ne vous affligez pas avant d'avoir revu M. de Mareuil; attendez, attendez demain, et je suis certaine que tout sera changé.

La persuasion dans laquelle restait la vieille fille finit par rendre à Sabine quelque espoir. Elle attendit ce lendemain avec une impatience et une agitation indicible, mais sans ressentir l'angoisse qui d'abord avait bouleversé son âme.

Enfin l'heure qui allait décider de son sort arriva; elle embrassa mademoiselle Gervais à

plusieurs reprises, comme si elle eût dû puiser dans les bras de sa vieille amie du calme, de l'espérance, et elle descendit chez Son Altesse Royale.

Quand elle entra dans la chambre de Mademoiselle, son cœur battait avec une violence excessive et ses genoux tremblaient sous elle. Ce trouble s'accrut encore bien davantage lorsqu'elle se trouva dans la salle où la cour était rassemblée : pendant quelques minutes, il lui fut impossible de reconnaître personne, il semblait qu'un nuage lui couvrît les yeux. Mais enfin, s'efforçant de reprendre quelque courage, elle vit bientôt celui que cherchaient ses regards, causant avec deux ou trois femmes dans un coin de la cheminée. Sabine ne connaissait aucune de ces femmes, toutefois elle était loin d'avoir la liberté d'esprit qui lui aurait été nécessaire pour oser demander leur nom. Mademoiselle de Rémecour, qui l'accompagnait, paraissait elle-même plongée dans une profonde rêverie. Elle resta donc en silence près de la fille d'honneur, étouffant ses soupirs, rappelant tout ce qu'elle avait de fierté dans l'âme pour conserver un air indifférent et calme, non sans jeter de temps à autre quelques regards furtifs vers la cheminée.

Un quart d'heure, qui parut un siècle à Sa-

bine, s'écoula de cette manière. Enfin M. de Mareuil quitta ce groupe et parut se diriger vers elle. Ses joues décolorées se couvrirent d'une teinte rose, un rayon d'espoir brilla sur son charmant visage, elle tressaillit d'aise ; mais cette douce joie ne dura que le temps de l'éclair : le chevalier traversa toute la salle sans regarder une seule fois de son côté, pour aller s'assoir près de madame de Châtillon. Alors la pauvre enfant laissa retomber sa tête sur sa poitrine et sentit un froid de glace parcourir tous ses membres.

Elle restait anéantie dans cette sorte de stupeur, répondant à grand'peine quelques mots à ce que lui disait mademoiselle de Rémecour, quand il prit à Mademoiselle la fantaisie de danser. Sabine en fut plus satisfaite que personne, car ce qui l'arrachait au supplice présent lui semblait un bien. Tout changement de situation d'ailleurs la soulageait momentanément : elle en espérait quelque chose sans savoir pourquoi.

On passa dans une autre salle, et les violons, que l'on fit venir, préludèrent à la danse des quadrilles.

Comme les jeunes gens s'empressaient de choisir leurs danseuses, Sabine vit Étienne de Mareuil s'avancer vers l'angle du salon où

sa compagne et plusieurs autres femmes s'étaient retirées comme elle ; à droite de mademoiselle de Rémecour se trouvait une jeune personne fort jolie et mariée depuis peu de temps, avec laquelle causait alors la fille d'honneur. Ce fut devant elle que le chevalier s'arrêta. De l'air le plus respectueux et le plus aimable, il lui demanda l'honneur de danser avec elle le premier quadrille, et la jeune femme ayant accepté, il lui prit aussitôt la main, et la conduisit près des danseuses.

C'en était trop. Sabine pâlit, tout son corps trembla douloureusement, et il lui devint impossible de retenir plus longtemps ses pleurs.

Mademoiselle de Rémecour, qui avait remarqué l'agitation de Sabine lorsque le chevalier s'était approché, la regarda, poussa un long soupir et se tut, feignant de n'avoir point vu les larmes qui coulaient doucement sur les joues de mademoiselle de Moranges ; elle suivit des yeux le jeune couple, et dit à voix basse :

— Pauvre femme !

— Qui donc plaignez-vous ? murmura Sabine sans oser lever sur son amie ses paupières humides.

— Celle qui vient de nous quitter, répondit mademoiselle de Rémecour ; je connais Étienne de Mareuil, et je ne crois pas qu'il existe un

homme plus dangereux pour les femmes. J'avais l'année dernière, à Paris, une jeune parente qui ne l'a que trop aimé et qu'il a rendue bien malheureuse.

— Il ne l'aimait donc pas? dit Sabine.

— Je le crois incapable de connaître jamais l'amour, répliqua la fille d'honneur; je l'ai toujours vu...

Dans ce moment, le comte de Fiesque vint prendre la main de mademoiselle de Moranges, que Son Altesse Royale envoyait chercher pour compléter son quadrille.

— Je voudrais bien ne pas danser, dit Sabine, contrariée au dernier point de cette interruption.

— Allez, allez, ma chère, dit mademoiselle de Rémecour, la danse dissipera votre mal de tête.

Sabine serra la main de sa bonne et sage compagne avec un sentiment de tendresse et de reconnaissance qu'aucune expression ne saurait rendre, et suivit le comte.

Le bonheur voulut qu'arrivée à sa place, elle se trouvât précisément tourner le dos au quadrille dans lequel figurait le chevalier. Enhardie par cette heureuse circonstance, elle osa bientôt lever ses yeux, encore un peu rouges, sur ceux qui l'environnaient, et bien qu'un nuage épais semblât les lui voiler, bien que la

musique bourdonnât à ses oreilles comme un bruit confus, elle eut le courage de remplir la pénible tâche qui lui était imposée.

Comme la danse l'obligeait souvent à changer de place, elle crut rencontrer deux ou trois fois les regards de M. de Mareuil attachés sur elle. Mais prenant cette vision pour un effet de son trouble, d'une préoccupation fatale, elle se hâtait de détourner la tête et faisait des efforts inexprimables pour ne plus porter ses yeux de ce côté.

Enfin son supplice finit. Mademoiselle qui, dès la veille, était un peu souffrante, fatiguée aussitôt de ce bal impromptu, congédia tout le monde et rentra chez elle, où mademoiselle de Rémecour et Sabine la suivirent seules.

A peine arrivée dans sa chambre, Son Altesse Royale prit la fille d'honneur de sa belle-mère par la main, alla s'asseoir avec elle dans un coin, et elles se mirent à causer d'une voix basse. Sabine qui, par discrétion, s'était retirée fort à l'écart, ne pouvait entendre leur entretien ; mais elle était frappée de l'air de tristesse répandu sur le visage de toutes deux ; elle crut même voir que Mademoiselle versait quelques larmes, et cet incident l'arracha tout à coup aux douloureuses pensées qui lui étaient personnelles.

Au bout d'un assez long temps, Mademoiselle se leva, embrassa tendrement la fille d'honneur, puis elle retomba sur son siége en essuyant ses yeux.

Mademoiselle de Rémecour alors s'avança vers Sabine qu'elle pressa sur son cœur.

— Adieu, chère enfant, dit-elle; j'entre demain aux Carmélites pour y prendre le voile. N'oubliez pas un mot, pas un seul des mots que je vous ai dits ce soir, ajouta-t-elle plus bas...

Et elle sortit.

Sabine restait anéantie sous ce dernier coup. Mademoiselle l'appela.

— Que t'a-t-elle dit? demanda-t-elle.

— Qu'elle nous quitte tous, qu'elle se fait religieuse, répondit Sabine avec la plus vive émotion. Ah! mon Dieu! quelle perte affreuse pour moi! continua-t-elle en levant les yeux vers le ciel.

— Je la regrette aussi beaucoup, dit la princesse; elle était si spirituelle, si gaie, si bonne!

— Un ange! un ange! s'écria Sabine qui ne put retenir ses pleurs.

— Son départ va laisser un grand vide au Luxembourg, reprit Mademoiselle; car c'était la seule femme aimable qui se trouvât là, et

bien certainement si j'avais été à la place de Madame, elle ne m'aurait pas quittée. Mais, ma petite, ne la pleurons point ; peut-être doit-on plutôt gémir sur celles qui restent dans le monde que sur celles qui le quittent.

— Votre Altesse Royale dit bien vrai, répliqua Sabine, d'autant plus frappée de ces paroles que l'esprit de Mademoiselle n'était point d'une nature sentencieuse ; que le ciel la comble de bénédictions et de bonheur !

Et en parlant ainsi, Sabine joignit ses deux mains avec toute l'expression d'une ardente prière.

— Ma tante vit très-heureuse à Fontevrault, où elle est abbesse, reprit Son Altesse Royale ; j'espère qu'il en sera de même de cette bonne Rémecour. Mais, Sabine, tout cela m'a émue, je me sens tout à fait malade. Sonne mes femmes, et va toi-même te reposer.

Sabine obéit et prit congé de la princesse quand celle-ci eut refusé ses soins pour la nuit, en l'assurant que cette indisposition ne serait rien.

Mademoiselle Gervais, pour tromper son impatience, relisait pour la trentième fois à peu près le chapitre où Céladon, victime de l'injuste jalousie d'Astrée, se précipite dans les eaux du Lydon, et faisait mille rapprochements ingé-

nieux entre sa lecture et ce qui se passait peut-être alors dans les salons des Tuileries, lorsqu'elle entendit dans l'escalier les pas légers de sa chère enfant.

— Êtes-vous enfin consolée? l'avez-vous revu? dit-elle, dès qu'elle eut refermé la porte de la seconde chambre.

Le regard de Sabine prit une expression de gravité que semblait devoir exclure la jeunesse de ce joli visage.

— Si tu m'aimes, répondit-elle en serrant la main de mademoiselle Gervais, tu ne me parleras jamais de cet homme, et tu oublieras tout ce que je t'en ai dit, pour que je puisse encore te regarder sans rougir de honte.

Atterrée par ce peu de mots et l'accent avec lequel ils avaient été prononcés, la vieille fille garda le silence et ne retrouva la parole que lorsqu'elle eut écouté Sabine lui parler de mademoiselle de Rémecour avec chagrin, mais avec la plus grande liberté d'esprit.

Après avoir causé longtemps de l'aimable compagne qu'elle perdait, sans dire un seul mot du dernier entretien qu'elles venaient d'avoir ensemble, Sabine feignit d'éprouver le besoin de sommeil. Elle embrassa tendrement mademoiselle Gervais qui se retira stupéfaite et passa la nuit tout entière à créer des suppo-

sitions propres à lui faire deviner la cause de ce qui se passait. La connaissance qu'elle avait acquise de tout ce qui concernait l'amour, bien loin de l'aider à s'expliquer la conduite des deux amants, venait sans cesse détruire ses conjectures ; car elle n'avait jamais vu dans ses livres une passion s'éteindre aussi subitement. Elle était donc portée à croire que Sabine aimait encore le chevalier de Mareuil ; mais alors que ne devait pas souffrir la pauvre enfant, qui joignait à ses peines le cruel effort de les cacher à tous les yeux ! Le cœur de mademoiselle Gervais se déchirait à cette pensée. Elle se levait, allait écouter à la porte, tremblant d'entendre des soupirs, des sanglots peut-être !... Le plus grand silence régnait dans la chambre où reposait Sabine.

— Elle dort, elle dort, se disait la vieille fille avec une joie indéfinie ; à quinze ans, la nature triomphe des plus grandes douleurs.

Et les premiers rayons du soleil parurent sans mettre un terme aux doutes, aux craintes, à la cruelle anxiété de mademoiselle Gervais.

X

LA DÉCLARATION.

Si mademoiselle Gervais fut privée de repos pendant toute la nuit, Sabine ne dormit pas davantage. Les tristes heures qu'elle venait de passer dans ce grand monde, qui deux jours auparavant lui paraissait si riant et si aimable, lui faisaient envier le sort de mademoiselle de Rémecour. La dignité d'âme qu'elle tenait de la nature et de sa première éducation, suppléait à l'âge pour lui faire envisager le passé avec une confusion inexprimable. Elle tremblait de n'avoir pas su dissimuler sa faiblesse, sa folie,

à celui dont le seul souvenir couvrait son front de rougeur ; et les vains efforts qu'elle faisait pour chasser l'image trop séduisante qui, pendant toute une semaine, avait uniquement occupé sa pensée, lui causaient une sorte d'agitation fébrile.

Toutefois, bien qu'elle se dît qu'à l'avenir son existence ressemblerait à la mort, qu'ayant à peine vécu, elle allait éprouver ce découragement de la vie, plus accablant que le désespoir, elle se leva, résolue à supporter ce vide affreux de son cœur, à supporter tout, pourvu qu'elle pût revoir Étienne de Mareuil avec une complète indifférence.

Pour y parvenir, elle sentit le besoin de se livrer à toutes les distractions qui pouvaient l'arracher à ses pensées. Mademoiselle lui avait donné des maîtres ; elle reprit ses crayons qu'elle n'avait point touchés depuis le jour où, pour la première fois, elle avait vu celui dont l'image la poursuivait.

Mademoiselle Gervais, qui travaillait près d'elle, la regarda dessiner pendant près de deux heures avec une attention si soutenue, que la vieille fille se dit :

— Il est impossible qu'elle pense encore à ce jeune homme, et pourtant tout annonçait un de ces coups de sympathie qui produisent les

grandes passions. Attendons qu'elle m'ouvre son âme, peut-être en sentira-t-elle le besoin.

Ce *peut-être* était si cruel au cœur de mademoiselle Gervais, que la pauvre fille laissa tomber son ouvrage sur ses genoux en s'abandonnant à la plus triste rêverie.

Sabine s'était mise à son clavecin ; elle venait de chanter un air assez mélancolique, et comme elle en cherchait de plus gais, ses regards se portèrent sur sa vieille amie ; elle lui voit les yeux humides, elle entend ses soupirs, et devinant aussitôt quelle est la cause de ce chagrin, elle se lève, court à mademoiselle Gervais, la serre dans ses bras :

— Tu m'en veux, dit-elle; tu ne me pardonnes pas de me taire avec toi ? Mais comment veux-tu que je l'oublie, si j'en parle toujours? Je suis bien malheureuse, vois-tu ; promets-moi de m'aider à ne plus l'aimer, à le haïr, et je te dirai tout.

Mademoiselle Gervais ne répondit à cette marque touchante de tendresse que par ses larmes et par les baisers dont elle couvrit le front et les joues de sa chère enfant. Alors Sabine lui apprit avec quelle indifférence le chevalier l'avait revue la veille, et lui raconta mot à mot sa conversation avec mademoiselle de Rémecour.

Pendant ce récit, qui renouvelait pour elle une foule de sensations douloureuses, Sabine s'attendait à voir éclater l'indignation de mademoiselle Gervais; mais celle-ci l'écoutait en silence, pesant chaque parole pour en tirer des conséquences certaines. Enfin, lorsque, après avoir retracé tous les incidents de cette fatale soirée, Sabine s'attendrit sur le sort de la jeune femme que M. de Mareuil avait rendue si malheureuse :

— Je la plains, dit la vieille fille avec calme, je la plains comme vous, ma chère enfant, mais l'amour ne se commande pas, et puisque le chevalier n'aimait point cette dame...

— Comment! s'écria Sabine, ne vois-tu pas qu'il s'est joué de son cœur comme il s'est joué du mien?

— Ne venez-vous pas de me dire, répliqua mademoiselle Gervais, que pendant la danse il attachait souvent ses yeux sur vous?

— Que sais-je, répondit Sabine en rougissant, puisque alors j'aurais mieux aimé mourir que de le regarder?

— Lui seul pourrait nous dire s'il n'a pas cru devoir combattre son amour, s'il ne lui en a point coûté beaucoup pour se montrer indifférent pendant quelques heures, et si...

— Paix! paix! interrompit Sabine en posant

sa jolie main sur la bouche de celle dont les discours ne tentaient que trop sa faiblesse ; tu sais nos conventions? nous venons de parler de lui pour la dernière fois.

— Soit, répondit la vieille fille avec un sourire malin, je ne vous en parlerai plus la première.

— Tu ne le nommeras jamais?

— Jamais, dit mademoiselle Gervais du même ton.

Et Sabine prit un volume de l'histoire ancienne qu'elle se mit à lire, sans pouvoir, il faut l'avouer, fixer complétement son attention sur sa lecture.

L'indisposition de Mademoiselle dura trois jours, pendant lesquels Son Altesse Royale ne reçut que les personnes qu'elle admettait dans sa plus grande intimité. Chaque soir mademoiselle de Vandy, mademoiselle de la Loupe et Sabine se réunissaient près du lit de la malade ; car Mademoiselle, n'ayant jamais aimé la lecture, prenait un grand plaisir à la conversation.

Le premier entretien, comme on peut croire, roula sur mademoiselle de Rémecour dont on fit l'éloge sans restriction et que l'on parut regretter sincèrement.

— Mais, dit mademoiselle de la Loupe, c'est donc un sort jeté sur toutes les filles de Madame ;

car nous avons déjà vu Saujon se retirer dans un couvent pour y prendre le voile.

— Sans doute, répondit Mademoiselle ; mais la vocation de celle-là n'a pas été longue. Je vous réponds qu'elle ne s'est pas fait beaucoup prier pour revenir au Luxembourg, et depuis, je ne crois pas qu'il existe dans le monde une femme plus coquette et plus intrigante.

— Dieu me préserve de comparer jamais la conduite de cette bonne Rémecour à la sienne, dit mademoiselle de Vandy, mais je voudrais que le temps de leur retraite fût le même.

— Ne l'espérez pas, répliqua Mademoiselle. J'ai dit hier inutilement à Rémecour tout ce qui pouvait la faire changer de résolution ; c'est un parti pris chez elle depuis trop longtemps.

— Peut-être échappe-t-elle ainsi à bien des chagrins, à bien du malheur, dit Sabine.

— Allons, voilà que cela gagne ! s'écria mademoiselle de Vandy en riant, vous allez voir que Sabine veut aussi se faire religieuse.

— Oh ! non, répondit-elle, Dieu ne m'a pas fait assez de grâces pour que je me décide à quitter Son Altesse Royale, à ne plus voir mon oncle, mademoiselle Gervais...

— A ne plus danser, ajouta la cadette des demoiselles de la Loupe, qui trouvait le plaisir du bal le premier des plaisirs.

— Pour moi, dit sa sœur aînée, je ne serais pas surprise que la cause de cet abandon du monde fût un désespoir amoureux.

— Allons donc, repartit Son Altesse Royale avec un sourire méprisant.

— On prétend que notre amie allait épouser un jeune homme qui a été tué au siége de Cambrai.

— Ne croyez pas cela, ne croyez pas cela, dit vivement Mademoiselle, Rémecour était trop sage pour avoir fait reposer sur l'amour le bonheur de sa vie; elle n'avait rien ni dans l'esprit, ni dans le caractère qui m'ait jamais rappelé les sottes héroïnes des romans.

Le dédain avec lequel s'exprimait Son Altesse Royale sur un sentiment qu'elle n'avait pas encore éprouvé [1], fit monter la rougeur au visage de Sabine, qui se félicita beaucoup d'avoir témoigné son éloignement pour le cloître.

Si, pendant cette première soirée, la recluse fut presque entièrement l'objet de la conversation, le lendemain on n'en parla plus du tout, et Sabine fut peut-être la seule qui conservât encore, et pour longtemps, le souvenir de mademoiselle de Rémecour.

Mademoiselle, étant tout à fait rétablie le qua-

[1] On sait la passion malheureuse que, dix ans plus tard, Mademoiselle eut pour Lauzun.

trième jour, annonça qu'elle recevrait le soir, et que sa tante, la reine d'Angleterre, viendrait souper chez elle. C'était seulement aux Tuileries que cette malheureuse reine trouvait quelque distraction à ses chagrins ; car l'asile que Louis XIV accordait au Louvre à la veuve de Charles Ier était fort triste, et souvent même elle y manquait de tout [1].

L'idée qu'elle allait retourner dans le monde et revoir Étienne de Mareuil troublait étrangement Sabine. Toutefois comme mademoiselle Gervais lui tenait parole et depuis trois jours n'avait point nommé le chevalier, elle partit pour se rendre au cercle sans rien témoigner au dehors de sa vive agitation et sans dire un seul mot de ce qui la causait.

Quoique peu de personnes dussent rester au souper, le cercle était fort nombreux et Sabine s'en félicita dans l'espoir de rester perdue dans la foule jusqu'à l'heure où M. de Mareuil, qui peut-être n'était pas invité, serait obligé de partir.

[1] Un jour que le cardinal de Retz était allé faire une visite à la reine d'Angleterre, cette princesse lui dit : Vous ne voyez pas ma fille Henriette ; elle est retenue au lit parce que nous n'avions pas de bois pour lui faire du feu. Le cardinal fit donner à cette royale famille cent mille francs par le parlement.

Elle se tenait debout dans un coin reculé de la salle sans avoir encore une seule fois jeté les yeux sur aucun de ceux qui composaient l'assemblée, et feignait d'écouter une histoire que racontait mademoiselle de Vandy, lorsque ces mots parvinrent jusqu'à son oreille : *Le comte de Fiesque part demain.*

— Il part demain ! pensa Sabine saisie de mille émotions diverses ; eh bien, je dois être contente, tout à fait contente, puisque je serai délivrée de la crainte de le revoir.

Tout en se parlant ainsi, non sans un battement de cœur dont elle n'était pas maîtresse, ses regards rencontrèrent les regards du chevalier, qui se tenait à dix pas d'elle, appuyé contre une colonne. Il paraissait triste et ses yeux semblaient vouloir lire son sort sur les traits de mademoiselle de Moranges avec autant d'inquiétude que de tendresse.

Pour cette fois ce n'était point une illusion ; Sabine n'éprouvait plus le trouble qui, pendant la danse, l'empêchait de croire au retour de celui qui l'avait un moment délaissée. Elle revoyait Étienne de Mareuil tel qu'elle l'avait vu d'abord, elle retrouvait sur cet aimable visage toute l'expression d'un amour vrai, passionné, d'un amour que l'absence avait ranimé bien loin de l'éteindre.

Son émotion fut vive ; mais la résolution que depuis trois jours lui dictait l'orgueil de son sexe était trop bien prise, pour que ce changement inattendu lui rendît sa faiblesse passée ; elle prit le bras de mademoiselle de Vandy, et sous le premier prétexte venu, elle passa dans une autre salle.

M. de Mareuil ne tarda pas à l'y suivre et se plaça si près d'elle qu'il pouvait entendre ce qu'elle disait. Sabine eut alors besoin de rappeler tout son ressentiment pour conserver du calme dans une pareille situation, toutefois elle y parvint au point que le chevalier commençait à s'inquiéter assez vivement.

— Je suis un sot, se disait-il, j'aurais dû songer qu'une aussi charmante fille voit toute la cour à ses genoux, et qu'il fallait me presser davantage de l'engager à moi.

Telles étaient les réflexions du chevalier quand madame de Châtillon, qui depuis longtemps ne le voyait plus dans la grande salle, vint le chercher.

— Il me semble, lui dit-elle, qu'il est temps de partir.

— Mais je soupe ici, répondit-il.

— Comment ! reprit la belle duchesse avec humeur, vous vous êtes donc fait inviter? vous ne l'étiez pas ce matin.

M. de Mareuil gardant le silence, madame Châtillon lui dit très-bas quelques mots auxquels il répondit par un signe de tête, et s'éloigna.

Le chevalier reporta ses yeux aussitôt sur Sabine, qui jusqu'alors avait répondu avec assez de gaieté à plusieurs jeunes gens, dont elle et sa compagne étaient entourées. Bien loin de vouloir cacher ce qui se passait en lui, ses regards exprimaient toute l'impatience, tout le chagrin qu'il éprouvait, et dès ce moment, Sabine, sans se dire pourquoi, ne jeta plus dans la conversation que deux ou trois monosyllabes, prononcés d'un air distrait.

La foule écoulée, on passa dans la salle où le souper se trouvait servi. M. de Mareuil se hâta de s'asseoir à la table dont la comtesse de Fiesque faisait les honneurs, et à laquelle étaient déjà placées mademoiselle de Moranges et ses compagnes.

Sabine n'avait point compté que le pénible effort qu'il lui fallait faire sur elle-même dût durer aussi longtemps. Sa résolution et son assurance faiblissaient de plus en plus. Elle cherchait vainement à se rappeler les torts de celui qui s'obstinait à les réparer avec tant d'amour. Elle était émue, touchée; enfin, la plus tendre pitié venait remplacer sa colère.

— Qu'a donc Sabine? dit mademoiselle de la Loupe, elle ne parle plus, elle ne mange rien.

— Pardonnez-moi, je soupe, dit Sabine, tremblant que le chevalier n'eût entendu l'observation.

Et elle se hâta de se servir du premier mets qui se trouvait placé devant elle. Mais son courage était à bout, et tout ce qu'elle pouvait faire, était de ne pas lever les yeux sur cet homme dangereux, dont les regards semblaient exercer un véritable charme.

Après souper, la présence de la reine d'Angleterre ne permettant point de danser, Mademoiselle proposa de jouer à de petits jeux, ce qui fut accueilli joyeusement par la jeunesse. Quand tout le monde se fut assis en rond, on convint que la reine d'Angleterre recevrait les gages, que Mademoiselle imposerait les pénitences, et l'on commença.

Le chevalier n'avait pu se placer que fort loin de Sabine, qui respirait un peu plus librement. Soit que le trouble qu'il éprouvait ne lui permît pas de vaincre la légère difficulté qu'offrait le jeu, soit qu'il le fît exprès, on s'amusait beaucoup de le voir à chaque tour obligé de déposer un gage sur les genoux de la reine d'Angleterre. Aussi fut-il un des plus maltraités quand

le moment de subir les pénitences arriva. Il s'était déjà libéré de plusieurs, lorsque Son Altesse Royale ordonna que le premier gage touché ferait une confidence à mademoiselle de Moranges.

— A qui la petite clef d'or? dit la reine.

— A moi! s'écria M. de Mareuil, se levant transporté de joie.

Sabine devint pourpre et fut saisie d'une suffocation qui lui ravissait à la fois le mouvement et la vue, tandis que le chevalier, s'approchant d'elle, lui dit en souriant :

— Mademoiselle de Moranges doit savoir qu'une confidence ne se fait pas ainsi, et qu'il faut qu'elle ait la bonté de s'éloigner un peu du cercle avec moi, pour que mon secret ne soit pas entendu de tout le monde.

— C'est juste, dit Son Altesse Royale en riant. Allons, Sabine, allons.

Comme par un mouvement machinal, Sabine se leva; M. de Mareuil prit sa main tremblante et la conduisit assez loin de toute oreille indiscrète. Alors serrant cette petite main qu'il tenait toujours :

— Mon secret, vous le savez, dit-il avec un accent d'amour impossible à décrire; je vous aime, Sabine, je vous aime. J'ai fait en vain tous mes efforts pour vaincre ce sentiment. Je pars

demain. Dites, dites que vous ne m'oublierez pas.

Entraînée par un charme irrésistible, par un trouble plus fort que sa raison, Sabine oublia le passé, oublia mademoiselle de Rémecour.

— Jamais! dit-elle.

Et tous deux rentrèrent dans le cercle, le cœur plein d'un bonheur qu'ils s'efforçaient de cacher à tous les yeux.

Le reste de la soirée fut pour Sabine un temps de délices; l'idée même d'une séparation qui, sans doute, ne serait que momentanée, parvenait à peine à troubler le ravissement que son âme éprouvait. Elle entendait encore les douces paroles qui venaient d'assurer sa félicité présente, sa félicité à venir. Elle avait donc fixé ce cœur que tant d'autres femmes s'étaient vainement disputé jusqu'alors. C'était donc pour elle seule désormais que le plus aimable des hommes allait vivre? Ces pensées lui causaient une joie céleste qui, malgré ses efforts, rayonnait sur son charmant visage. Jamais le chevalier n'avait trouvé mademoiselle de Moranges aussi belle. Il contemplait avec orgueil cette ravissante créature dont on eût été trop heureux d'obtenir un sourire, et qu'il allait laisser uniquement occupée de l'amour qu'elle avait pour lui! Il ne la quitta plus des yeux, et lors-

qu'enfin il partit, son dernier regard fut pour elle.

— Il m'aime! il m'aime! il me l'a dit! s'écria Sabine dès qu'elle revit mademoiselle Gervais.

— Eh bien! répondit la vieille fille triomphante, n'avais-je pas raison de vous dire d'attendre, que tout s'expliquerait?

Puis quand Sabine, d'une voix qu'altéraient ses douces émotions, lui rapporta les paroles du chevalier :

— Puisqu'il s'est efforcé un moment de combattre son amour, dit mademoiselle Gervais, c'est qu'il craint des obstacles du côté de sa famille; mais soyez bien certaine qu'il les vaincra, car ce mariage est écrit là-haut.

XI

LE VOYAGE.

Les jours qui suivirent cet heureux jour ne firent qu'ajouter au charme des souvenirs de Sabine. Soit qu'elle fût seule, soit qu'elle causât avec mademoiselle Gervais, ou qu'elle se retrouvât au milieu de toute la cour dans ces salons qui lui paraissaient maintenant déserts, l'image d'Étienne de Mareuil ne la quittait pas un moment, elle le revoyait gracieux, charmant, passionné ; et comme elle jugeait le cœur du chevalier d'après le sien, tout l'assurait que l'absence ne le ferait point changer.

— Quel bonheur, disait-elle à mademoiselle Gervais; quel bonheur, quand je pense à lui, de me dire : Il pense à moi!

Une seule idée venait parfois troubler la joie de son âme; lorsqu'elle se représentait M. de Mareuil exposé à tous les dangers de la guerre, elle frémissait. Heureusement mademoiselle Gervais ne partageait point ces craintes, attendu que la vieille fille n'avait jamais vu qu'un de ses héros fût mort sur le champ de bataille.

— Et certes, alors on se battait, disait-elle, on se battait tous les jours, et d'une manière bien plus dangereuse qu'on ne le fait aujourd'hui. Vous voyez Artamène, Amadis, Galaor se défendre seuls contre dix ou douze guerriers. Dieu sait comme on tremble pour eux! et pourtant ils mettent tout en fuite et sortent triomphants de ces terribles combats.

Si des exemples aussi prodigieux contribuaient quelquefois à calmer les inquiétudes de Sabine, ils ne parvenaient pas à la rassurer entièrement, et chaque jour elle adressait au ciel sa prière pour que la paix se fît.

Bien loin cependant que cette prière fût exaucée, la guerre se faisait plus vivement que jamais. La cour venait de quitter Poitiers pour se rapprocher de Paris. M. de Turenne avait

pris le commandement de l'armée royale et marchait vers Orléans.

Orléans, une des premières villes du royaume par son étendue et par son commerce, faisait partie de l'apanage de Monsieur ; les frondeurs, sentant de quelle importance il était pour eux de s'assurer cette ville, suppliaient le prince de s'y rendre avant que le roi s'en fît ouvrir les portes, et le comte de Fiesque était revenu en toute hâte pour presser Monsieur de partir. Selon sa coutume, Monsieur hésitait ; non-seulement le coadjuteur, alors cardinal de Retz, car il venait de recevoir le chapeau, le détournait fort de rendre un service aussi important à M. le prince ; mais lui-même reculait devant l'idée d'établir une lutte aussi violente entre la cour et lui. Néanmoins il semblait décidé à partir, et Sabine, qui prenait le plus vif intérêt à tout ce qui se passait autour d'Orléans, que le nom seul du comte de Fiesque liait ardemment à la réussite de cette affaire, attendait chaque jour dans une impatience indicible que Mademoiselle revînt du Luxembourg pour savoir si le prince était enfin parti.

— Je ne conçois pas mon père, disait Mademoiselle à Sabine, dès qu'elles se trouvaient seules ; on dirait qu'il craint de faire la guerre au roi ; mais que fait-il donc maintenant?

que fait-il donc puisque ses troupes sont là.

— Et que deviendront-elles ces troupes, répondait Sabine en pâlissant, si le roi s'empare de la ville?

— C'est ce que je ne cesse de répéter à mon père, répliquait Son Altesse Royale. Une victoire de M. de Turenne livre tous nos serviteurs au Mazarin. Ah! que ne suis-je à sa place! j'aurais déjà sauté par-dessus les murailles d'Orléans si l'on m'en avait refusé l'entrée.

— Votre Altesse Royale ne disait-elle pas hier que beaucoup de gens y désiraient sa présence?

— Sans doute. Monsieur m'a dit que les bourgeois d'Orléans l'avaient fait prier, en cas qu'il ne pût aller lui-même, de m'y envoyer. Dieu sait avec quelle joie je suis prête à me mettre en route, mais s'il part demain comme on le dit, il n'y faut plus songer.

Le même jour, Mademoiselle rentra fort tard le soir et dit à son cercle qu'elle n'irait point le lendemain aux Carmélites de Saint-Denis, pour y passer la semaine sainte comme elle en avait l'habitude, parce que Monsieur partait pour Orléans, et qu'il avait déjà fait ordonner à MM. de Beaufort et de Nemours de lui envoyer une escorte au delà d'Étampes.

Peu d'instants après, voulant, dit-elle, écrire

à l'abbesse des Carmélites, elle passa dans son cabinet avec Sabine. Dès qu'elle eut fermé la porte avec soin :

— Je gagerais, dit-elle les yeux rayonnants de bonheur, je gagerais que j'irai à Orléans.

— Est-il possible? s'écria Sabine en joignant les deux mains avec transport.

— Oui. Tous ceux que je rencontre depuis ce matin me disent : Vous irez certainement à Orléans; si Monsieur n'y veut point aller, il faut que ce soit vous. M. Chavigni, qui est un homme de grand esprit et de grande capacité, car il a été élevé par le cardinal de Richelieu aux affaires, m'a prise à part au Luxembourg pour me dire : Voilà la plus belle action du monde à faire pour vous et qui obligera sensiblement M. le prince. Il est bien certain que dans ce moment Orléans est ce qui tient le plus au cœur de M. le prince, et tu sens qu'il est fort beau, lorsque l'on s'engage à se montrer l'amie des gens, de leur rendre un service aussi considérable?

— Mais si Monsieur part demain? dit Sabine.

— Ah! Monsieur! répondit la princesse en souriant, Monsieur est fort inquiet. Il s'est engagé à faire ce voyage contre le sentiment du cardinal de Retz, et le cardinal de Retz est ha-

bituellement son oracle. Aussi s'est-il plaint à moi de la persécution que lui faisaient subir les amis de M. le prince pour le faire partir, que s'il quittait Paris tout était perdu, et qu'il ne partirait point.

— Quel bonheur ! dit Sabine.

— Notre conversation a fini de sa part comme de coutume quand on le presse d'agir, par les souhaits de vivre en repos à Blois, par le bonheur des gens qui ne se mêlent de rien, toutes choses qui sont bien loin de me plaire ; car je juge qu'à la suite du temps cette affaire-ci peut nous conduire à vivre chacun chez nous, ce qui ne convient guère à des personnes de notre qualité et surtout à l'avancement de ma fortune. Mon seul espoir est dans M. le prince, qui ne fera point sa paix sans faire la mienne ; mais pour que M. le prince puisse négocier il nous faut des succès ; le cardinal de Mazarin n'a jamais cédé qu'à la peur.

— Et si vous prenez Orléans ?

— Ce serait un coup de fortune, aussi je ne vis pas depuis ce matin. Encore suis-je obligée de me contraindre, surtout devant ces dames de Fiesque, qui sont les espions de Monsieur pres de moi. Elles te détestent, parce que tu m'aimes.

— Ah ! de toute mon âme ! s'écria Sabine qui

couvrit de baisers la main que lui tendait la princesse.

— Je le sais, reprit Mademoiselle en l'embrassant, Préfontaine et toi vous êtes les seules en qui j'aie confiance ici ; mais allons retrouver tous ces gens-là, car voici l'heure du souper. Nous n'écrirons point à l'abbesse, c'est inutile. J'avais pris ce prétexte pour venir respirer un moment.

Comme Mademoiselle venait de se mettre à table, le comte de Tavannes, lieutenant général de l'armée de M. le prince, entra, s'approcha d'elle et lui dit tout bas :

— Nous sommes trop heureux, c'est vous qui venez à Orléans, n'en dites mot : M. de Rohan va venir vous le dire de la part de Monsieur.

Peu d'instants après, en effet, M. de Rohan arriva, apportant cet ordre que Mademoiselle reçut avec toute la joie qu'on peut imaginer.

Elle se pressa de souper et rentra dans sa chambre s'occuper de son équipage et de ce qui était nécessaire pour se mettre en route le lendemain.

Sabine eût donné tout au monde pour être du voyage, toutefois elle sentait bien qu'une affaire aussi grave exigeait plutôt la présence de personnes dont l'âge était au-dessus du sien ;

elle apprit donc, sinon sans chagrin, au moins sans surprise, que Son Altesse Royale ne prendrait dans son carrosse que le comte et la comtesse de Fiesque, madame de Frontenac et M. de Rohan. N'était-ce pas assez pour elle, d'ailleurs, que Mademoiselle partît pour se rendre près de l'armée, dont elle apprendrait ainsi des nouvelles chaque jour? Il lui semblait que la présence de sa chère princesse allait tout protéger, tout sauver, et que les amis de M. le prince n'avaient plus de dangers à courir.

Le lendemain, Mademoiselle, avant de tenter une entreprise dont elle espérait tirer tant de gloire, alla dès sept heures du matin faire ses dévotions, sans songer qu'elle portait au pied des autels un cœur plein d'une vanité mondaine. Aussitôt qu'elle fut de retour, Sabine ne quitta plus sa chambre où ses jeunes amies se trouvaient aussi réunies. Jamais Son Altesse Royale n'avait été plus heureuse : elle allait enfin commander à tous, et jouer ce rôle de reine qu'elle ambitionnait depuis si longtemps.

A neuf heures elle se rendit au Luxembourg pour prendre congé de Monsieur ; car elle devait partir après son dîner. Personne ne quitta les Tuileries pour ne point perdre une minute du peu d'heures qu'elle allait encore y passer ; mais le désappointement fut grand, lorsqu'un

écuyer vint dire que Mademoiselle dînerait chez son père et qu'elle partirait du Luxembourg où l'on allait conduire ses équipages.

— Comment? s'écria mademoiselle de Vandy, mais voilà qui est insupportable, nous ne lui avons pas fait nos adieux.

— Et nous ne la reverrons plus, dit Sabine dont les yeux se remplirent de larmes.

— Pardonnez-moi, pardonnez-moi, répliqua l'aînée des la Loupe, nous pouvons la revoir si vous voulez. Montons dans un des carrosses de suite. Nous dînerons avec les filles de Madame et nous la verrons partir.

Cette idée fut accueillie avec transport. Les quatre jeunes filles traversèrent la ville aux cris de joie du peuple, qui, voyant passer les équipages, comblait Mademoiselle de bénédictions, tant la possession d'Orléans importait au salut de Paris.

Sabine attendit avec une impatience indicible que l'on se levât de table chez Monsieur et que les derniers entretiens fussent terminés. Enfin les carrosses s'avancèrent devant le perron et elle s'élança la première sur le grand escalier. Une foule immense remplissait la cour et la rue de Tournon, Monsieur se tenait à une fenêtre pour voir partir sa fille, et Mademoiselle descendit. Son visage exprimait le bon-

heur ; à la vue de ses jeunes amies qui se tenaient avec toute la cour de Madame à la porte du vestibule, elle s'avança vers elles, et les embrassa.

— Je t'écrirai de l'hôtel de ville d'Orléans, dit-elle en riant à Sabine.

Puis elle sauta légèrement dans son carrosse, et les chevaux partirent aux acclamations répétées de la multitude, qui criait : *Vive Mademoiselle! vivent les princes! point de Mazarin !*

XII

LE COMBAT.

— Ah! que mesdames de Fiesque et madame de Frontenac sont heureuses! disait Sabine; elles vont voir tous les jours chez Mademoiselle M. de Nemours et M. de Beaufort.

— Si ces dames ne devaient voir que M. de Beaufort et M. de Nemours, vous n'envieriez pas autant leur sort, répondit en souriant mademoiselle Gervais.

— Je l'avoue, reprit Sabine, et pourtant, depuis que la princesse est partie, c'est surtout à elle que je pense. Je voudrais partager tous les

dangers qu'elle va courir, je frémis de l'idée qu'elle peut tomber au pouvoir de la reine et de ce méchant cardinal.

— Mademoiselle est la cousine du roi, répliqua la vieille fille ; ce qu'elle peut craindre de plus grave, c'est une disgrâce momentanée.

— Et la prison ! s'écria Sabine, une longue et dure prison ! M. le prince, le prince de Conti et le duc de Longueville ne sont-ils pas restés enfermés pendant près de deux ans ?

— Ah ! M. le prince était autrement redoutable à la cour que ne l'est notre jeune princesse, repartit mademoiselle Gervais. Et pourtant, si elle entre dans Orléans, elle aura fait pour nous tous bien plus que ces grands capitaines ne peuvent faire. Mais pourra-t-elle y parvenir, quand le roi lui-même veut entrer, quand le garde des sceaux est aux portes, qui maintenant, peut-être, lui sont ouvertes ? Oh ! quel supplice de se voir retenue ici, sans rien apprendre, sans rien savoir de ce qui se passe ! Ils disent dans le château que nous ne pouvons avoir de nouvelles avant la semaine prochaine. Toute une semaine sans nouvelles ! c'est affreux !

Tourmentée ainsi par cette activité de pensée qui ne laissait jamais un moment de calme à sa jeune existence, Sabine vivait inquiète,

désœuvrée, comptant les heures, et se couchait chaque soir en disant :

— Allons, voilà, grâce au ciel, encore une journée de passée.

Son oncle étant venu la voir peu de temps auparavant, elle n'en espérait pas une visite prochaine, ce qu'elle regrettait beaucoup, attendu que le capitaine, par suite de ses relations journalières avec Albert de Varennes, et celles de sa femme au Palais-Royal, était parfaitement instruit de ce qui se passait aux armées, aussi bien qu'à Paris. Privée de ce secours, Sabine descendait parfois au premier pour questionner les gens de la maison, qui restaient en petit nombre aux Tuileries, Mademoiselle s'étant fait suivre d'une grande partie de ses serviteurs. On avait d'ailleurs choisi le moment où Son Altesse Royale se trouvait absente, pour réparer les appartements, et la vue de ces salles désertes et presque démeublées l'attristait au point qu'elle se hâtait de remonter près de mademoiselle Gervais ; là, du moins, elle entendait la vieille fille répéter tous les quarts d'heure :

— J'ai dans l'idée que nous aurons des nouvelles demain.

Enfin, une lettre arriva pour mademoiselle de Moranges ; elle était de Son Altesse Royale.

— *Orléans, 30 mars!* Elle est entrée dans la ville! s'écria Sabine ivre de joie; puis elle lut tout haut ce qui suit :

« [1] Il est impossible, ma petite, de voyager plus vite et plus heureusement que je ne viens de le faire. Sans m'inquiéter des nouvelles que je recevais en route, qui m'annonçaient ou que je ne serais point reçue, ou que le roi était déjà dans la ville, je n'en ai voulu croire que mon courage et moi-même, et je suis arrivée à onze heures du matin devant Orléans, à la porte Bannière qui était fermée et barricadée, tandis que le garde des sceaux et le conseil du roi attendaient à une autre porte qu'on leur ouvrît au nom de Sa Majesté. Les pauvres habitants, fort embarrassés, refusaient l'entrée aux envoyés de la cour tout aussi bien qu'à moi-même. J'attendis trois heures; comme on ne venait pas, je laissai M. Molé [2] parlementer de son côté tant qu'il lui plairait, et j'allai me promener.

« Le rempart était bordé de peuple qui criait sans cesse : *Vive le roi! vivent les princes! point de Mazarin!* Je leur dis : Allez à l'hôtel de ville me faire ouvrir! Mais que pouvaient ces bon-

[1] Cette lettre est le récit exact que Mademoiselle, dans ses mémoires, fait de son entrée à Orléans.

[2] Alors garde des sceaux.

nes gens? Enfin, suivant toujours les murs, je me trouvai sur les bords de la rivière où tous les bateliers, qui sont en grand nombre à Orléans, vinrent m'offrir leurs services; je les acceptai volontiers, je leur tins de beaux discours, tels qu'ils conviennent à ces sortes de gens pour les engager à faire ce que l'on désire d'eux. Comme je les vis bien disposés, je leur demandai s'ils pouvaient me mener en bateau jusqu'à la porte de *la Faux*, parce qu'elle donnait sur la rivière. Ils me dirent qu'il était bien plus aisé d'en rompre une qu'ils me montrèrent d'où nous étions, et que si je voulais ils allaient y travailler. Je leur donnai de l'argent en les priant de se hâter, et pour les animer par ma présence, je montai sur une butte de terre assez haute qui regardait cette porte. Tous ceux qui étaient avec moi craignaient que je ne m'exposasse trop; madame de Bréauté surtout, qui est la plus poltronne créature du monde, se mit à crier contre moi et contre ceux qui me suivaient, même je ne sais si le transport où elle était ne la fit point jurer : ce me fut un grand divertissement. On vint me dire que l'affaire avançait, alors je descendis. Comme le quai en cet endroit était revêtu, et qu'il y avait un fond où la rivière entrait et battait la muraille, on amena deux bateaux pour me servir de pont,

dans le dernier desquels on mit une échelle par laquelle je montai ; l'échelle était assez haute, et je me souviens qu'un des échelons était rompu ; mais rien ne me coûtait pour le succès de mon entreprise.

— Quel bonheur ! s'écria Sabine en s'interrompant, quel bonheur et quel courage !

— Il me semble voir la reine des amazones prendre une ville d'assaut, dit mademoiselle Gervais.

Et Sabine continua de lire avec autant de rapidité que d'émotion.

« Lorsque je fus montée, je laissai mes gardes au bateau, et leur ordonnai de s'en retourner où étaient mes carrosses, pour montrer à messieurs d'Orléans que j'entrais dans leur ville avec toute sorte de confiance. Ma présence excitait le courage des bateliers, et ils travaillaient avec plus de vigueur à rompre la porte ; les bourgeois en faisaient de même dans la ville, et ceux de la garde de cette porte étaient sous les armes, spectateurs de cette rupture, sans l'empêcher. On était toujours assemblé à l'hôtel de ville, et Grammont, avec les officiers de nos troupes qui se trouvaient alors à Orléans, y avait excité une sédition qui sans doute eût fait résoudre de venir m'ouvrir la porte Bannière si je ne fusse passée par la porte

Brûlée, car l'illustre porte que mon entrée rendra si célèbre s'appelle ainsi.

« Dès qu'elle fut rompue et que l'on eut ôté deux planches du milieu, Grammont me fit signe d'avancer. Comme il y avait beaucoup de boue, un valet de pied me prit, me porta, et me fourra par ce trou, où je n eus pas plutôt la tête passée, que l'on battit le tambour. Je donnai la main au capitaine de garde, et je lui dis : Vous serez bien aise de vous pouvoir vanter que vous m'avez fait entrer. Les cris de vive le roi ! les princes ! et point de Mazarin ! redoublèrent : deux hommes me prirent et me mirent sur une chaise de bois ; je ne sais si j'étais assise dedans ou sur les bras, tant la joie où j'étais m'avait mise hors de moi-même. Tout le monde me baisait les mains, et je me pâmais de rire de me voir en un si plaisant état. Après avoir passé quelques rues, portée en triomphe, je leur dis que je savais marcher, et je les priai de me mettre à terre ; ce qu'ils firent. Je m'arrêtai pour attendre les dames, qui arrivèrent un moment après crottées comme moi et fort aises aussi. Il marchait devant nous une compagnie de la ville, tambour battant, qui me faisait faire place. Je trouvai, à moitié chemin de la porte à mon logis, M. le gouverneur qui était assez embarrassé (on le serait bien à moins), avec mes-

sieurs de la ville qui me saluèrent. Je leur parlai la première, je leur dis que je croyais qu'ils étaient surpris de me voir arriver de cette manière ; que, fort impatiente de mon naturel, je m'étais ennuyée d'attendre à la porte Bannière, que j'avais trouvé la porte Brûlée ouverte, que j'étais entrée ; qu'ils en devaient être bien aises, afin que la cour, qui était à Cléry, ne leur sût point mauvais gré de m'avoir reçue ; qu'à l'avenir ils ne seraient plus garants de rien, que l'on s'en prendrait à moi de tout ; car on savait bien que lorsque des personnes de ma qualité sont dans un lieu, elles y sont maîtresses, et je la dois être en celui-ci avec assez de justice, ajoutai-je, puisqu'il appartient à Monsieur.

« Ils me firent leurs compliments assez effrayés. Je n'en causai pas moins avec eux le long du chemin, comme si de rien n'eût été. Je voulais aller avant tout à l'hôtel de ville pour assister à la délibération sur l'entrée du conseil du roi. Mais ils me dirent que cette délibération était prise, et que l'on avait refusé de recevoir le garde des sceaux ; ce dont je fus très-satisfaite. J'envoyai un de mes exempts querir mes équipages, et depuis ce moment je commande dans la ville en souveraine ; j'ai reçu les harangues de tous les corps et les honneurs qui me sont dus comme en un autre temps.

« Je me sens bien joyeuse, et ne me suis jamais mieux portée. Adieu, ma bonne petite Sabine; je quitte la plume pour aller trouver MM. de Nemours et M. de Beaufort, et présider le conseil de guerre, où l'on va décider de quel côté nous ferons marcher notre armée. Mande-moi l'effet que la nouvelle de mon triomphe produit sur les Parisiens. Je recevrai beaucoup de lettres, sans doute; mais les unes seront écrites par des gens qui ont l'habitude de me flatter, les autres par des gens qui ne m'aiment point, et qui ne demandent pas mieux que d'amoindrir mon succès. Préfontaine étant avec moi, tu es la seule qui puisse m'écrire la vérité. Je t'embrasse.

« LOUISE D'ORLÉANS. »

— Eh mon Dieu! que puis-je lui mander, moi qui ne vois personne? dit Sabine quand elle eut tout lu; si du moins mon oncle pouvait venir, il m'instruirait de ce qui se passe dans la ville.

— Il ne tardera pas, je pense, répondit mademoiselle Gervais, car sa dernière visite date de quinze jours au moins.

Sabine reprit la lettre dont elle relut la fin.

— Sans doute à ce conseil de guerre, dit-elle en souriant, Mademoiselle a trouvé tous les offi-

ciers, et M. de Mareuil n'a pu la revoir sans penser à moi. Mais l'armée va marcher contre les troupes du roi, contre M. de Turenne, et l'on dit que M. de Turenne est un si grand capitaine, qu'il ne perd jamais une bataille.

— Notre Artamène le vaut bien, je pense, répliqua mademoiselle Gervais.

— Certainement, reprit Sabine ; et si M. le prince était là, je serais bien moins inquiète. Mais M. le prince est à Bordeaux, et l'on se bat peut-être déjà.

Jamais tant de craintes n'avaient accompagné tant de contentement ; car tantôt l'imagination de Sabine la transportait à Orléans et lui faisait partager la joie de la princesse, tantôt elle se représentait les chefs de l'armée de la Fronde vaincus, prisonniers et payant leur révolte de la mort. La solitude dans laquelle elle vivait ajoutait beaucoup encore à l'agitation de son esprit, que toute la confiance et les heureux pressentiments de sa vieille amie ne parvenaient pas toujours à calmer.

Deux jours s'étant passés, et son oncle ne venant point, elle s'empressa de recueillir dans le château les nouvelles qui couraient la ville pour en remplir une longue lettre propre à satisfaire entièrement les désirs et l'orgueil de Son Altesse Royale : sans mensonge, sans flat-

terie, poussée seulement par ce qu'elle-même éprouvait, sa plume traça l'apothéose de l'héroïne d'Orléans.

Elle se félicita d'avoir fait partir cette lettre lorsqu'elle vit encore une semaine s'écouler sans que le capitaine parût. Alors ses inquiétudes se portèrent sur lui.

— Serait-il malade? disait-elle à mademoiselle Gervais ; je n'ose envoyer à sa demeure, quoique j'en sois bien tentée, parce qu'il me l'a presque défendu.

— A cause de sa femme?

— Sans doute ; il faut que cette femme soit bien méchante pour en vouloir encore à mon père, qui n'est plus, et pour m'en vouloir à moi-même, qui ne lui ai jamais rien fait.

— Grâce au ciel, elle ne peut rien contre vous.

— Elle peut m'empêcher de voir mon oncle, ce qui me ferait un chagrin affreux. Je l'aime tant mon oncle ! Il est si bon !

— Plusieurs choses m'ont fait souvent soupçonner qu'il ne vient ici qu'à l'insu de madame de Moranges, dit mademoiselle Gervais.

— Malheureusement, je l'ai pensé comme toi, répondit Sabine, et si elle était instruite de ces visites, elle les ferait cesser, j'en suis sûre ; car il est bien aisé de voir combien mon oncle

a de respect et d'amour pour elle. C'est au point que j'ai eu quelquefois envie de lui parler de sa femme la première, pour lui faire plaisir.

— Et pourquoi n'avez-vous pas essayé? il est possible que votre silence le blesse.

— Que lui dirai-je? je ne l'aime pas, sa femme, et pourtant je surmonterais l'antipathie qu'elle m'inspire, s'il fallait la voir pour revoir mon oncle. S'il ne revenait pas, mon Dieu!

— Il reviendra, il reviendra, dit la vieille fille; j'ai dans l'idée que nous le verrons avant deux jours.

Cette fois la prévision de mademoiselle Gervais fut juste : dès le lendemain matin, on entendit sonner et le capitaine entra.

— Ah! quel bonheur! quel bonheur! s'écria Sabine en se jetant dans les bras de son oncle; si vous saviez comme je m'inquiétais de ne pas vous voir.

— J'ai été pris d'un accès de goutte, mon enfant, répondit le capitaine ; je n'ai plus ton âge, vois-tu, et les infirmités arrivent. Je sors aujourd'hui pour la première fois depuis quinze jours.

— Mais vous ne souffrez plus, j'espère, mon cher oncle?

— Plus du tout.

— La santé de ma tante est bonne? reprit la charmante fille avec un peu d'embarras.

M. de Moranges regarda sa nièce d'un air surpris et souriant à la fois :

— Très-bonne, répondit-il, et tu es bien gentille de m'en demander des nouvelles.

— Je ne l'avais pas osé jusqu'ici, répliqua Sabine en rougissant.

— Je comprends, je comprends, dit le capitaine, mais avant peu, j'espère, tout s'arrangera et tu connaîtras ma femme. L'affaire va bien, très-bien, répéta-t-il en se frottant les mains, je ne puis pas t'en dire davantage parce qu'on m'a recommandé le secret; ainsi causons d'autre chose.

Sabine, que l'idée d'un rapprochement avec madame de Moranges troublait étrangement, se soumit volontiers à cet ordre. Elle prit un siége près de celui sur lequel venait de s'asseoir son oncle et lui parla de la lettre qu'elle avait reçue de Mademoiselle.

— La Fronde est en veine de bonheur, dit le capitaine; car tu sais la nouvelle?

— Quelle nouvelle?

— Comment! tu ne sais pas que M. le prince vient de défaire une partie de l'armée royale?

— En Guienne?

— Non vraiment, à Bleneau, près d'Orléans.

— M. le prince a donc rejoint notre armée ? s'écria Sabine en joignant les mains avec un transport de joie.

— Notre armée! voyez un peu cette petite frondeuse, dit M. de Moranges en riant. Oui, M. le prince a rejoint votre armée, après avoir traversé la France en quatre jours sous un déguisement; et sans M. de Turenne, le roi, la reine et toute la cour tombaient en son pouvoir.

— Est-il possible? ah! mon oncle, donnez-nous donc quelques détails.

Parler batailles était une des plus grandes jouissances de M. de Moranges. Son œil s'anima :

— C'est, dit-il, un des plus beaux faits de guerre que je connaisse; car on n'avait jamais vu deux hommes aussi habiles en présence l'un de l'autre. Je vais tâcher de te peindre cela.

En parlant ainsi, il se leva et frappant de sa canne le fauteuil qu'il venait de quitter :

— Voilà Briare où campait M. de Turenne, et voici les quartiers du maréchal d'Hocquincourt, continua-t-il en posant sa canne sur une petite table; ces quartiers étaient beaucoup trop éloignés les uns des autres pour pouvoir se soutenir en cas d'attaque. M. de Turenne

l'avait fait dire au maréchal, qui n'avait tenu compte de l'avis, pensant n'avoir affaire qu'à messieurs de Nemours et de Beaufort. Mais M. le prince, à peine arrivé, reconnut la faute, et, sans perdre de temps, il marche avec toute son armée et tombe comme la foudre sur les quartiers. Les quatre premiers sont dispersés sans résistance ; Hocquincourt veut défendre le cinquième, il se place derrière un petit ruisseau qu'on ne pouvait passer qu'un à un sur une digue fort étroite et fort rompue. Voilà le ruisseau, continua le capitaine en traçant une raie avec sa canne ; je ne sais pas si tu me comprends bien ?

— A merveille, à merveille, répondit Sabine dont les grands yeux suivaient la canne de son oncle avec autant d'attention qu'ils eussent suivi tous les mouvements d'Étienne de Mareuil sur le champ de bataille.

— Note bien qu'il faisait nuit noire. M. le prince passe le ruisseau avec quelques-uns des siens. Cette poignée d'hommes attaque le maréchal avec une telle fureur, que celui-ci croit avoir en tête toute l'armée ; il se retire derrière le cinquième quartier qu'il laisse piller comme les autres, quand les pillards ont l'imprudence de mettre le feu au village dont les maisons étaient couvertes en chaume. Cette clarté per-

mit au maréchal de reconnaître qu'il n'était pas encore passé plus de cent chevaux, sur lesquels il revint aussitôt avec huit cents hommes de cavalerie. C'est là que M. le prince a fait, on peut le dire, des prodiges de valeur et de talent. Avec le peu de monde qu'il avait, il forme un escadron et marche pour soutenir le choc. Chargé deux fois de très-près par la cavalerie d'Hocquincourt, l'escadron plie, se retire en désordre vers le quartier qui était en flammes. M. le prince l'arrête, le fait retourner contre l'ennemi, et laisse le duc de Beaufort le commande pour aller se mettre à la tête d'un second escadron de trente maîtres qui venaient de passer le défilé. Alors le maréchal est chargé en flanc, en tête, de toutes parts. Les royalistes se débandent et la déroute est complète. On les a poursuivis à plus de trois lieues vers Auxerre; on leur a pris tous leurs bagages, trois mille chevaux, et leur perte eût été bien plus grande, si l'on ne fût venu dire à M. le prince que M. de Turenne marchait.

— On s'est donc encore battu ? s'écria Sabine qui respirait à peine.

— Je le crois bien, ma foi! reprit le capitaine; quelques fuyards des premiers quartiers s'étaient sauvés à Briare. M. de Turenne ne pouvait croire à leurs rapports. Il accourt à

cheval avec son état-major, et d'une hauteur qui dominait la plaine, à la lueur de l'incendie, il observe la disposition des corps de l'ennemi. Il réfléchit quelques moments, puis il dit : « M. le prince est là, c'est lui qui commande son armée. » Voilà un coup d'œil ! voilà un général !

Et M. de Moranges se mit à marcher de côté et d'autre, s'écriant dans son enthousiasme :

— On est trop heureux de se battre sous de pareils hommes ! de se faire tuer ! de...

— Alors, mon oncle, alors? dit Sabine.

— Oh ! alors, M. de Turenne rassemble ses troupes. Il n'avait que quatre mille hommes avec lesquels il va s'établir dans une plaine entre Ozoyer et Bleneau. Il avait envoyé dire à la cour que le roi pouvait rester à Gien en toute sûreté. Cependant, ses plus braves officiers, effrayés de son audace, lui représentaient qu'il était plus prudent de se retirer sur Bourges. « Messieurs, leur dit-il, si la ville d'Orléans a fermé ses portes au roi lorsque notre armée n'avait point encore éprouvé d'échecs, aucune ville ne voudra le recevoir fugitif et vaincu : vous voyez bien qu'il faut vaincre ou périr ici. » Et l'enthousiasme de M. de Turenne gagna les quatre mille hommes. Il prit aussitôt position à portée de mousquet d'un grand bois qui

bordait la plaine, ici supposons (et la canne jouait toujours son rôle), et précisément devant une chaussée que devait passer M. le prince, en revenant de sa poursuite pour aller à lui.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! dit Sabine en frissonnant.

— M. le prince revient, fort étonné de trouver l'ennemi en bataille ; il fait filer de l'infanterie dans le bois, à droite et à gauche, pour démasquer la chaussée. Les royalistes reculent.

— Quel bonheur ! s'écria Sabine.

— Laisse donc ! laisse donc ! c'était une feinte. La chaussée étant fort marécageuse, M. le prince n'y peut faire passer d'abord que six escadrons ; alors M. de Turenne, l'épée à la main, revient sur ses pas avec le double de cavaliers, tombe sur les six escadrons, les culbute, et les repousse dans le marécage, sans pourtant se hasarder lui-même hors de la plaine, remarque bien : les deux positions étaient si fortes que chacun restait dans la sienne. Il me semble voir deux joueurs d'échecs si habiles que le mat devient impossible. On a passé le reste de la journée à se canonner de part et d'autre, et vers le coucher du soleil, l'armée royale s'est repliée en bon ordre sur Gien.

— M. le prince a dû perdre bien du monde?

dit Sabine dont les joues étaient pâles comme un lis.

— Cent cinquante hommes à peu près. Le duc de Nemours a reçu un coup de pistolet à travers le corps sans que sa blessure soit dangereuse; mais le pauvre Maré, mon ancien camarade dans la garde, est blessé mortellement; et Latour, lieutenant-colonel dans Languedoc, Lachaise, capitaine dans Valois, sont tués.

— On ne nomme pas le chevalier de Mareuil? reprit Sabine d'une voix tremblante.

— Le chevalier de Mareuil?... qui est celui-là?

— C'est un jeune homme, allié de la maison d'Orléans.

— J'ai connu autrefois un baron de Mareuil, qui de mon temps servait dans Condé; ce jeune homme doit être son fils! Non, je ne l'ai vu cité dans aucune relation; et depuis hier, j'ai lu cinq ou six lettres des deux armées.

Sabine leva vers le ciel un regard reconnaissant, puis elle sourit à mademoiselle Gervais qui venait d'écouter le récit du combat avec d'autant plus d'intérêt qu'il lui semblait retrouver les hauts faits d'armes des héros de sa connaissance.

La vieille fille prit alors la parole pour la première fois.

— Le baron de Mareuil dont vous parlez, monsieur, vit-il encore? demanda-t-elle.

— Sans doute, il vit, répondit M. de Moranges, il est même un peu plus jeune que moi. Je le crois retiré dans ses terres.

— Dans ses terres! il a donc de la fortune? reprit mademoiselle Gervais.

— Il est fort riche.

Mademoiselle Gervais lança à Sabine un regard significatif, et garda de nouveau le silence.

La joie qui embellissait le charmant visage de Sabine la rendait aussi plus aimable et plus affectueuse que jamais, en sorte que M. de Moranges resta près d'elle une grande partie de la matinée, sans pouvoir se décider à la quitter. De retour à son logis, il disait à Albert :

— Je crois vraiment, mon cher ami, que si je voyais cette petite tous les jours, cela me ferait vivre cent ans.

— Et j'espère qu'il en sera ainsi, répondit Albert ; car hier encore, madame de Moranges m'a laissé lui parler longtemps de votre nièce, du bonheur que vous donnerait une réconciliation, sans marquer beaucoup de mécontentement.

—J'oubliais de vous dire, reprit le capitaine, que ce matin, pour la première fois, Sabine m'a demandé des nouvelles de ma femme!

— Tant mieux. Il est bien important qu'elle témoigne à sa tante tout le respect qu'elle lui doit. Laissons encore passer quelques jours, et je frapperai le dernier coup.

Pour juger jusqu'à quel point les nouvelles espérances d'Albert pouvaient être fondées, il faut savoir qu'un très-grand changement s'était opéré dans la position de cet aimable jeune homme. En moins de deux mois, Albert avait perdu son cousin et son oncle ; le premier d'une chute de cheval, le second par suite de la douleur qu'avait causée à ce vieillard la mort de son fils. Albert se trouvait donc héritier du titre et de la fortune du comte de Varennes, et l'on ne saurait imaginer combien il en était devenu plus beau, plus spirituel et plus aimable aux yeux de madame de Moranges. Bien qu'il eût quitté le petit appartement qu'il occupait dans la maison de la rue Saint-Antoine, pour aller habiter un superbe hôtel où son oncle avait développé le plus grand luxe, il n'en venait pas moins tous les deux jours dîner et passer la journée avec ses anciens amis. Madame de Moranges jouissait délicieusement de cette liaison ; c'était avec une sorte de ravissement qu'elle pouvait dire à son amie, mademoiselle Raimbaud, quand elle allait au Palais-Royal :

— Mon ami le comte de Varennes m'a menée la semaine dernière à la comédie. C'est mon ami le comte de Varennes qui m'a donné ces beaux bracelets pour ma fête, etc.

Albert avait reconnu depuis longtemps que la vanité formait la base du caractère de madame de Moranges, et dans son désir de voir le bon capitaine complétement heureux, il agissait sur la seule corde qu'il pût faire vibrer dans un cœur privé de tous sentiments nobles et élevés. Depuis qu'il possédait un rang, une immense fortune, il avait redoublé de soins et d'égards pour la femme de son vieux ami ; il la comblait de présents, et cette conduite, jointe au penchant trop tendre qu'il inspirait à son insu, lui soumettait madame de Moranges au point qu'elle ne vivait plus que pour lui plaire, et ne pouvait avoir d'autre volonté que la sienne.

XIII

LA RÉCONCILIATION.

Peu de temps après, Mademoiselle revint à Paris; M. le prince l'y avait devancée de quelques jours, et Sabine attendait la première réception aux Tuileries avec une impatience inimaginable.

Cette réception eut lieu dès le lendemain du retour de Son Altesse Royale. Jamais la foule n'avait été aussi grande; toutes les salles étaient remplies, et l'héroïne d'Orléans, radieuse de bonheur et d'orgueil, respirait l'encens de toutes parts; mais parmi tant de cour-

tisans, empressés de venir présenter leurs hommages et leurs félicitations, Sabine cherchait en vain Étienne de Mareuil. Quel motif avait pu l'empêcher, l'armée étant à Saint-Cloud, de se joindre à plusieurs officiers qui profitaient du voisinage pour venir faire leur cour? Était-il absent? était-il blessé? Mille pensées funestes traversaient l'esprit de Sabine. Quand on annonça M. le prince, son espoir se ranima.

— Ah! que je suis curieuse de voir M. le prince! s'écria-t-elle en entraînant mademoiselle de Vandy pour percer la foule.

— Ne l'avez-vous donc jamais vu? dit celle-ci.

— Jamais.

Et bientôt elles arrivèrent toutes deux près du groupe qui se formait devant le héros. Toutefois le premier regard de Sabine ne fut point pour le vainqueur de Rocroy; ses yeux se portèrent aussitôt sur les officiers qui le suivaient; mais aucun de ces officiers n'était Étienne de Mareuil.

Une aussi cruelle déception, jointe aux craintes qu'elle faisait naître, jetait Sabine dans un accablement qui lui rendait insupportable la joie de cette soirée où tant de gens se revoyaient. Et plusieurs soirées se passèrent pour elle aussi tristement.

L'inquiétude, le chagrin de Sabine croissaient chaque jour. Mademoiselle Gervais, inquiète elle-même, ne parvenait point à la consoler. Enfin, grâce au conseiller Meynard, qu'elle parvint à questionner adroitement, elle apprit que le chevalier de Mareuil venait de partir pour la Flandre, chargé d'une mission auprès de l'archiduc.

La peine causée par une courte absence n'était rien, comparée à tout ce qu'avait craint Sabine. L'aimable enfant remercia le ciel. La paix rentra dans son âme, dans l'âme de mademoiselle Gervais, et la gaieté reparut dans cette petite chambre où l'espoir, la joie, la douleur atteignaient toujours deux cœurs à la fois.

Peu de jours après, le capitaine vint, d'un air encore plus satisfait que de coutume, annoncer à sa nièce que tout allait à merveille, et qu'elle allait bientôt retrouver une famille.

Si son oncle se fût montré moins joyeux, Sabine eût peut-être laissé voir combien un rapprochement avec madame de Moranges était loin de la réjouir elle-même. Mais comment avoir le courage de troubler le contentement d'un aussi excellent homme? elle sourit donc doucement sans rien témoigner de ce qui se passait en elle.

— Nous devons ce bonheur, continua le ca-

pitaine, au plus habile, au meilleur des hommes, à mon ami Varennes, que tu aimeras aussi, j'en suis bien sûr, quand tu le connaîtras. Sans lui, jamais ma femme ne serait revenue; mais il a si bien dit tout ce qu'il fallait dire pour la ramener, qu'il ne s'agit plus maintenant que de copier ceci de ta main, et de me l'adresser comme si tu m'écrivais de ton propre mouvement.

En parlant ainsi, M. de Moranges tira un papier qu'il remit à sa nièce pour qu'elle en prît lecture.

Cette lettre était fort courte. Sabine témoignait tendrement le désir d'avoir des nouvelles de son oncle, et terminait par ces mots : « Voulez-vous avoir la bonté de présenter mes respects à ma tante, que je serais si heureuse de connaître ! »

— Comment trouves-tu cela? dit le capitaine en se frottant les mains ; c'est encore Varennes qui l'a dicté, et tu vois avec quelle adresse il évite de te faire mentir, sans pourtant parler des visites que je t'ai faites jusqu'ici ; car pour rien au monde je ne voudrais que ma femme en fût instruite.

— C'est ce que j'ai toujours pensé, dit tristement Sabine, que l'idée de voir sa tante troublait au dernier point.

— Mais, maintenant, reprit le capitaine, tout va s'arranger à merveille ; je pourrai venir chez toi librement. Plus de gêne, plus de mystère! et j'aurai le bonheur de voir réunies ma femme et mon enfant.

En parlant ainsi, le capitaine serra dans ses bras la fille de son frère, et la pressa sur son cœur. Il n'en fallait pas autant pour vaincre l'irrésolution et la répugnance de Sabine ; elle embrassa tendrement son oncle et lui dit d'un air satisfait :

— Ce matin j'écrirai cette lettre, et demain vous la recevrez.

— A merveille, répliqua M. de Moranges; aujourd'hui, je ne suis venu que pour un instant, autrement on serait inquiet chez moi, attendu qu'il y a beaucoup de bruit dans la ville.

— Beaucoup de bruit dans la ville? dit Sabine avec surprise.

— Sans doute. On voit bien que vous ne savez rien ici. Pourvu que l'on y chante, que l'on y danse...

— Pardonnez-moi, mon oncle, pardonnez-moi, interrompit vivement Sabine, je puis vous assurer que Mademoiselle prend le plus vif intérêt à tout ce qui touche les habitants de Paris. Hier soir encore, elle disait à M. de Larochefoucauld, qu'il fallait faire tout au monde pour

empêcher les soldats de piller les pauvres gens des faubourgs.

— Ah ! les soldats ! les soldats ne sont pas ceux qui font le plus de mal, répliqua le capitaine. Un soldat vole une poule, un cochon ; il vaudrait mieux qu'il ne les volât pas, j'en conviens ; mais il n'en veut pas à la vie des citoyens paisibles ; tandis que depuis le commencement du jour, les environs du palais sont envahis par une populace furieuse, et que toute la garde bourgeoise est sur pied pour empêcher qu'on n'égorge deux ou trois membres du parlement. Ah ! les frondeurs sont bien coupables !

— Mais, mon oncle, répondit Sabine, que voulez-vous qu'ils puissent faire quand le peuple se soulève ?

— Dis donc quand ils l'ont soulevé, repartit M. de Moranges. Le peuple, ce que j'appelle le peuple, moi, ne demande que la paix, qu'à travailler pour gagner du pain. Trois ou quatre scélérats, à la tête d'une centaine de paresseux et de misérables, sont payés pour exciter une émeute. On les connaît, on sait leurs noms : c'est Maillard, ou Pesche, ou quelques-uns de leurs pareils ; dès qu'ils ont reçu les ordres et touché leur salaire, ils rassemblent leurs gens, parcourent les rues, excitent les esprits par

tous les moyens imaginables, et deux heures après tout Paris est en feu.

— C'est affreux, s'écria Sabine; mais qui donc les fait agir? qui donc les paye?

— Tantôt le cardinal de Retz, tantôt Monsieur, et quelquefois, hélas ! M. le prince, qui a la faiblesse de laisser faire ses amis. Ah ! pourquoi M. le prince a-t-il quitté son armée! c'est là qu'il était à sa place, c'est là qu'il était redoutable. Qu'avait-il besoin de venir à Paris, au milieu de tous ces intrigants? Je donnerais de mon sang pour qu'il fût encore sur les bords de la Loire.

— Il fallait bien que l'armée se rapprochât, dit Sabine, dont les joues se colorèrent d'une légère rougeur.

— Tu n'es qu'une enfant, vois-tu, repartit le capitaine en donnant un petit coup de sa main sur la blanche épaule de la jeune fille, et ta princesse avec ses vingt-cinq ans n'est qu'une enfant elle-même.

En disant ces mots, le brave homme tomba dans la rêverie pendant quelques minutes, puis il se leva, et secouant la tête comme s'il eût voulu chasser les sombres idées qui l'attristaient :

— Allons, dit-il, nous n'y pouvons rien. Je vais retourner chez moi en passant par

le palais, pour voir où en sont les choses.

— Non, non, mon oncle, s'écria Sabine avec épouvante, ne passez point par là, je vous en supplie, vous pouvez y courir quelques dangers?

— Eh! que veux-tu qu'ils me fassent? Je ne suis ni conseiller au parlement, ni maître des comptes, et c'est à quelques-uns de ceux-là qu'ils en veulent. Je désire seulement savoir ce que devient Varennes, qui a dû marcher avec trois compagnies bourgeoises pour contenir cette canaille.

— Si le malheur veut que votre ami soit en péril, mon cher oncle, de quel secours pouvez-vous être pour lui?

En parlant ainsi, Sabine serrait de ses deux mains la main de M. de Moranges pour l'empêcher de sortir.

— Ah! si je pouvais me servir de mon bras droit, dit le capitaine, ce n'est pas l'âge qui m'arrêterait.

— Si vous m'aimez, mon oncle, reprit Sabine d'un ton suppliant, retournez chez vous tout de suite et ne passez point les ponts.

— Au nom de cette enfant qui vous est si chère, monsieur, n'allez point vous fourrer dans une pareille bagarre, dit mademoiselle Gervais.

— Soyez donc tranquille, soyez donc tranquille, croyez-vous que je sois assez fou pour aller me faire tuer par ces brutes, en l'honneur du cardinal Mazarin? Je crie tout ce qu'on veut me faire crier, moi, ça m'est égal, pourvu cependant qu'il ne s'agisse point du roi mon maître.

— Mais, mon oncle, vous venez de me dire que la populace était en foule autour du palais. Vous êtes blessé, vous êtes vieux.

Et les yeux de la charmante créature se mouillaient de pleurs.

— Allons, dit M. de Moranges en la baisant sur le front, console-toi, je vais aller directement rue Saint-Antoine. Adieu, n'oublie pas de copier la lettre.

— Je vais l'écrire aussitôt, répondit Sabine; mais vous me promettez de ne point passer par les ponts?

— Oui, oui, répliqua le capitaine en riant.

Et il sortit.

Deux jours après qu'elle eut rempli le désir de son oncle, Sabine reçut le billet suivant :

« M. et madame de Moranges prient made-
« moiselle de Moranges de venir dîner chez eux
« samedi prochain. »

A cette invitation se trouvait jointe une lettre du capitaine, dans laquelle l'excellent homme

exprimait toute sa joie, promettait à sa nièce la plus aimable réception et la priait seulement d'éviter de parler des affaires présentes à sa femme, fort attachée de tout temps aux intérêts du cardinal Mazarin.

— Ah! mon Dieu, dit Sabine en soupirant, après avoir lu tout le billet et la lettre, je ne croyais pas que cela s'arrangerait sitôt! Il faudra me rendre à ce dîner, et pourtant, ma bonne Gervais, si tu savais combien cela me coûte.

— Et pourquoi donc? répondit la vieille fille qui, voyant l'impossibilité d'un refus, ne voulait point dire sa pensée sur madame de Moranges qu'elle avait pour son compte en exécration. Pourquoi donc? Puisque votre oncle assure que vous serez bien reçue.

— Une femme qui n'aimait point mon père!

— Votre digne père s'était opposé à son mariage, selon ce que j'ai su dans le temps, il était naturel qu'elle ne l'aimât pas.

— Et qui aime le cardinal Mazarin, ajouta Sabine avec un sourire de mépris.

— Que vous importe? vous ne parlerez point politique ensemble. Trois ou quatre heures sont bientôt passées. Et comme votre bon oncle le disait, il pourra venir vous voir librement à l'avenir.

— Sans doute, sans doute, il y faut aller, dit la pauvre enfant, bien que cette seule pensée la fit pâlir.

— Certainement il y faut aller, répliqua mademoiselle Gervais, et ne pas vous chagriner de si peu de chose.

— D'ailleurs, reprit Sabine, ce vieux ami de mon oncle qui a tout raccommodé, ce M. de Varennes sera là vraisemblablement, et sa présence nous mettra tous beaucoup plus à l'aise.

— C'est cela, repartit la vieille fille, qui, tout en rassurant Sabine, avait grand besoin de se rassurer elle-même sur la manière dont se passerait l'entrevue.

— Quand je vais descendre ce matin chez Son Altesse Royale, je lui demanderai la permission de sortir samedi, mais d'abord je veux que ce soit toi qui me conduises et qui viennes me reprendre le soir.

— C'était bien mon intention, répondit mademoiselle Gervais.

— C'est la première fois de ma vie, poursuivit tristement Sabine, que je sors seule ou de la maison de mon père ou des Tuileries, et le malheur veut que ce soit pour aller chez madame de Moranges; enfin il le faut.

— Il le faut, répéta mademoiselle Gervais, et

ce mot termina tous les entretiens qui eurent encore lieu sur le même sujet, depuis ce moment jusqu'au jour redouté.

Cependant les séditions dont Paris était le théâtre devenaient de plus en plus fréquentes. Il était malheureusement facile de les exciter, car le peuple souffrait, et quand le peuple souffre, il s'en prend volontiers à tout. Il suffisait que l'on fût soupçonné d'être mazarin pour se voir attaqué, poursuivi dans les rues, et menacé de mort par la canaille. La garde des quartiers était d'autant moins suffisante pour réprimer le trouble, que plusieurs des bourgeois qui la composaient partageaient au fond du cœur la colère de la populace. Ces désordres étaient arrivés au point que le procureur du roi de la ville et deux échevins eussent été tués dans la salle du palais, sans M. de Beaufort, qui eut très-grande peine à les sauver. Le prévôt des marchands avait failli se voir massacré dans la rue de Tournon, comme il sortait de chez Monsieur, et les membres du parlement, accusés de soutenir la cour, ne sortaient plus de chez eux sans courir risque de leurs vies.

Un pareil état de choses diminuait à la fois l'enthousiasme pour la Fronde et la haine contre la cour. Il répandait la terreur parmi les honnêtes gens, au point que les présidents

des chambres, et même quelques conseillers, ne se rendaient plus au palais, quand arriva le jour où Sabine devait aller rue Saint-Antoine.

Mademoiselle, instruite qu'une émeute terrible éclatait dans la ville, la fit descendre, et fit tout pour la détourner de sortir; mais Sabine, qui sentait qu'en refusant l'invitation de madame de Moranges, elle allait se priver pour toujours du bonheur de voir son oncle, était absolument résolue à s'y rendre.

— Eh bien ! dit Son Altesse Royale, puisque tu veux faire cette sottise, tu prendras du moins un de mes carrosses, car je suis bien sûre que le peuple ne laissera pas attaquer ma livrée; d'ailleurs, Préfontaine vient de voir M. de Lamoignon qui commande une des colonelles, et qui dit que toute la garde bourgeoise est sur pied.

A onze heures du matin, après avoir fait une toilette fort simple, Sabine partit accompagnée de mademoiselle Gervais, qui cinq ans avant avait vu les barricades, et se trouvait assez aguerrie pour n'avoir d'autre soin que celui de rassurer sa chère enfant.

— Sois tranquille, lui dit enfin Sabine en riant, je te réponds que j'ai bien plus peur de ma tante, que je n'ai peur de l'émeute.

Et la vieille fille, ravie de lui voir conserver sa gaieté, n'oublia rien pour l'entretenir dans cette disposition d'esprit, en dépit de l'aspect de la ville, qui réellement était bien capable d'effrayer.

Dans toutes les rues le tambour battait le rappel pour engager les bourgeois à se rendre aux corps de garde. Toutes les boutiques étaient fermées ; des groupes d'hommes à figures sinistres et à peine vêtus, armés de fusils, de sabres, de bâtons, se dirigeaient vers les ponts en vomissant des invectives contre Mazarin et ses amis, ou en poussant des cris perçants ; quand ils ne forçaient pas les gens paisibles à les suivre, ils les obligeaient pour le moins à crier : *Vivent les princes! mort à ceux qui veulent la paix!*

Le cocher prenait soin de marcher très-lentement ; toutefois ces hommes, si furieux qu'ils semblaient être, non-seulement n'arrêtaient point les chevaux, mais quelques-uns se découvraient pensant que le carrosse renfermait Mademoiselle, que l'on voyait tous les matins se rendre au Luxembourg, et Sabine arriva rue Saint-Antoine, sinon sans avoir éprouvé de frayeur, au moins sans avoir couru le moindre risque. Elle n'en pria pas moins les gens de Son Altesse Royale de

ramener mademoiselle Gervais aux Tuileries par un autre chemin que celui qu'ils avaient suivi, et d'éviter les rues qui conduisaient directement au palais.

La préoccupation que lui causaient ses craintes sur le retour de sa vieille amie, détourna son esprit de toute autre pensée, en sorte qu'on l'annonçait à la maîtresse de la maison avant qu'elle eût songé qu'elle était chez sa tante.

Madame de Moranges, en grande parure, était assise près de son mari. A la vue de Sabine, le capitaine se leva en poussant un cri de bonheur, courut à sa nièce, et lui prenant la main :

— Voici notre enfant, chère Ursule, dit-il en la présentant à sa femme, j'espère que vous l'aimerez pour l'amour de moi et pour l'amour d'elle, quand vous la connaîtrez mieux.

Madame de Moranges, stupéfaite de l'extrême beauté de Sabine, répondit quelques mots inintelligibles. Elle s'était attendue à voir une jolie fille, mais cette taille de nymphe, ce visage dont chaque trait était enchanteur, ce sourire, ce regard d'ange, surpassaient tellement ce qu'elle avait craint, qu'ils excitaient en elle tout le dépit qui peut s'élever dans l'âme d'une vieille coquette.

Sabine, qui sentait trembler la main de son oncle dans la sienne, soit de joie, soit de crainte, prit celle de sa tante, et la porta respectueusement à ses lèvres.

Cette action et la grâce touchante qui l'accompagnait désarmèrent pour un moment madame de Moranges.

— Nous n'espérions plus guère vous voir aujourd'hui, dit-elle d'un ton assez doux, dans l'affreux état où se trouve la ville.

— Rien ne pouvait m'empêcher, madame, de me rendre à votre invitation et à celle de mon cher oncle, répondit Sabine en adressant au capitaine un regard plein de tendresse.

— Il est certain que je désirais ce jour depuis bien longtemps, répliqua l'excellent homme ; enfin vous voilà réunies.

En prononçant ces mots du ton de la satisfaction la plus vive, il approchait un siége et fit asseoir sa nièce entre sa femme et lui.

La contenance de madame de Moranges était glaciale ; elle se pinçait les lèvres en s'efforçant de prendre un air de dignité, auquel ses manières communes apportaient un obstacle insurmontable, et ne paraissait nullement disposée à établir une conversation. Sabine était beaucoup trop déconcertée pour trouver quelques mots à dire, en sorte que le silence qui

s'établissait, pouvait durer longtemps, si M. de Moranges, pour le faire cesser, n'eût demandé par quelles rues la voiture de Son Altesse Royale avait pu passer sans obstacle.

Sabine, charmée que l'on parlât d'autre chose que de sa prétendue réconciliation avec sa tante, répondit à cette question par l'effrayant récit de ce qu'elle venait de voir, avouant combien elle avait eu peur. Alors, grâce au soin que prit le capitaine de continuer un entretien qui lui semblait devoir mettre tout le monde à l'aise, celui-ci durait depuis assez longtemps, sans que madame de Moranges daignât y mêler une de ses paroles, quand le petit laquais vint demander si l'on pouvait servir :

— Comment, servir! dit-elle aigrement, ne voyez-vous point que le comte de Varennes n'est pas arrivé?

— Et j'ai grand'peur qu'il ne puisse venir, dit M. de Moranges; car je ne voulais pas vous le dire dans la crainte de vous effrayer, mais pendant que nous causions tout à l'heure, il m'a semblé par deux fois entendre sonner le tocsin du côté de Notre-Dame.

— Grâce au ciel! Gervais est rentrée maintenant, pensa Sabine.

— Tous ces misérables en veulent beaucoup

au prévôt des marchands et aux échevins, poursuivit le capitaine, je ne serais pas surpris qu'ils voulussent marcher contre l'hôtel de ville.

— Et précisément aujourd'hui, s'écria madame de Moranges, le comte et sa colonelle y sont commandés de garde. Sa vie va se trouver encore exposée comme elle l'a déjà été si souvent.

— Nous vivons vraiment dans un temps maudit, repartit M. de Moranges; chaque jour il faut trembler pour ses amis et pour soimême.

— Mais c'est affreux! dit Sabine, qui, voyant les traits de sa tante renversés, ne songeait plus qu'à la plaindre.

— Et penser, reprit madame de Moranges emportée par la violence de son caractère, penser que toutes ces abominations sont encouragées, sont commandées par les plus proches parents du roi; que tout part de l'hôtel de Condé, du Luxembourg, des Tuileries.

Un léger tressaillement de Sabine indiqua seul qu'elle avait entendu cette dernière parole. Ses grands yeux bleus se levèrent sur celle qui venait de la prononcer et se baissèrent aussitôt. Néanmoins, soit que le chagrin chez madame de Moranges tournât toujours à

la colère, soit que le danger d'Albert lui rendît dans ce moment la vue d'une frondeuse insupportable, elle poursuivit avec un accent de rage :

— Mais patience, patience, les honnêtes gens se lassent de ces princes et de ces princesses, on les hait, on les maudit; justice sera faite avant peu. M. le cardinal reviendra triomphant ; nous verrons alors tous ces frondeurs condamnés à la mort, à la prison, à l'exil, et ce sera pour leur malheur qu'ils auront été des d'Orléans ou des Condé.

En parlant ainsi, madame de Moranges s'était levée, elle gesticulait avec force ; son cou, son visage étaient écarlate ; elle attachait sur Sabine des regards furieux, et la douce créature qu'elle se plaisait à terrifier, avait en effet plus de peur de cette mégère que de l'émeute.

Le bon capitaine, que cette sortie avait fait pâlir, poussa doucement le pied de sa nièce, et Sabine répondit à cette prière secrète par un doux sourire.

— Ce qu'il y a de plus malheureux dans la position affreuse où nous nous trouvons, continua madame de Moranges en reprenant son siége, c'est de voir d'anciens militaires, d'anciens serviteurs du roi ne point prendre parti pour leur maître, et soutenir au contraire les ennemis de Sa Majesté.

Ceci s'adressait si directement à l'ancien officier aux gardes, qu'il ne put se dispenser de prendre la parole.

— Peux-tu croire, Ursule, dit-il d'un ton soumis, que si j'avais encore l'usage de mon bras droit, je ne combattrais pas dans l'armée de M. de Turenne?

— Comment cela s'arrangerait-il avec votre amour pour le prince de Condé? répliqua madame de Moranges d'un air moqueur.

— On peut considérer M. le prince comme le plus grand capitaine du monde, répondit doucement M. de Moranges, et blâmer sa conduite politique. Albert te le disait encore ces jours-ci.

Le nom d'Albert ne pouvait être prononcé plus heureusement : il rappelait à madame de Moranges qu'elle avait promis de recevoir sa nièce avec quelques égards. Il n'en fallait pas moins pour contenir le dépit qu'inspirait à cette femme si vulgaire le calme qui continuait de régner sur le beau visage de Sabine; car l'aimable enfant, dans le désir qu'elle avait de complaire à son oncle, semblait se considérer comme entièrement étrangère à cette scène, bien que chaque mot de sa tante l'eût blessée jusqu'au fond du cœur.

Le souvenir d'Albert eut donc le pouvoir de ramener madame de Moranges à des discours

et à des manières beaucoup plus modérés. Elle cessa de tourmenter son mari, de lancer sur Sabine des regards furieux, et soutint la conversation sur le même sujet, mais sans faire aucune application positive, se contentant de jeter quelques mots couverts sur l'appui que certaines gens prêtaient aux séditieux, auxquels Sabine, qui les comprenait fort bien, se dispensait de répondre.

L'heure de se mettre à table était passée depuis longtemps, et le comte de Varennes n'arrivant pas, il fallut bien se décider à dîner sans lui. Le repas, où la profusion des mets était poussée jusqu'au ridicule, fut tout à fait silencieux; sauf quelques mots du capitaine à sa nièce, et les observations que la maîtresse de la maison transmettait à sa cuisinière par le canal du petit laquais Victorin, observations qui portaient sur le plus ou moins d'épices dont les sauces étaient assaisonnées, etc., etc., etc.

A travers son courroux et ses craintes pour le colonel du quartier, madame de Moranges n'en éprouvait pas moins une certaine joie à l'idée qu'Albert ne verrait point cette belle fille, qu'elle espérait bien recevoir pour la dernière fois. Plus le temps s'écoulait, plus cette pensée lui donnait la force de se contraindre. Enfin, dès que l'on se fut levé de table, le capitaine

ouvrit une fenêtre pour observer ce qui se passait dans la rue. Le tocsin et le tambour ne se faisaient plus entendre. Quelques passants en petit nombre, il est vrai, suivaient paisiblement leur chemin, quelques boutiques s'entr'ouvraient, et l'on distinguait même au loin le bruit de plusieurs voitures.

— Il paraît que tout est rentré dans l'ordre, dit M. de Moranges, et que la garde bourgeoise est encore parvenue cette fois à disperser ces gueulards.

— Dieu soit loué! dit Sabine en levant les yeux au ciel, maintenant il faut espérer que mademoiselle Gervais a pu entrer aux Tuileries sans accident, et qu'elle va venir me reprendre.

— Oh! dans un carrosse de Son Altesse Royale, qui est fort aimée à Paris, elle n'avait rien à craindre, répliqua le capitaine; tout le peuple aurait pris parti pour elle.

Madame de Moranges ne put retenir un sourire moqueur. Puis d'un air beaucoup moins maussade que celui qu'elle avait eu jusqu'alors :

— A quelle heure attendez-vous cette demoiselle? demanda-t-elle.

— Mais bientôt, madame, répondit Sabine; car je ne pensais point que nous dînerions aussi tard.

— Il est trois heures passées, reprit la grosse femme en tirant sa montre, un des plus beaux présents d'Albert.

— Eh bien! elle ne peut tarder maintenant : je dois être rentrée avant quatre.

Peu d'instants après, effectivement, un carrosse aux armes de Mademoiselle s'arrêta devant la porte de la maison.

Madame de Moranges tressaillit d'aise, car d'un moment à l'autre Albert pouvait arriver.

— Je descends, je descends, cria Sabine qui, pour ne point retarder son départ d'une minute, ne voulait pas laisser monter mademoiselle Gervais.

Elle courut chercher sa mante. Le capitaine, en la lui posant sur les épaules, la serra dans ses bras à plusieurs reprises sans mot dire. Et la charmante fille s'approchant de sa tante d'un air plein de douceur et de bonté :

— J'espère, madame, lui dit-elle, que vous serez bientôt rassurée sur l'ami dont vous êtes inquiète. Je serai très-heureuse d'apprendre qu'il ne lui est rien arrivé de fâcheux.

— Je vous remercie, répondit la grosse femme avec un peu d'embarras. Conduisez votre nièce, M. de Moranges, ajouta-t-elle en s'adressant à son mari.

Le capitaine saisit aussitôt la main de Sa-

bine, et dès qu'ils furent seuls dans l'escalier :

— Nous avons bien mal choisi notre jour, dit-il ; ses craintes pour Albert lui renversent la tête, et ce n'est pas sans raison, car je suis moi-même si inquiet que je vais passer chez lui.

— N'aurait-il pas été possible d'y envoyer plus tôt? répliqua Sabine.

— Oh ! bien certainement il n'était pas de retour à temps pour venir dîner ; il tenait beaucoup à se trouver avec toi.

— Vous me donnerez de ses nouvelles, reprit Sabine, car vous viendrez, j'espère, me voir bientôt.

— Demain, répondit le bon Moranges ; à présent, tout est raccommodé.

Bien que Sabine fût très-loin de croire à ce raccommodement, elle ne voulut point troubler les espérances de l'excellent homme, et garda le silence. Arrivés près du carrosse, ils s'embrassèrent tendrement, Sabine monta, un des valets de pied ferma la portière, et les chevaux partirent au grand trot, à la joie indicible de madame de Moranges qui, jusque-là, n'avait point quitté la fenêtre.

— Ah ! Gervais ! s'écria Sabine en sautant au cou de sa vieille amie dès que le carrosse roula, quelle femme je viens de voir !

— Elle ne vous a donc pas bien reçue?

— Bien reçue, mon Dieu! D'abord il est impossible de montrer un visage aussi revêche, aussi maussade que le sien. Ensuite, je crois qu'elle ne m'a pas adressé trois paroles, et sans songer à la peine que cela devait me faire, elle s'est répandue en injures contre Mademoiselle et toute la famille royale.

— Le capitaine vous avait bien dit qu'elle était mazarine.

— Sans doute ; aussi n'ai-je rien répondu quoiqu'elle me lançât plusieurs fois des regards furieux; enfin, je me suis conduite de manière que mon oncle a dû voir combien je l'aime, car il est bien certain qu'elle avait envie de me chagriner.

— Pauvre enfant! Il me semble voir une jeune princesse dont j'ai oublié le nom, devant son atroce belle-mère, car votre tante est sans doute vieille et laide.

— On ne peut pas dire qu'elle soit précisément laide, répondait Sabine, il est même aisé de voir qu'elle a dû être belle autrefois; mais elle est vieille, très-vieille; et puis elle a quelque chose de si méchant dans les yeux que j'avais une peur affreuse toutes les fois qu'elle me regardait.

— Ce vieil ami de votre oncle n'était donc pas là?

— Non, par malheur; il était à la tête d'une troupe bourgeoise qui protégeait l'hôtel de ville, et tu sais que toute cette journée a été terrible... mais toi, ma bonne Gervais, continua Sabine, qui ne se lassait point d'embrasser sa vieille amie, il ne t'est donc rien arrivé à ton retour au château?

— Rien du tout; j'ai même rencontré beaucoup moins de monde qu'en allant rue Saint-Antoine; seulement, à l'un des carrefours, les valets de pied m'ont dit avoir vu de loin un homme que l'on traînait par les cheveux dans la rue de la Monnaie.

— Quelle horreur! quelle horreur! s'écria Sabine.

— Pour moi, reprit mademoiselle Gervais, je me tenais enfoncée dans le carrosse, et quand je rencontrais de ces hideuses figures portant des bâtons, je fermais les yeux.

En causant de cette façon, elles arrivèrent aux Tuileries, et quand Sabine vit sa petite chambre, elle se jeta joyeusement dans les bras de la vieille fille en s'écriant :

— Ah! Gervais! c'est ici que l'on est bien. J'espère que je n'irai plus jamais chez ma tante.

XIV

LES NÉGOCIATIONS.

Le lendemain matin, le capitaine arriva de bonne heure chez sa nièce. Les premiers bonjours dits, Sabine s'empressa de s'informer du comte de Varennes, qu'elle aussi, dit-elle gracieusement, devait regarder comme son ami, sans l'avoir jamais vu.

—Imagine-toi, répondit M. de Moranges, que tu n'étais pas au bout de la rue, qu'il est arrivé au moment où je prenais ma canne et mon chapeau pour aller chez lui. Je ne puis te dire combien il a été contrarié de te savoir partie. Mais

depuis six heures du matin jusqu'à deux heures après midi, il a tenu tête à cinq ou six mille canailles qu'il fallait maintenir.

— A l'hôtel de ville?

— Non, au palais où on les a fait marcher pour dissiper la foule. Ils ont eu toutes les peines du monde à sauver deux conseillers au parlement que l'on voulait massacrer dans la grand'-salle. Heureusement, notre roi des halles, cet écervelé de Beaufort, leur a prêté son aide ; mais Albert, en couvrant de son corps ce pauvre Bailleul, a reçu un coup de hache sur le bras, qui a coupé son habit et lui a fait une légère entaille à la peau.

— Pourquoi donc les princes n'emploient-ils pas leurs troupes pour faire cesser de pareilles horreurs? dit Sabine.

— C'est que les princes n'ont pas envie que cela cesse, vois-tu. Hier, ma femme avait de l'humeur, j'en conviens ; il n'en est pas moins vrai que tout ce qu'elle a dit, à l'exception de ce qui concernait la princesse, que je crois incapable d'employer de tels moyens, était parfaitement exact.

— Et ce qu'elle a dit sur le sort qui attend les frondeurs, reprit Sabine en pâlissant, le croyez-vous exact aussi, mon oncle?

— Je pense en effet, répondit le capitaine,

que les affaires du roi n'ont jamais été meilleures ; car tout ceci ne peut pas aller loin maintenant. Le peuple est dans la misère, les bourgeois sont effrayés, et les plus grands seigneurs négocient. Nous devons revoir bientôt le cardinal tout-puissant.

— Alors, comme le disait ma tante, la mort, la prison attendent...

— Oh ! les princes s'en tireront toujours, interrompit M. de Moranges.

— Mais tous les frondeurs ne sont pas princes, répliqua Sabine, dont la pensée se porta douloureusement sur Étienne de Mareuil.

— A dire vrai, dit le capitaine, je ne crois pas que la cour agisse avec une grande rigueur. Le roi n'est encore qu'un enfant, Mazarin a bien des défauts, mais il n'est point sanguinaire ; qu'il reprenne le pouvoir, il n'en demandera pas davantage. Les choses ne se passeraient point si doucement, par exemple, si nous avions encore affaire au cardinal de Richelieu.

— Grâce au ciel, il est mort, dit Sabine.

— Comme tu dis, repartit le brave homme en riant, grâce au ciel, pour beaucoup de gens qui conserveront leur tête sur leurs épaules, ce qui sied toujours bien.

Heureusement Sabine avait une confiance entière dans le jugement de son oncle, qui, en

effet, à part son aveuglement sur sa femme, était un des esprits les plus sages que l'on pût voir ; elle ne se lassa donc point de lui faire répéter sous vingt formes différentes qu'il était probable que tout s'arrangerait entre la cour et les frondeurs, sans effusion de sang ; et M. de Moranges, qui lisait sur le visage de la charmante fille la mortelle inquiétude qu'elle éprouvait, ne négligea rien pour la rassurer, en sorte qu'il la laissa plus tranquille sur l'avenir qu'elle ne l'avait été d'abord.

Mademoiselle voulut être instruite de la manière dont s'était passée l'entrevue de la veille, et bien que Sabine, par égard pour le capitaine, adoucît beaucoup la vérité, et se tût complétement sur les attaques de la grosse femme contre les princes, elle en dit néanmoins assez pour que le résultat de l'entretien fût qu'il était fort heureux pour mademoiselle de Moranges qu'elle n'eût aucun besoin de la protection de sa tante.

Dans un autre moment, Mademoiselle aurait ri, sans doute, de l'embarras de Sabine durant ce long repas, pendant lequel la maîtresse de la maison ne prononçait pas une parole qui s'adressât aux convives; mais Son Altesse Royale ne semblait pas être en gaieté. Son visage était soucieux, il parut même irrité quand madame de Frontenac, qui survint en tiers, fit l'observation

que l'on n'avait point vu M. le prince depuis longtemps.

— M. le prince est fort affairé dans ce moment, répondit Mademoiselle d'un ton sec. Il est pourtant venu tous les jours cette semaine, mais aux heures où je n'y suis pas.

L'arrivée de quelques autres personnes mit fin à l'entretien sur ce sujet ; mais Sabine, accoutumée à deviner par le ton, par le regard de la princesse ce qui se passait dans cet esprit soupçonneux et violent, ne douta point que M. le prince n'eût excité le mécontentement de Son Altesse Royale, et comme cette pensée, maintenant qu'elle attendait d'un jour à l'autre le retour d'Étienne de Mareuil, l'inquiétait au dernier point, elle passa la journée dans un véritable tourment.

L'aînée des demoiselles de la Loupe venait d'épouser M. d'Olonne, et Mademoiselle, qui ne négligeait aucune occasion de donner un bal, en donnait un le soir pour fêter les nouveaux mariés. Sabine fit sa toilette en causant tristement avec mademoiselle Gervais, qui pensait bien comme elle que M. le prince exclu des Tuileries, le chevalier partagerait cette disgrâce.

La soirée s'ouvrit par un ballet dans lequel Son Altesse figura. Le ballet fini, les autres danses commençaient, lorsque Mademoiselle, s'aper-

cevant qu'un des fils de perles qui retenaient ses cheveux venait de se détacher, passa dans une petite pièce voisine, avec Sabine et mademoiselle de Vandy, pour réparer le désordre de sa coiffure.

Sabine s'occupait de ce soin lorsque, ayant levé les yeux par hasard, elle faillit laisser tomber le fil de perles qu'elle allait attacher, à la vue d'Étienne de Mareuil qui se tenait devant la porte sans pourtant oser entrer.

Dans ce moment aussi, Mademoiselle aperçut le chevalier.

— Ah ! c'est vous, monsieur? dit-elle avec aigreur, vous pouvez approcher.

— Je ne suis arrivé que depuis deux heures, répondit-il en s'avançant respectueusement, et mon premier devoir a été de venir présenter mes hommages à Son Altesse Royale.

— Vous n'aviez pas pris ce soin à votre retour de Flandre, répliqua la princesse ironiquement ; il est vrai que vous étiez alors trop pressé de repartir pour Saint-Germain, avec madame de Châtillon, qui portait des paroles de paix.

Le jeune homme rougit légèrement et garda le silence.

— Eh bien ! poursuivit Mademoiselle du même ton, que vous a dit M. le cardinal Mazarin? il

a dû vous combler tous deux de ses amitiés, et reconnaître la soumission de M. le prince en vous chargeant pour lui des plus belles promesses du monde?

— J'ignore absolument, répondit le chevalier, si madame de Châtillon était chargée de quelque message pour le cardinal; quant à moi, je ne l'ai accompagnée que sur sa seule demande, ne pouvant refuser mes services à une amie de M. le prince.

— Ne faites pas le fin avec moi, je vous prie, dit Son Altesse Royale la colère peinte dans les yeux; je sais tout : je sais que mon cousin cherche à traiter avec la cour; je sais qu'il est assez mal conseillé pour se confier à la bonne foi de Mazarin. Je doute fort que cette confiance le sauve; en attendant elle perd le parti, elle nous perd tous; car votre voyage m'a expliqué comment depuis six semaines on ne fait plus de recrues, et on laisse dépérir l'armée, pendant que les officiers s'amusent dans les belles maisons de Saint-Cloud, ou viennent s'amuser à Paris.

— Je demande mille pardons à Votre Altesse Royale d'oser la contredire, dit M. de Mareuil, mais notre armée est dans le plus bel état du monde.

— Au moins n'est-elle pas nombreuse, repartit Mademoiselle, puisqu'elle ne s'élève pas

en tout à la moitié de l'armée royale. Tandis que le Mazarin amuse M. le prince par des leurres, selon sa coutume, il fait encore avancer des troupes de toutes parts, et le maréchal de la Ferté peut se joindre à M. de Turenne en moins de vingt-quatre heures; alors vous reconnaîtrez qu'au lieu de perdre le temps en pourparlers avec des gens qui le jouent, M. le prince eût beaucoup mieux fait de lever des soldats et de se tenir en bon état de défense ; mais M. de Nemours voulait un gouvernement ; madame de Châtillon, M. de Larochefoucauld voulaient toucher cent mille écus ; il fallait pour cela faire traiter M. le prince, et c'est pour de pareils intérêts que l'on a conduit un héros à la perte de tous ses amis, et peut-être à la perte de sa gloire.

En parlant ainsi, Mademoiselle s'était levée et marchait dans la chambre d'un air si courroucé, que M. de Mareuil jugeait plus prudent de laisser exhaler ce premier feu sans répondre ; mais enfin, s'arrêtant devant lui :

— Tout ce que je viens de dire n'est-il pas vrai? reprit-elle en fixant sur le jeune homme un regard sévère.

— Si jamais M. le prince a pu penser à traiter, dit le chevalier d'un ton respectueux, mais assez ferme, il était résolu bien certainement à

ménager les intérêts de ses amis avant les siens. Il se peut qu'il ait hésité souvent entre la paix et la guerre, non qu'il craigne de se mesurer contre M. de Turenne...

— Qui en doute? interrompit Son Altesse Royale; mais si, grâce au temps qu'il vient de perdre en négociations, M. de Turenne l'attaque avec des forces trop supérieures, si M. de Turenne le bat?

— Ce jour, je crois, répondit le chevalier, serait le dernier jour de M. le prince.

— Je le crois comme vous, dit-elle, et c'est précisément pour cela même que...

Dans ce moment on vint avertir Son Altesse Royale que Monsieur arrivait.

Cette annonce, rappelant à Mademoiselle que Monsieur lui-même venait de négocier aussi, servit sans doute à calmer une partie de sa colère, car s'adressant au chevalier d'un air assez doux :

— Il faut que j'aille recevoir mon père, lui dit-elle, ainsi laissons tout cela. Venez danser, je vous y engage d'autant plus, qu'à la tournure que prennent les affaires, ce bal est probablement le dernier que je donne aux Tuileries.

En achevant ces mots, elle sortit avec ses deux jeunes amies, et M. de Mareuil marcha derrière elles à quelque distance.

Alors que toutes négociations entre les princes et le cardinal venaient de se rompre sans retour, la légèreté et même la coquetterie du chevalier n'allait pas jusqu'à lui faire perdre de vue toute l'importance dont était l'appui d'une princesse qui naguère avait servi le parti si puissamment. Aussi la colère de Son Altesse Royale l'avait-elle inquiété si fort, que durant tout l'entretien, il n'avait jeté les yeux qu'une seule fois sur mademoiselle de Moranges, quand il s'était excusé d'avoir suivi madame de Châtillon ; mais eût-il négligé totalement les intérêts de son amour, que Sabine, touchée jusqu'au fond du cœur de l'embarras et du chagrin qu'il éprouvait, ne s'en serait point aperçue. Chaque mot, chaque regard irrité de Mademoiselle, avait atteint la douce créature beaucoup plus vivement que M. de Mareuil, en sorte qu'elle n'hésita pas un moment à prendre la défense du disgracié.

— Votre Altesse Royale vient de mettre ce jeune homme au désespoir, dit-elle avec un attendrissement dont elle s'efforçait de cacher une partie.

— Crois-tu ? répondit Mademoiselle en riant.

— Et pourtant, reprit Sabine, il ne saurait avoir aucun tort, lui, puisqu'il est obligé d'obéir à son prince.

— Aussi je ne lui en veux point du tout, répliqua la princesse, je ne le soupçonne même pas d'être de la cabale qui veut que l'on traite avec Mazarin, car il est plus guerrier que courtisan ; mais je tenais à ce que mon cousin sût au juste ce que je pense de ces menées dont il a voulu me faire un mystère. Maintenant qu'il le saura, tout est dit, vous pouvez songer vous deux à faire danser le pauvre Mareuil.

Et Mademoiselle s'avança seule au-devant de son père, qui la cherchait dans le bal.

Sabine, se tournant aussitôt, aperçut le chevalier à quelques pas derrière elle, et le regarda de manière à lui ôter la crainte qu'il pouvait avoir de l'aborder.

— Pensez-vous que je doive me retirer? dit-il tout bas aux deux jeunes filles, quand il fut près d'elles.

— Bien au contraire, se hâta de répondre Sabine, Son Altesse Royale ne vous en veut point du tout, elle vient de nous le dire.

— Elle nous a même chargées du soin de vous faire danser, dit en riant mademoiselle de Vandy, ainsi vous voilà contraint de choisir une danseuse entre nous deux.

— Cette contrainte est si douce, répondit le chevalier galamment, que pour ne point choisir, je danserai deux fois, et mademoiselle de

Vandy permettra que ce soit d'abord avec celle qui m'a donné la première d'aussi bonnes nouvelles.

Comme une danse commençait dans ce moment, un jeune homme vint inviter mademoiselle de Vandy, et l'emmena pour la mettre en place. Alors Étienne de Mareuil, tout en adressant à Sabine deux ou trois mots insignifiants auxquels il fallait qu'elle répondît, fit quelques pas en arrière, de façon qu'ils se trouvèrent seuls dans l'embrasure d'une fenêtre qui était ouverte sur le jardin.

La nuit était magnifique, des milliers d'étoiles brillaient au ciel, la lune argentait la haute cime des arbres plantés par Catherine de Médicis, et la chaleur étant étouffante, l'air apportait le baume des fleurs qui garnissaient les parterres, jusque dans la salle du bal.

Jamais Sabine n'avait été d'une beauté aussi ravissante que ce soir-là. Elle était vêtue d'une robe de gaze rose pâle, qui dessinait sa charmante taille, et laissait ses blanches épaules découvertes; un bouquet de roses fixait de chaque côté ses superbes cheveux châtains, dont les boucles retombaient sur son cou. Ses grands yeux bleus rayonnaient d'une intelligence fort au-dessus de son âge, animés par cette jeune âme si vive, si aimante, si pure, et

tous ses traits portaient je ne sais quelle expression mélancolique qui ajoutait encore à la douceur de son sourire.

Le chevalier prit la main de sa charmante protectrice, qu'il serra tendrement dans la sienne.

— Combien votre aimable intérêt me rend heureux ! lui dit-il, combien il m'est doux de vous revoir !... J'ai vécu bien à plaindre loin de vous, et vous devez m'en croire si vous n'avez point oublié notre dernière entrevue.

— Ah ! répondit Sabine avec moins d'embarras peut-être qu'elle n'en eût éprouvé dans tout autre moment, lorsque tant de dangers nous menacent et menacent tous nos amis, on ose à peine penser à soi-même.

— Croyez-vous donc aux tristes pronostics de Son Altesse Royale?

— Enfin, si M. de Turenne vous attaque, vous allez vous battre.

— Il est bien certain que nous ne fuirons pas, dit Étienne de Mareuil en souriant.

— Ah ! combien j'aurais désiré !...

Sabine n'acheva pas.

— Qu'aurait désiré mon bel ange? repartit le chevalier, dont les regards se fixaient sur la charmante créature avec délices.

— Que vous eussiez pu faire la paix.

— Comment ! vous n'êtes donc plus frondeuse?

— Hélas! si, je le suis encore, répondit Sabine en soupirant, puisque vous n'avez point réussi.

— Et qu'aurait dit Mademoiselle si nous avions ramené le cardinal Mazarin ?

— Mademoiselle se serait consolée en voyant cesser les malheurs de ce pauvre peuple. Pour moi, je vous avoue qu'il m'est fort égal que le cardinal Mazarin soit au Palais-Royal ou à Saint-Denis; je serais même bien moins tourmentée s'il était au Palais-Royal; je ne serais plus inquiète pour... pour ceux qui m'intéressent. Mais tout est fini, n'est-il pas vrai?

Le chevalier ressentait pour mademoiselle de Moranges un de ces goûts très-vifs, dont les hommes les plus blasés sont encore susceptibles; mais il n'était pas assez amoureux pour compromettre avec un enfant les secrets de son prince. Il répondit donc d'un air beaucoup plus sérieux que celui qu'il avait eu jusqu'alors :

— Fini. dites-vous? j'ignore même si quelque chose a commencé.

— Vous méfiez-vous de moi? dit Sabine en attachant ses grands yeux sur lui ; me croyez-vous capable de vous trahir auprès de Mademoiselle? moi je n'ai rien craint quand

je viens de vous parler du fond du cœur.

Il y avait quelque chose de si noble, de si digne dans l'accent de la jeune fille, en prononçant ces mots, qu'Étienne de Mareuil en fut presque déconcerté. Toutefois, se remettant aussitôt :

— Je voudrais pour tout au monde, dit-il en lui prenant la main et du ton le plus séduisant, avoir un secret à vous dire pour me justifier à l'instant. Je suis bien malheureux si mon silence vous fait douter de mon amour; mais je vous jure que je ne sais rien.

— Il faut bien vous croire, répondit Sabine avec un doux sourire. Je pensais cependant qu'ayant accompagné madame de Châtillon...

— Je suis fort loin, interrompit le chevalier, de posséder toute la confiance de madame de Châtillon.

— Bien vrai? dit Sabine d'un air d'embarras; je croyais pourtant... je m'imaginais... je pense même avoir entendu dire...

— Qu'importe ce que l'on peut dire! répliqua tendrement le chevalier, celle que j'aime ne la connaissez-vous pas? et quand mon bonheur veut que je me trouve un moment seul avec vous, que ce moment peut-être va fuir sans retour, parlerons-nous de madame de Châtillon? Dites-moi plutôt, mon adorée Sabine, que vous

voyez mon amour sans colère, que vous y répondez ! ou du moins levez vos beaux yeux sur moi et qu'ils me disent tout.

Sabine, émue par ces accents séducteurs, par l'affreuse idée que les paroles de celui qui l'implorait étaient un adieu, pouvaient être, hélas ! un éternel adieu ! ne put résister au trouble de son âme, et leva lentement un regard qui fit briller la joie la plus vive sur l'aimable visage d'Étienne de Mareuil.

— Allez-vous donc encore laisser passer cette seconde danse sans obéir à Son Altesse Royale? dit en riant mademoiselle de Vandy, que son danseur ramenait près de sa jeune compagne.

— Non, sans doute, reprit le chevalier, qui saisit la main de mademoiselle de Moranges, et rentra triomphant dans la foule.

— Ah! comment pouvons-nous danser aujourd'hui, dit Sabine en le suivant.

— Que dites-vous? répliqua M. de Mareuil, qui serrait avec transport la jolie main qu'il tenait ; ce jour n'est-il pas le plus beau jour de ma vie?

— Je vois bien, dit Sabine, que vous ignorez tout ce que m'a dit mon oncle, tout ce que me fait prévoir votre entretien avec Mademoiselle.

— Oublions cela, répondit-il, ivre de vanité sinon d'amour; aimons-nous, soyons heureux.

Et le quadrille commençant les réduisit au silence, après quoi, durant toute la soirée, ils ne purent que se regarder et se sourire.

XV

LE FAUBOURG SAINT-ANTOINE.

Le lendemain soir, Mademoiselle était sortie depuis plusieurs heures, et dix ou douze des personnes les plus familières aux Tuileries l'attendaient dans sa chambre, pour passer avec elle le reste de la soirée.

Sabine, croyant la princesse de retour, venait de descendre. Elle se tenait assise près d'une fenêtre, encore agitée par l'heureux souvenir de ce qui s'était passé la veille, et se livrait délicieusement à ses pensées.

— Son Altesse Royale rentre bien tard aujourd'hui, dit madame d'Olonne.

— Il fait si chaud, répliqua Préfontaine, qu'elle veut sans doute respirer l'air aussi longtemps que possible.

— Cette chaleur nous est bien défavorable, dit le conseiller Meynard ; elle monte les têtes, et la sédition fait tous les jours des progrès.

Ces paroles arrachèrent Sabine à sa douce rêverie. Elle se leva, et s'adressant à M. Meynard :

— Est-il donc arrivé de nouveaux malheurs? dit-elle.

— Deux membres du parlement ont été grièvement blessés, répondit-il. La garde bourgeoise se lasse d'être sans cesse sur pied, en sorte qu'il est impossible maintenant de prévoir la fin de tout cela.

— Je crains bien, mon cher conseiller, dit malicieusement madame d'Olonne, que vous ne soyez contraint d'aller rejoindre votre premier président à la cour.

— Paix! paix! interrompit Préfontaine, j'entends Son Altesse Royale.

Mademoiselle en effet entra dans la chambre. Elle était très-rouge et semblait fort agitée.

— Je viens de me mettre en colère, dit-elle en se jetant sur un siége ; il y a de certaines personnes que je ne puis voir de sang-froid, surtout dans ce moment-ci ; car, tandis que vous

êtes là tous à causer tranquillement, notre armée marche.

Une exclamation générale de surprise, de terreur se fit entendre à ces mots, et Sabine devint pâle comme la mort.

— Quand je suis sortie cette après-midi, reprit Mademoiselle, pour aller faire ma promenade, j'ai appris par les hommes qui sont de garde à la barrière de la Conférence, qu'il y avait des troupes dans le Cours. Cela ne m'a pas effrayée, et j'ai continué mon chemin. A mon arrivée dans le Cours, j'ai trouvé Lemèque, le maréchal de camp, qui commandait l'avant-garde. C'était le régiment de Valois, toute la gendarmerie et les bagages. J'ai fait approcher Lemèque qui m'a dit que M. de Turenne marchait d'un côté, le maréchal de la Ferté de l'autre, afin de mettre Saint-Cloud entre deux feux, que le poste n'était plus tenable, et que M. le prince avait résolu de décamper pour placer l'armée à Charenton. Le pauvre Lemèque avait grand'peur de ne pouvoir pas gagner ce nouveau poste aisément. Il était très-fâché d'avoir la méchante commission de conduire les bagages ; car il m'a dit que la chose du monde la plus facile était de défaire une armée en marche, et qu'il lui fallait tourner Paris depuis la porte Saint-Honoré jusqu'à la porte Saint-Antoine.

— Et pourquoi ne traverse-t-on pas la ville? dit la vieille comtesse de Fiesque qui n'avait point suivi Son Altesse Royale au Cours, et dont le fils était dans l'armée.

— Ah! pourquoi? répliqua Mademoiselle, demandez à Meynard si ces messieurs du parlement, si ces messieurs de l'hôtel de ville auraient donné leur consentement.

Le conseiller secoua tristement la tête d'un air de doute.

— M. le prince a donc parfaitement bien fait, continua Mademoiselle ; un refus aurait prouvé à la cour que nous ne sommes pas entièrement les maîtres ici, et rien ne peut être pis que cela; je n'en ai pas moins quitté le Cours bien inquiète et bien malheureuse. Comme il était encore de bonne heure, j'ai fait arrêter au jardin de Renard pour apprendre ce que l'on pouvait savoir de plus et pour voir défiler les troupes de la terrasse. J'ai trouvé là madame de Châtillon et plusieurs autres personnes de la clique des négociateurs. Madame de Châtillon se lamentait, disant qu'elle avait peur qu'il n'arrivât quelque mal au parti, et qu'elle craignait furieusement un combat. J'avoue que l'indignation m'a prise. Je suis tombée sur les gens qui, par leurs bassesses vis-à-vis du cardinal Mazarin, nous avaient fait perdre le temps

en balivernes, au lieu de songer à nous défendre ; qui, ne pensant qu'à leurs misérables intérêts, avaient sacrifié ceux de M. le prince et du parti ; enfin, sans nommer personne, je leur ai dit leur fait à tous, et j'ai vu bien des figures allongées ; mais par malheur, cela ne suffit pas pour nous tirer du péril où nous sommes.

— Il est trop vrai, dit Préfontaine, et ce péril est grand.

— Notre armée n'égale pas le quart des forces de M. de Turenne, réunies à celles du maréchal, ajouta Meynard en soupirant.

Chaque mot redoublait l'effroi de Sabine. Mademoiselle paraissait accablée. Toutes les personnes présentes avaient des parents, des amis dans l'armée, en sorte que la consternation était générale, et que l'entretien dura sur ce triste sujet jusqu'au moment où l'on se sépara.

Ce fut seulement avec sa chère Gervais que Sabine put verser des larmes et parler de celui qu'elle n'espérait plus revoir. Ces funestes pressentiments qui, la veille, l'avaient si vivement touchée pour Étienne de Mareuil, allaient donc être justifiés ; peut-être, hélas ! l'étaient-ils déjà, si M. de Turenne avait attaqué l'armée en marche ! En confiant ses angoisses à sa vieille amie,

elle enviait le sort de celles qui pouvaient librement avouer leurs craintes pour un père, pour un époux, tandis qu'elle était réduite dans le monde à dévorer sa peine en secret. Néanmoins, après une nuit passée sans sommeil, elle se hâta de descendre chez Son Altesse Royale; car c'était là seulement qu'elle pouvait savoir les nouvelles, et s'instruire du sort de celui dont la vie était exposée.

La journée se passa sans que l'on apprît rien d'inquiétant sur les troupes qui s'étaient mises en marche la veille, et la nuit venue, le reste de l'armée défila. Comme il n'y avait que le jardin des Tuileries qui séparait le château des fossés de la ville, de l'appartement de Mademoiselle on entendait distinctement les tambours et les trompettes, en sorte que l'on pouvait distinguer le passage de l'infanterie, du passage des cavaliers. Vers minuit, restée seule avec Sabine et Préfontaine, Son Altesse Royale alla s'appuyer sur une fenêtre ; là, toutes trois prêtèrent tristement l'oreille aux bruits de cette marche, qui faisait sur la vive imagination de Sabine l'effet d'une marche funèbre, tandis que la beauté du ciel lui rappelait la nuit du bal.

Près de deux heures se passèrent ainsi, pendant lesquelles chacun restant livré à ses sombres réflexions, il ne se dit pas vingt paroles.

Tout à coup Mademoiselle quitta la fenêtre, et relevant sa tête d'un air pour ainsi dire inspiré :

— Allez dormir toutes deux, dit-elle, je vais dormir aussi ; il nous faut garder nos forces, car j'ai l'idée que je vais faire ici quelque trait imprévu aussi bien qu'à Orléans.

— Je le désire de tout mon cœur, répliqua Préfontaine ; mais je ne vois pas quel moyen Votre Altesse Royale peut avoir pour cela.

— Je l'ignore aussi, reprit-elle ; néanmoins je veux m'y tenir prête.

En disant ces mots, elle les congédia d'un geste et sonna pour se mettre au lit.

Il était à peine six heures du matin, lorsqu'elle fut réveillée en sursaut par quelqu'un qui heurtait à sa porte. Elle appela ses femmes pour qu'elles ouvrissent sa chambre, et le comte de Fiesque entra.

—Pardon, dit-il, si je me présente devant Votre Altesse Royale à une heure pareille ; mais M. le prince vient d'être attaqué, à la pointe du jour, entre Montmatre et la Chapelle, par des forces considérables. Il m'a envoyé prier Monsieur de monter à cheval avec du monde pour lui porter secours, tandis qu'il continuera de marcher ; car il ne peut tenir où il est.

— Eh bien ! que fait mon père?

— Monsieur m'a répondu qu'il était malade ;

mais comme M. le prince m'avait aussi chargé de voir Votre Altesse Royale, je viens la supplier de ne point abandonner l'armée.

— Retournez, retournez tout de suite, répondit Mademoiselle avec feu ; dites à mon cousin que je vais tout faire pour l'aider, et qu'avant deux heures, j'espère, il aura du secours.

Le comte de Fiesque parti, Mademoiselle se leva, donna l'ordre d'atteler un carrosse et s'habilla en toute hâte.

— Il est inutile de réveiller ces dames, dit-elle à l'une de ses femmes, cela me retarderait. Montez chez Sabine et dites-lui qu'elle se presse de descendre pour venir au Luxembourg avec moi.

Sabine allait se mettre au lit pour reposer quelques heures, car longtemps après le jour, elle et mademoiselle Gervais étaient restées près de la fenêtre, causant tristement ensemble, bien que l'arrière-garde fût passée et que l'on n'entendît plus aucun bruit.

— Mon Dieu ! qu'est-il arrivé? dit Sabine tremblante à celle qui venait la chercher.

— Il paraît que M. le prince est attaqué entre Montmartre et la Chapelle, répondit la femme de chambre, répétant ce qu'elle avait entendu dire au comte de Fiesque.

— Je descends, je descends, s'écria Sabine.

Et, prenant sa mante, elle s'élança vers l'escalier si rapidement, qu'elle entra la première dans la chambre de Son Altesse Royale.

— Allons, allons, dit Mademoiselle sans remarquer, tant elle était hors d'elle-même, avec quelle promptitude ses ordres s'exécutaient, nous n'avons pas un moment à perdre.

Et partant toutes deux aussitôt, elles montèrent en carrosse.

Sabine, terrifiée par l'affreuse nouvelle qu'elle venait d'apprendre, gardait le silence, ses grands yeux attachés sur le visage de la princesse où se peignait la plus vive anxiété. Enfin, prenant la parole d'une voix tremblante :

— M. le prince est donc attaqué? dit-elle en frémissant.

— Quand je vous disais, cette nuit, qu'il fallait me tenir prête à tout, répondit Son Altesse Royale pendant que les chevaux couraient au grand trot vers le Luxembourg ; vous voyez que je ne me trompais point. Fasse le ciel que je décide Monsieur à monter à cheval ; s'il est trop malade pour le faire, qu'il me charge de le remplacer, je réponds, moi, d'obtenir le secours de tous les Parisiens ; mais le temps presse, car il faut tenir tête à toute l'armée royale.

— On disait pourtant, hier soir, que le ma-

réchal de la Ferté s'était porté avec toutes ses troupes du côté de Saint-Cloud, répliqua Sabine qui, depuis la veille, se tenait parfaitement au fait des différentes marches.

— Sans doute, mais on va le rappeler, et s'il rejoint M. de Turenne avant que nous soyons en mesure, nos amis sont perdus.

— Il est impossible que Monsieur ne leur porte pas secours, s'écria Sabine avec l'accent du désespoir.

Mademoiselle lui serra la main en levant les yeux au ciel, sans répondre, et l'on arriva peu après devant la grille du Luxembourg.

Mademoiselle se hâtait de monter le grand escalier lorsqu'elle aperçut son père qui venait la recevoir en haut des degrés.

— Je croyais vous trouver au lit, Monsieur, lui dit-elle; le comte de Fiesque m'a dit que vous vous trouviez mal.

— Pas assez mal pour me mettre au lit, mais assez pour ne point sortir, répondit Monsieur.

Et il la fit entrer avec Sabine dans une pièce où se trouvaient déjà quelques personnes.

Mademoiselle le prit à part, et baissant la voix :

— Vous savez ce qui se passe, Monsieur, dit-elle; n'allez-vous pas porter secours à M. le prince?

— Que voulez-vous que je fasse, puisque je ne puis bouger ?

— En pareille circonstance, il me semble que l'on peut faire un effort, répliqua Mademoiselle ; que voulez-vous que l'on pense, si vous abandonnez nos parents, nos amis, lorsque votre qualité de lieutenant du royaume vous permet d'agir et de les sauver ?

— Mes troupes sont avec M. le prince, répondit Monsieur, prévoyant une insistance qui le contrarierait beaucoup ; c'est tout ce que je puis faire pour lui.

— Oui, vos troupes y sont, reprit Mademoiselle indignée ; voulez-vous donc sacrifier aussi tant de braves officiers qui vous sont dévoués, vos plus fidèles serviteurs ?

— Je ne puis rien pour eux.

— Que l'on vous voie monter à cheval et vous pourrez tout.

— Je vous ai déjà dit que je n'y monterais pas.

— Je vous en supplie, reprit Mademoiselle en joignant les mains, n'en croyez pas des gens qui veulent la perte de M. le prince et vous rendent leur complice.

— Je n'en crois personne que moi, dit Monsieur d'un air tranquille.

— Au moins, Monsieur, mettez-vous au lit,

repartit Mademoiselle, dont le chagrin et l'impatience étaient au comble, dites que vous êtes malade, autrement votre inaction achève la ruine de M. le prince, en prouvant aux Parisiens que vous ne faites point cause commune avec lui.

— Que je sois debout ou non, il me semble que cela importe fort peu.

— Non, non, mille fois non, s'écria Mademoiselle hors d'elle-même; car si vous pouvez vous tenir sur vos jambes, vous devez aller au secours de M. le prince. Mon père, continua-t-elle en fondant en larmes, au nom du ciel, au nom de tout ce qui vous est cher, ne l'abandonnez pas! Songez combien il nous tient de près, songez à votre honneur...

— Vous avez une tête trop vive, interrompit Monsieur.

Et cela dit, il passa dans son cabinet des livres, où d'habitude il se tenait.

— O Dieu! s'écria Mademoiselle en se retournant vers Sabine, qui avait tout entendu et dont les yeux étaient pleins de larmes; peut-on croire à de pareilles choses! Il ne bougera pas, j'en suis certaine.

En parlant ainsi elle se jeta sur un siége, s'efforçant de se calmer un peu, mais bien décidée toutefois à ne point quitter la place.

Les comtesses de Fiesque ne tardèrent pas à venir la rejoindre. Leur chagrin égala le sien quand elles apprirent le triste résultat de sa tentative. Elles se tenaient toutes quatre dans un coin de la chambre où chaque instant redoublait leur peine à l'affreuse idée que le temps s'écoulait et que pendant ce temps tout ce qu'on avait d'amis pouvait être tué. Chacune, à l'exception de Sabine, nommait en soupirant ceux qu'elles tremblaient de ne plus revoir, lorsque, parmi la foule de gens qui arrivaient sans cesse, la duchesse de Nemours entra, tremblante pour son mari, pour le duc de Beaufort son frère, et dans un état digne de pitié. Elle vint en sanglotant s'asseoir près de Mademoiselle, la conjurant de ne point abandonner l'armée ; mais la princesse au désespoir ne pouvait répondre à sa prière que par des pleurs.

Monsieur allait et venait de temps à autre, et chaque fois qu'il se montrait à la porte de son cabinet, Mademoiselle et la duchesse allaient à lui s'efforçant de le toucher par leurs discours, auxquels il ne répondait en passant que par ces mots : « Je ne puis rien, je ne puis rien, » prononcés d'un air indifférent. Enfin Mademoiselle, emportée par sa douleur, s'approcha tout contre lui, et lui dit à voix basse :

— A moins que d'avoir en poche un traité

fait avec la cour, je ne comprends pas comment vous pouvez être si tranquille. Mais en avez-vous bien un pour sacrifier M. le prince au cardinal Mazarin ?

Monsieur la regarda sans répondre, et rentra dans son cabinet.

Une heure s'était passée dans cette angoisse. La chambre s'était remplie de monde dont les uns paraissaient chagrins, et les autres ne cachaient point leur joie, au point qu'on les entendait dire en riant : Ma foi ! sauve qui peut !

— Ce qui me dépite le plus, dit tout haut Mademoiselle à la duchesse, c'est de voir là-bas ces messieurs ricaner. Ce sont les amis du cardinal de Retz, et je ferais la gageure que le cardinal lui-même est là dedans qui encourage Monsieur à tant de dureté.

Dans ce moment la porte s'ouvrit, et M. de Rohan, M. de Chavigni, les deux plus intimes amis de M. le prince, entrèrent précipitamment dans la chambre. Ils étaient très-pâles et tout couverts de poussière.

— Eh bien? s'écria Mademoiselle, s'avançant vers eux.

— Nous nous battons maintenant dans le faubourg Saint-Antoine. Où est Monsieur?

— Dans son cabinet.

Ils y coururent aussitôt et refermèrent la porte sur eux.

— Ah ! s'écria madame de Nemours en levant ses yeux au ciel, je ne sais pourquoi j'ai l'espoir qu'ils obtiendront plus que nous.

A cette lueur de consolation, Sabine, sans savoir ce qu'elle faisait, baisa les mains de la duchesse qui, l'embrassant, couvrit ce joli visage de pleurs.

Pendant près d'un quart d'heure tous les yeux restèrent fixés sur la porte de ce cabinet où se décidait le sort de tant de braves gens. Enfin, le duc et Chavigni reparurent les yeux brillants de joie.

— Venez, venez, dit M. de Rohan à Mademoiselle, nous avons enfin obtenu cette lettre. Vous allez nous sauver tous ; mais le temps presse.

A ces mots, Mademoiselle s'élança vers le grand escalier, suivie de madame de Nemours, des comtesses et de Sabine.

— Que dit la lettre ? demanda-t-elle en sautant les degrés quatre à quatre.

— C'est un ordre de Monsieur pour que l'on vous obéisse comme à lui-même, répondit Chavigni.

Sans perdre une seconde, Mademoiselle monte en carrosse, fait monter tous les autres avec elle.

— A l'hôtel de ville au galop, dit-elle à celui qui refermait la portière.

Tous les bourgeois étaient attroupés dans les rues. Ils paraissaient fort zélés pour le parti, pour la personne de M. le prince, au point qu'en voyant passer le carrosse, ils criaient à la princesse :

— Que ferons-nous? vous n'avez qu'à commander, nous sommes prêts à suivre vos ordres.

— Ah! dit Mademoiselle, si les gens que nous allons trouver pouvaient nous en dire autant! Mais nous avons là des mazarins qui seront bien difficiles à toucher.

— Il faudrait qu'ils pussent voir maintenant ce qui se passe hors de leurs murs, dit M. de Rohan ; ils apprécieraient M. le prince, je n'en doute pas ; ils voudraient conserver un si grand capitaine à la France. Je ne crois pas que la valeur et le génie militaire puissent jamais surpasser ce que je viens de voir pendant quatre heures. Il ne lui a fallu qu'un instant pour placer tout son monde avec une habileté qui tient du prodige, derrière ces retranchements du faubourg, sans lesquels tout serait déjà fini...

— Quels retranchements ? demanda Mademoiselle.

— Ces mauvaises barricades que les bourgeois ont faites ces jours-ci pour se mettre à

l'abri de la maraude, répliqua le duc, c'est là que nous sommes. Eh bien! M. le prince n'en sort pas sans rapporter des drapeaux, sans ramener prisonniers des officiers. Il se multiplie, car il est partout; on n'attaque pas un point sans le trouver là. Il relève ce qui tombe, il soutient ce qui faiblit; enfin, il arrête toute l'armée royale. Par malheur, nous avons déjà beaucoup de blessés, sans parler des morts; néanmoins nous pouvons tenir tant que le maréchal de la Ferté n'arrivera pas.

— Ne me trompez point, dit madame de Nemours d'une voix tremblante; avez-vous vu M. de Nemours?

— Je l'ai vu comme je partais, moi, madame, répondit Chavigny; il n'avait encore eu rien autre chose qu'un cheval tué sous lui.

— Mais depuis que vous avez quitté le champ de bataille, reprit douloureusement la duchesse, combien sont tombés! Fasse le ciel qu'il ne soit pas du nombre!

On imagine l'effet que devaient avoir produit sur Sabine de si terribles discours, lorsqu'on arrêta devant l'hôtel de ville.

Le maréchal de l'Hôpital, gouverneur de Paris, et le prévôt des marchands, vinrent recevoir Son Altesse Royale, et la conduisirent dans la grande salle.

— Tout le monde est-il ici? dit Mademoiselle en prenant sa place sur un fauteuil élevé.

La réponse ayant été affirmative :

— Monsieur s'étant trouvé mal, dit-elle, n'a pu venir lui-même ; il a chargé M. de Rohan d'une lettre qui vous est adressée.

Le duc donna la lettre, fort obligeante pour la princesse, en qui son père témoignait la plus entière confiance. Le greffier de la ville la lut.

Cette lecture finie :

— Monsieur m'a commandé de vous dire, reprit Mademoiselle, qu'il désire que l'on fasse prendre les armes dans tous les quartiers de la ville.

— La chose est faite, répondit le prévôt des marchands.

— Que l'on envoie à M. le prince deux mille hommes, détachés de toutes les colonelles.

— On ne détache pas les bourgeois comme les gens de guerre, répondit le maréchal de l'Hôpital ; mais on ne laissera pas d'envoyer les deux mille hommes que Son Altesse Royale demande.

— Dès que vous en aurez donné l'ordre, répliqua Mademoiselle , je ne me mets pas en peine de l'exécution, connaissant l'affection

que tous les bourgeois ont pour nous. La personne de M. le prince est chère à tous les Français; il n'y en a pas un qui n'exposât sa vie pour sauver la sienne. Ensuite je voudrais que l'on mît quatre cents hommes dans la place Royale.

— Ils y seront placés, répondit le prévôt des marchands.

— Enfin, je vous demande de donner passage à notre armée.

A ces mots, ils se regardèrent tous.

— Il me semble que vous n'avez guère à délibérer, dit Mademoiselle; Monsieur a toujours témoigné tant de bonté à la ville de Paris, qu'il est bien juste qu'en cette rencontre, quand il s'agit de son salut et de celui de M. le prince, on lui en témoigne de la reconnaissance. Songez que le vainqueur de Rocroy est en péril dans vos faubourgs. Quelle douleur et quelle honte serait-ce à jamais pour Paris, s'il y périssait faute de secours! Vous pouvez lui en en donner, faites-le donc au plus vite.

Ils se levèrent sur cela, et s'en allèrent délibérer dans une chambre au bout de la salle.

La grande salle de l'hôtel de ville avait vue sur l'église du Saint-Esprit. On y disait une messe. Mademoiselle et toutes celles qui l'accompagnaient s'agenouillèrent à une fenêtre,

priant avec d'autant plus de ferveur, que le bruit des coups de feu qui se tiraient dans le faubourg Saint-Antoine dominait parfois le tumulte dont la place de Grève était le théâtre.

Dieu ne tarda point à exaucer les vœux de ses créatures affligées : avant que la messe fût finie, le gouverneur, le prévôt et les échevins rentrèrent dans la salle, accordant tous les ordres que Son Altesse Royale avait demandés.

Mademoiselle sortit à l'instant même de l'hôtel de ville, non sans avoir envoyé dire en toute diligence à M. le prince qu'elle avait obtenu l'entrée de la ville pour l'armée. Le peuple, qui couvrait la place, l'accueillit avec des acclamations d'amour; mais il se montrait fort mal disposé pour le maréchal de l'Hôpital, qui lui donnait la main, criant : « Comment souffrez-vous ce mazarin? Si vous n'en êtes pas contente, nous allons le jeter à l'eau ! » Elle se hâta de dire qu'elle en était contente, et prit soin de faire rentrer le maréchal dans l'hôtel de ville avant que son carrosse partît.

Dans la rue de la Tixeranderie, le plus affreux spectacle s'offrit aux yeux de celles qui couraient au secours de M. le prince et des siens. C'était le duc de la Rochefoucauld à cheval, son fils le tenant par une main et son secrétaire

Gourville par l'autre, car il n'y voyait plus. Un coup de feu lui avait traversé le visage au-dessous des yeux. Le sang coulait avec une telle abondance sur les joues, sur le pourpoint blanc dont il était vêtu, que son aspect faisait horreur, et qu'on n'eût jamais cru qu'il pût en revenir [1]. Mademoiselle fit arrêter pour lui parler; mais il ne put lui répondre, tant le sang qui lui entrait dans la bouche l'étouffait.

Dans ce moment, le duc de Nemours fit avertir sa femme par un de ses gentilshommes qu'il était légèrement blessé à la main, que cela ne serait rien ; mais qu'il s'était détourné pour ne point l'effrayer par le sang dont il était couvert [2].

La duchesse descendit aussitôt pour l'aller trouver, et le carrosse ayant continué sa route, à l'entrée de la rue Saint-Antoine on trouva Guittaut, un des plus zélés serviteurs de M. le prince, à cheval, sans chapeau, tout déboutonné, qu'un homme aidait, parce qu'il n'eût pu se soutenir sans cela. Il était pâle comme la mort. Mademoiselle lui cria :

[1] On sait qu'il en revint néanmoins, et qu'il ne resta pas même aveugle.

[2] Le duc de Nemours en défendant, lui quatrième, une des barricades, reçut treize coups sur lui ou dans ses armes, dont aucun ne fut mortel.

— Mourras-tu ?

Il lui fit signe de la tête que non, et poursuivit son chemin.

Un peu plus loin Son Altesse Royale reconnut Valon, maréchal de camp dans l'armée de Monsieur, que l'on portait en chaise. Il se fit approcher du carrosse :

— Eh bien, ma bonne maîtresse, s'écria-t-il, nous sommes tous perdus !

— Non, non, répondit Mademoiselle, je porte l'ordre de laisser entrer l'armée.

— Ah! vous me donnez la vie, reprit le brave homme, par l'espoir d'avoir retraite pour nos troupes.

A chaque pas que l'on faisait dans la rue Saint-Antoine, on rencontrait des corps morts et surtout des blessés dont les uns étaient à cheval, à pied, les autres portés sur des échelles, des planches, des civières. Tout horrible qu'était ce spectacle, bien loin d'en détourner les yeux, Sabine ne laissait point passer un brancard sans envisager l'infortuné qu'on avait étendu dessus. Et lorsque, arrivée à la porte de la ville, Mademoiselle descendit de carrosse pour donner ses ordres, entourée d'une foule de personnes qui venaient sans cesse la joindre, Sabine continua de se tenir sur le bord du chemin que suivait le triste cortége avec ceux

qui, comme elle, voulaient s'instruire de leur sort.

Elle n'y fut pas longtemps sans se sentir défaillir à la vue d'un jeune homme porté sur une échelle, que tout autre à sa place eût peut-être à peine reconnu. C'était bien Étienne de Mareuil, pâle, sanglant, dont la tête penchée semblait ne devoir se relever jamais. Il n'était pas encore près d'elle, que Sabine ne doutait plus de son malheur, et lorsqu'il s'avança :

— Est-il mort? est-il mort? s'écria-t-elle avec l'accent du désespoir en s'adressant à ceux qui portaient l'échelle.

A ce cri de douleur, Étienne de Mareuil ouvrit les yeux, se souleva sur son bras droit, le seul dont il pût se servir, car il avait reçu sa première blessure au bras gauche, et reconnaissant Sabine :

— Vous m'apparaissez comme l'ange du salut, dit-il d'une voix faible. Mademoiselle est donc ici ?

— Oui, répondit Sabine, s'efforçant de retenir ses pleurs, elle apporte l'ordre de laisser entrer l'armée dans Paris.

— Quel bonheur ! dit le jeune homme.

Et son regard se ranima tout à coup.

— Mais, au nom du ciel, reprit Sabine, ne cherchez pas à la voir ! Aller trouver du se-

cours, allez vous faire panser; on vient de conduire beaucoup de blessés dans ces deux maisons que vous voyez là, faites-vous y porter tout de suite, tout de suite.

— Je préfère gagner l'hôtel de Condé, répondit Étienne de Mareuil, dont les paroles entrecoupées déchiraient le cœur de celle qui l'écoutait et qui l'entendait à peine, bien qu'elle se fût penchée vers lui. Je ne crois pas que mes blessures soient dangereuses; ma faiblesse vient sans doute de la grande quantité de sang que j'ai perdu parce que je ne voulais point quitter le champ de bataille, et j'y serais encore sans ce maudit coup de feu que j'ai reçu dans la jambe.

— Ne parlez plus, je vous en supplie, dit Sabine, allez vite à l'hôtel de Condé, allez, allez.

Et en disant ces derniers mots, elle poussait de son joli bras le bras du premier porteur qui se remit en marche.

— Adieu, lui cria le chevalier de sa voix éteinte.

— Adieu, adieu, cria-t-elle en suivant le brancard de ses yeux pleins de larmes jusqu'au moment où la foule et la distance le dérobèrent entièrement à sa vue.

Pressée alors de fuir le déchirant spectacle

auquel elle avait eu le courage d'assister jusque-là, Sabine se hâta de rejoindre Son Altesse Royale, se répétant cent fois pour se rassurer, qu'Étienne de Mareuil ne se croyait pas blessé mortellement.

Dès que Mademoiselle la revit, elle la fit approcher et lui demanda ce qu'était devenu Préfontaine. Sabine l'ignorant, Son Altesse Royale la fit chercher pour l'envoyer savoir des nouvelles de plusieurs blessés auxquels elle s'intéressait.

La chaleur était prodigieuse ; Mademoiselle, accablée de fatigue, s'appuyait sur le bras de Sabine qui pouvait à peine se soutenir elle-même, lorsqu'un jeune homme perça la foule de gens dont la princesse était environnée, pour s'approcher d'elle. Ce jeune homme, bien qu'il fût en habit de ville, portait une épée nue à la main, sa taille et tous les traits de son visage étaient d'une beauté remarquable. Après un salut respectueux, plein de grâce et de noblesse :

— Il m'est enjoint par la ville, dit-il, de prendre les ordres de Son Altesse Royale. Je commande les deux mille hommes tirés des colonelles que l'on envoie dans le faubourg.

— Tous vos gens sont-ils braves et résolus ? demanda Mademoiselle.

— Tous aussi résolus que moi-même, lui répondit le jeune homme, dont le regard brillait de courage et d'énergie. Je n'en amène avec moi que dix-huit cents; les autres vont venir nous joindre, ils recrutent encore dans Paris, et nous espérons doubler, pour le moins, notre nombre.

— Dites-leur bien qu'il s'agit de sauver M. le prince, répliqua Mademoiselle.

— J'ose assurer Votre Altesse Royale que nous le ramènerons dans nos murs ou que nous serons morts.

— Allez, monsieur, allez, dit la princesse, et que Dieu vous protége tous.

Sabine, à ces mots, éleva son regard vers le ciel. Le jeune homme fixa ses yeux sur elle un moment et partit.

— Quelqu'un de vous connaît-il ce beau colonel? demanda Son Altesse Royale.

— Voilà M. de la Boulaye, qui ne sait pas comment il se nomme, répondit madame de Frontenac, mais qui dit que c'est un jeune conseiller aux enquêtes.

C'était en effet Albert de Varennes.

Les heures s'écoulaient, sans que personne songeât à les compter. Un soleil brûlant dardait sur la tête de cette foule de femmes accoutumées à toutes les aisances de la vie; aucune

ne se plaignait cependant; des intérêts trop chers les empêchaient de songer à leurs fatigues, et même au besoin de nourriture que beaucoup devaient éprouver, car la plupart de ceux qui environnaient Mademoiselle, et Mademoiselle elle-même, n'avaient rien pris depuis la veille. On fut donc trop heureux de pouvoir au moins se mettre à l'abri de la chaleur en entrant dans la maison d'un maître des comptes, qui vint offrir son logis à Son Altesse Royale. Cette maison était la plus proche de la Bastille, et ses fenêtres donnaient sur la rue Saint-Antoine, en sorte que de là Mademoiselle pouvait tout voir et faire exécuter rapidement les ordres qu'elle donnait sans cesse pour l'armée comme pour l'intérieur de la ville.

Elle venait à peine de s'y établir, lorsque M. le prince arriva dans un état pitoyable. Il avait deux doigts de poussière sur le visage, ses cheveux tout mêlés, son collet, sa chemise pleins de sang, quoiqu'il n'eût pas été blessé, et sa cuirasse criblée de coups qu'elle avait reçus; il tenait à la main son épée nue, dont il avait perdu le fourreau; il la donna à l'écuyer de Mademoiselle en entrant, puis se jetant sur un siége, il pleura!

— Pardonnez à la douleur où je suis, dit-il, vous voyez un homme au désespoir, j'ai perdu

tous mes amis : Nemours, Larochefoucauld et Clinchamp sont blessés à mort.

— Je vous assure que non, répliqua Mademoiselle, les chirurgiens répondent des deux premiers, et Préfontaine vient de voir Clinchamp, qui n'est qu'à deux portes d'ici, et dont la blessure n'est point dangereuse.

— Ah! que vous me réjouissez l'âme! dit M. le prince; l'idée qu'ils s'étaient fait tuer pour moi, me tuait moi-même.

En disant ces mots, il se leva.

— Je suis trop pressé, continua-t-il, pour rester davantage; je ne vous dis rien, ma cousine, si ce n'est que vous me sauvez plus que la vie. Je vous prie d'avoir soin de faire passer les bagages qui sont contre les fossés de la ville, et de ne pas sortir d'où vous êtes, afin que l'on puisse s'adresser à vous pour tout ce qu'il faudra faire.

— Soyez bien certain que j'y resterai, répondit Mademoiselle; mais vous-même, mon cousin, je vous prie instamment de ne point vous exposer davantage, et de rentrer avec l'armée.

— Dieu m'en garde! répondit-il, ne vous mettez pas en peine cependant; je ne ferai plus qu'escarmoucher, ainsi vous n'avez plus rien à craindre pour vos amis, et je vous réponds de

ramener les troupes de Monsieur, saines et sauves; pour moi, ma cousine, il ne me sera pas reproché d'avoir fait retraite en plein midi devant les mazarins.

Et il partit.

Mademoiselle s'occupa aussitôt de faire filer les bagages qu'elle envoya à la place Royale; de quart d'heure en quart d'heure, les colonels de quartiers envoyaient prendre ses ordres pour faire sortir de la garde bourgeoise qu'elle distribuait sur différents points; en outre, elle prenait soin d'envoyer les blessés, selon leur grade, dans les hôpitaux, chez des chirurgiens, dans les maisons particulières où l'on consentait à les recevoir; enfin, on ne pouvait concevoir comment la force d'une femme suffisait à tant de fatigues et d'agitations; mais ainsi qu'elle le dit à Sabine, en souriant pour la première fois depuis le matin : Je crois encore être à Orléans; je commande, et l'on m'obéit.

Cette jouissance, en effet, soutint son courage jusqu'au bout.

A deux heures, comme elle sortait de table, elle reçut l'annonce de la visite de Monsieur, et elle en fit avertir M. le prince, qui vint aussitôt.

Il paraissait tout autre qu'il n'était le matin, bien qu'il n'eût rien changé de ses vêtements, mais il avait l'air tranquille et gai.

Il remercia sa cousine avec beaucoup d'effusion de cœur, de ce qu'elle avait fait pour lui, et la combla de compliments sur la manière dont elle l'avait servi.

— Eh bien, dit Mademoiselle, j'ai une grâce à vous demander : c'est de ne témoigner à Monsieur aucun ressentiment de sa conduite envers vous.

— Comment! répliqua M. le prince d'un certain air moqueur qui lui était très-habituel; mais je n'ai que des grâces à lui rendre, sans lui je ne serais pas ici.

— Trêve de railleries, reprit Son Altesse Royale, je sais les sujets que vous avez de vous plaindre de lui, j'en suis au désespoir; pour l'amour de moi, n'en parlez point.

— Je vous le promets, répondit-il sérieusement, d'autant plus que je suis persuadé que Monsieur a quelque amitié pour moi, et que ce sont les avis du cardinal de Retz qui l'ont empêché de faire ce que je désirais. Je sais fort bien tout le respect que je lui dois, mais je sais aussi depuis longtemps à quoi m'en tenir sur son caractère.

Monsieur arriva, il embrassa M. le prince avec une mine aussi riante que s'il ne lui avait manqué en rien. Il lui témoigna la joie qu'il avait de le voir hors d'un si grand danger, lui

fit conter le combat. Le grand capitaine avouait ne s'être jamais trouvé dans une position aussi périlleuse. On plaignit les morts, les blessés, et l'entretien se soutint ainsi de la façon la plus amicale, jusqu'au moment où Monsieur partit pour aller remercier messieurs de l'hôtel de ville, et M. le prince pour retourner à son armée.

Le gouverneur de la Bastille, la Louvière, fils du vieux conseiller Broussel, avait fait dire que pourvu qu'il eût un ordre de Monsieur par écrit, il était prêt à tout faire. Monsieur venait de donner cet ordre, et Mademoiselle voulut le porter elle-même. Lorsqu'elle fut montée sur la plate-forme, à l'aide de lorgnettes d'approche, on aperçut sur la hauteur de Charonne beaucoup de monde et des carrosses, ce qui fit juger avec raison que le roi voulait être témoin de ce combat, dont le succès ne semblait pas douteux à la cour. En effet, si le mouvement qui s'opérait alors se fût opéré à la pointe du jour, c'en était fait de l'armée des frondeurs et du héros qui la commandait. M. de Turenne et le maréchal de la Ferté, qui amenaient des troupes fraîches et entières, s'avançaient avec une cavalerie fort nombreuse : l'un du côté de Popincourt, l'autre par Neuilly, le long de la rivière, pour couper M. le prince entre le faubourg et les fossés de la ville.

Mademoiselle envoya l'un de ses pages à toute bride en avertir M. le prince qui, monté lui-même sur le clocher de l'abbaye Saint-Antoine, n'en descendit que pour donner l'ordre d'entrer en toute hâte dans Paris. Pendant ce temps, la princesse fit charger les canons qu'elle trouvait pointés sur la ville, et les fit tourner du côté du faubourg et de la rivière, avec ordre de tirer sur les troupes royales dès qu'elles approcheraient. Cela fait, elle retourna dans le logis qu'elle occupait depuis le matin, pour voir défiler ce qui lui restait sur pied de ces cinq mille hommes qui, pendant huit heures, venaient de résister à douze mille sans reculer d'un pas. Elle envoya du vin, et les soldats lui crièrent :

— Nous buvons à votre santé! vous êtes notre libératrice!

Tous les yeux étaient fixés sur la porte Saint-Antoine, qu'on brûlait de voir se refermer sur le dernier de ces braves; car tous les rapports annonçaient que l'ennemi n'était plus qu'à peu de distance.

— Sont-ils encore beaucoup dehors? disait Mademoiselle avec anxiété au duc de Rohan qui rentrait.

— Il reste l'infanterie étrangère, la gendarmerie et quelques cavaliers, répondit-il, fort inquiet lui-même.

— Retournez, au nom du ciel! reprit-elle, dites que l'on se hâte, que...

Dans ce moment, un coup de canon ébranla toutes les vitres.

— On tire de la Bastille! s'écrie la princesse en joignant les mains avec transport; la Louvière m'a tenu parole!

Deux ou trois volées suffirent pour enlever tout un rang de la cavalerie du maréchal de la Ferté: les généraux de l'armée royale, présumant alors que Paris avait résolu de se défendre, firent retirer leurs troupes, et l'arrière-garde rentra paisiblement dans la rue Saint-Antoine avec M. le prince.

FIN DU PREMIER VOLUME.

